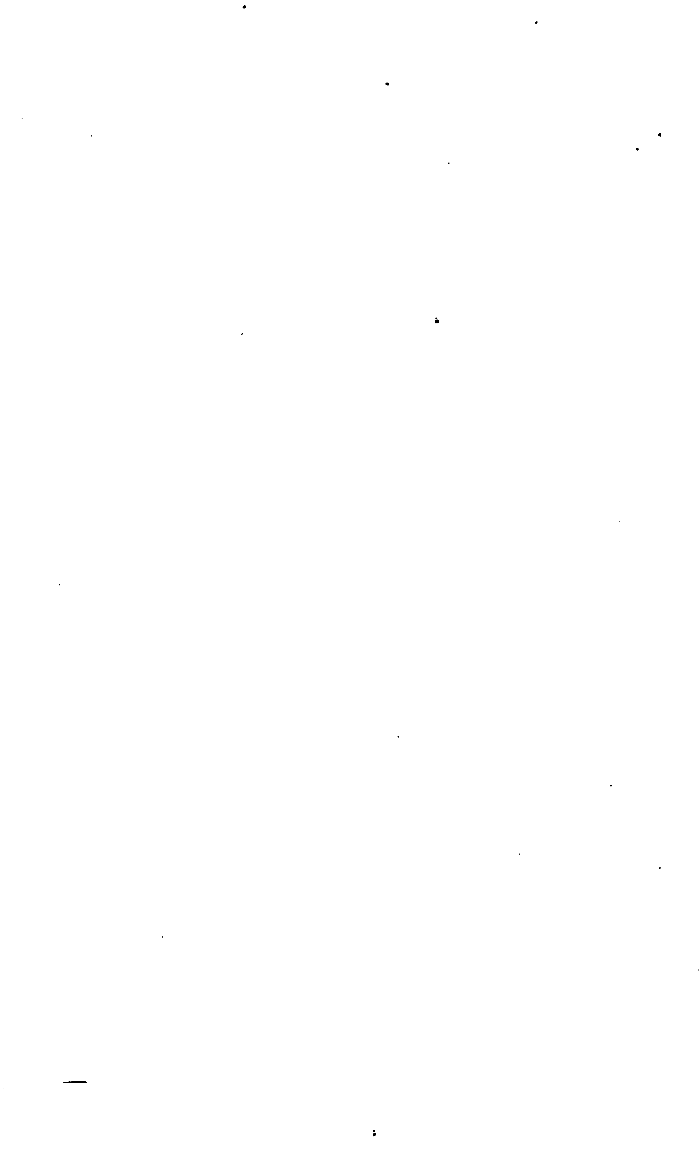

LIBERTAS SUB REGE PIO


TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA



IMPRESSIONS

DE VOYAGE.

IMP. DE HAUMAN ET Ce. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, no 8.

IMPRESSIONS

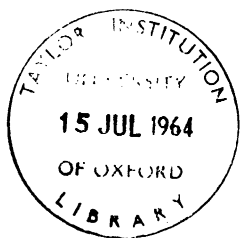
DE VOYAGE

Par Alexandre Dumas.

TOME III.

Bruxelles.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.
HAUMAN ET Ce.

1841


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 JUL 1964
OF OXFORD
LIBRARY

WERNER STAUFFACHER.

Un an s'est passé depuis que nous avons pris congé de nos lecteurs sur les bords de la Reuss, après leur avoir fait traverser avec nous *le Pont-du-Diable* et *le Saut-du-Moine*. Nous étions restés, si nous avons bonne mémoire, en vue du village d'Attenghausen, derrière le clocher duquel nous apercevions les ruines de la maison de Walter Furst, l'un des trois libérateurs de la Suisse. Depuis ce temps, nous avons fait une lointaine et longue excursion chez d'autres peuples et au fond d'autres contrées; nous en avons rapporté de nouvelles impressions et de puissants souvenirs, qui demandent aussi à voir le jour, mais qui, en frères respectueux, doivent cependant céder la place à leurs aînés. Nous allons donc revenir, non plus à notre Helvétie

des glaciers et des montagnes, mais à la Suisse des lacs et des prairies; non plus au sol fabuleux, mais à la terre historique; car nous n'avons que cette petite montagne qui est devant nous à gravir; que ce petit cimetière plein de roses à traverser, et près de l'église, à gauche, nous allons nous trouver à la porte d'une petite chapelle bâtie sur l'emplacement de la maison même où est né Guillaume Tell, et dont le sacristain est allé nous chercher la clef.

Si connue que soit l'histoire du héros populaire dont nous venons de prononcer le nom, et quelque familiers que nous soyons généralement avec cette histoire, nous ne pouvons nous dispenser, arrivés où nous en sommes et près de parcourir les lieux qui se déroulent à notre vue, d'entrer dans quelques détails sur la révolution helvétique, et de suivre dans ses développements l'association qui donna naissance à la plus vieille république, non-seulement de l'ère moderne, mais encore des temps anciens. D'ailleurs, nous écrivons non-seulement pour le lecteur casanier qui nous lit au coin de son feu, un pied sur chacun de ses chenets et enveloppé dans sa robe de chambre, mais encore pour le voyageur aventureux qui, comme nous, le grand chapeau de paille sur la tête, le sac sur l'épaule et le bâton ferré à la main, suivra dans l'avenir la route que nous avons suivie et que nous lui traçons. Or celui-là, à qui nous donnons ici notre salut fraternel, sera heureux de s'as-

seoir au haut de cette petite colline de roses, près de cette église et en face de cette chapelle où nous sommes, et de trouver chez nous un précis historique court, et cependant exact, des événements passés il y a près de six siècles, et dont il peut embrasser presque tout l'ensemble sur cet immense panorama qui s'étend à nos pieds comme une carte géographique.

Albert d'Autriche, qui était de la maison de Habsbourg, parvint au trône impérial en 1298. A l'époque de son avénement, il n'existait en Helvétie (1) ni association, ni cantons, ni diète. Quant à l'Empereur, il possédait seulement au milieu de ces contrées, à titre de chef des comtes de Habsbourg, une quantité considérable de villes, de forteresses et de terres qui font aujourd'hui partie des cantons de Zurich, Lucerne, Zoug, Argovie, etc., etc. Les autres comtes auxquels appartenait le reste du pays étaient ceux de Savoie, de Neufchâtel et de Rapperschwyl.

Il serait difficile de faire l'histoire individuelle de cette noblesse riche, débauchée et remuante, toujours en guerre et en plaisir, épuisant le sang et l'or de ses vassaux et couvrant chaque cime de montagnes de tours et de forteresses, d'où, comme des

(1) L'Helvétie ne prit le nom de Suisse qu'après la confédération.

aigles de leurs aires, ils s'abattaient dans la plaine pour y enlever l'objet de leur désir qu'ils revenaient mettre en sûreté derrière les murs de leurs châteaux. Et que l'on ne croie pas que les laïques seuls se livraient à ces déprédations; non, les puissants évêques de Bâle, de Constance, de Coire et de Lausanne, vivaient de la même manière, et les riches abbés de Saint-Galles et d'Ensielden suivaient l'exemple de leurs chefs mitrés, comme la petite noblesse celle des hauts barons.

Au milieu de cette terre couverte d'esclaves et d'oppresseurs, trois petites communes étaient restées libres : c'étaient celles d'Uri, de Schwitz et d'Unterwalden, qui, dès 1291, prévoyant les jours de malheur et les circonstances périlleuses cachées dans l'avenir, s'étaient réunies et engagées à défendre mutuellement envers et contre tous leurs personnes, leurs familles, leurs biens, et à s'aider, le cas échéant, par les conseils et par les armes. Cette alliance leur avait fait donner le nom d'Eidsgenossen (1), c'est-à-dire alliés par serment. Albert, déjà alarmé de cette première démonstration hostile, voulut les forcer à renoncer à la protection de l'Empereur, leur seul suzerain, et de se soumettre à celle plus immédiate et plus directe des comtes d'Absbourg, afin que, si aucun de ses fils n'était

(1) Étymologie du mot *huguenot*.

élu au trône romain après lui, ils conservassent la souveraineté de ces pays, qui, sans cela, échappaient à la noble maison des ducs d'Autriche.

Mais Uri, Schwitz et Unterwalden avaient trop vu quels brigandages infâmes s'exerçaient autour d'eux, pour être dupes d'une pareille proposition. Ils repoussèrent donc les ouvertures qui leur en furent faites, en 1305, par les députés d'Albert, et supplièrent qu'on ne les privât pas de la protection de l'Empereur régnant, ou, selon l'expression usitée à cette époque, qu'on ne les séparât point de l'Empire.

Albert leur fit répondre que son désir était de les adopter comme enfants de sa famille royale, offrit des fiefs à leurs principaux citoyens, et parla d'une création de dix chevaliers par commune. Mais ces vieux montagnards répondirent que ce qu'ils demandaient était le maintien de leurs anciens droits et non de nouvelles faveurs ; alors Albert, voyant qu'il n'y avait rien à faire de ces hommes par la corruption, voulut voir ce qu'on en pourrait faire par la tyrannie ; il leur envoya en conséquence deux baillis autrichiens, dont il connaissait le caractère despotique et emporté : c'étaient Hermann Guessler de Brouneig, et le chevalier Beringuer de Landenberg. Ces nouveaux baillis s'établirent dans le pays même des confédérés, ce que leurs devanciers ne s'étaient jamais permis de faire : Landenberg prit possession

du château royal de Sarnen, dans le haut Unterwalden; et Guessler, ne trouvant point de séjour digne de lui dans le pauvre pays qui lui était échu en partage, fit bâtir une forteresse, à laquelle il donna le nom d'*Urijoch*, ou *Joug-d'Ury;* dès lors commença à être mis à exécution le plan d'Albert, qui espérait, à l'aide de cette tyrannie, déterminer les confédérés à se détacher eux-mêmes de l'Empire, et à se mettre sous la protection de la maison d'Autriche; en conséquence, les péages furent augmentés, les plus petites fautes punies par de fortes amendes, et les citoyens traités avec hauteur et mépris.

Un jour qu'Hermann Guessler faisait sa tournée dans le canton de Schwitz, il s'arrêta devant une maison que l'on achevait de bâtir, et qui appartenait à Werner Stauffacher. N'est-ce point une honte, dit-il en s'adressant à l'écuyer qui le suivait, que de misérables serfs bâtissent de pareilles maisons quand des chaumières seraient trop bonnes pour eux! Laissez-la finir, monseigneur, répondit l'écuyer; et, lorsqu'elle sera achevée, nous ferons sculpter, au-dessus de la porte, les armes de la maison de Habsbourg, et nous verrons si son maître est assez hardi pour la réclamer.— Tu as raison, dit Guessler, et, piquant son cheval, il continua son chemin. La femme de Werner Stauffacher était sur le seuil de la porte; elle entendit cette conversation, et donna

aussitôt l'ordre aux ouvriers de laisser là leur ouvrage et de se retirer chacun chez eux. Ils obéirent.

Lorsque Werner Stauffacher revint, il regarda avec étonnement cette maison solitaire, et demanda à sa femme pourquoi les ouvriers s'étaient retirés, et qui leur en avait donné l'ordre.

— Moi ! répondit-elle.

— Et pourquoi cela, femme ?

— Parce qu'une chaumière est tout ce qu'il faut à des vassaux et à des serfs.

Werner poussa un soupir et entra dans la maison. Il avait faim et soif, il s'attendait à trouver le dîner préparé. Il s'assit à table : sa femme lui servit du pain et de l'eau, et s'assit près de lui.

— N'y a-t-il plus de vin au cellier, plus de chamois dans les montagnes, plus de poissons dans le lac, femme ? dit Werner

— Il faut savoir vivre selon sa condition ; le pain et l'eau sont le dîner des vassaux et des serfs.

Werner fronça le sourcil, mangea le pain et but l'eau.

La nuit vint, ils se couchèrent. Avant de s'endormir, Werner prit sa femme entre ses bras et voulut l'embrasser ; elle le repoussa.

— Pourquoi me repousses-tu femme ? dit Werner (1).

(1) Qu'on me permette de rapporter la tradition suisse dans toute sa naïveté ; c'est le seul moyen de lui conserver sa couleur.

— Parce que des vassaux et des serfs ne doivent point désirer donner le jour à des enfants, qui seront vassaux et serfs comme leurs pères.

Werner se jeta à bas du lit, se rhabilla en silence, détacha de la muraille une longue épée qui y était pendue, la jeta sur ses épaules et sortit sans prononcer une parole.

Il marcha sombre et pensif jusqu'à Brünnen. Arrivé là il fit prix avec quelques pêcheurs, traversa le lac, arriva deux heures avant le jour à Atteng-hausen, et alla frapper à la maison de Walter Furst, son beau-père. Ce vieillard vint ouvrir lui-même, et quoique étonné de voir paraître son gendre à cette heure de nuit, il ne lui demanda point la cause de cette visite, mais donna l'ordre à un serviteur d'apporter sur la table un quartier de chamois et du vin.

— Merci, père, dit Werner, j'ai fait un vœu.

— Et lequel ?

— De ne manger que du pain et de ne boire que de l'eau, jusqu'à un moment peut-être bien éloigné encore.

— Et lequel?

— Celui où nous serons libres.

Walter Furst s'assit en face de Werner.

— Ce sont de bonnes paroles que celles que tu viens de dire, mais auras-tu le courage de les répéter à d'autres qu'au vieillard que tu appelles ton père?

— Je les répéterai à la face de Dieu qui est au ciel, et à la face de l'Empereur qui est son représentant sur la terre.

— Bien dit, enfant, il y a longtemps que j'attendais de ta part une pareille visite et une semblable réponse. Je commençais à croire que ni l'une ni l'autre ne viendraient.

On frappa de nouveau : Walter Furst alla ouvrir. Un jeune homme, armé d'un bâton qui ressemblait à une massue, était debout à la porte ; un rayon de la lune éclaira en ce moment ses traits pâles et bouleversés.

— Mechtal ! s'écrièrent à la fois Walter Furst et Stauffacher.

— Et que viens-tu demander ? continua Walter Furst, effrayé de sa pâleur.

— Asile et vengeance, dit Mechtal d'une voix sombre.

— Tu auras ce que tu demandes, répondit Walter Furst, si la vengeance dépend de moi comme l'asile.

— Qu'est-il donc arrivé, Mechtal ?

— Il est arrivé que j'étais à labourer ma terre, et que j'avais à ma charrue les deux plus beaux bœufs de mon troupeau, lorsqu'un valet de Landenberg vint à passer et s'arrêta ; puis, après un instant, s'approchant de mon attelage :

— Voilà de trop beaux bœufs pour un vassal, dit-il, il faut qu'ils changent de maître.

— Ces bœufs sont à moi, lui dis-je, et comme j en ai besoin, je ne veux pas les vendre,

— Et qui parle de te les acheter, manant?

A ces mots, il tira de sa ceinture un couteau à dépouiller le gibier et coupa les traits.

— Mais si vous me prenez cet attelage, comment ferai-je pour labourer ma terre?

— Des paysans comme toi peuvent bien traîner leur charrue eux-mêmes, s'ils veulent manger le pain dont ils ne sont pas dignes.

— Tenez, lui dis-je, il en est encore temps, si vous passez votre chemin, je vous pardonne.

— Et où est ton arc ou ton arbalète, pour parler ainsi?

Il y avait près de moi un jeune arbre, je le brisai.

— Je n'ai besoin ni de l'un ni de l'autre, vous voyez que je suis armé, lui dis-je.

— Si tu fais un pas, me répondit-il, je t'éventre comme un chamois.

D'un seul bond, je fus près de lui, le bâton levé.

— Et moi, si vous portez la main sur mon attelage, je vous assomme comme un taureau.

Il étendit le bras et toucha le joug. Oui, je crois qu'il le toucha du bout du doigt.

Mon bâton tomba, et le valet de Landenberg avec lui. Je lui avais rompu le bras comme si c'eût été une baguette de saule.

— Et tu avais bien fait, et c'était justice ! s'écrièrent les deux hommes.

— Je le sais et je ne m'en repens pas, continua Mechtal ; mais je n'en fus pas moins forcé de me sauver. J'abandonnai mes bœufs et je me cachai tout le jour dans les bois du Rœstock ; puis, la nuit venue, je pensai à vous qui êtes bon et hospitalier, je pris la passe de Surchen, et voilà.

— Sois le bienvenu, Mechtal, dit Walter Furst en lui tendant la main.

— Mais ce n'est point tout, continua le jeune homme, il nous faudrait un homme intelligent que nous pussions envoyer à Sarnen, afin qu'il sache ce qui s'est passé depuis hier et quelles mesures de vengeance ont été prises contre moi par Landenberg.

En ce moment, un pas alourdi par la fatigue se fit entendre, et un instant après, un homme frappa en disant : — Ouvrez, je suis Ruder.

Mechtal ouvrit la porte pour se jeter dans les bras du serviteur de son père ; mais il le trouva si pâle et si abattu, qu'il recula épouvanté.

— Qu'y a-t-il, Ruder ? dit Mechtal d'une voix tremblante.

— Malheur sur vous, mon jeune maître, malheur sur le pays qui voit tranquillement de pareils crimes ! malheur sur moi qui vous apporte de si fatales nouvelles !

— Il n'est rien arrivé au vieillard, dit Mechtal : ils ont respecté son âge et ses cheveux blancs ; la vieillesse est sacrée !...

— Respectent-ils quelque chose ? y a-t-il quelque chose de saint pour eux ?

— Ruder !... s'écria Mechtal en joignant les mains.

— Ils l'ont pris, ils ont voulu lui faire dire où vous étiez, et comme il ne le savait pas... pauvre vieillard ! ils lui ont crevé les yeux !

Mechtal jeta un cri terrible. Werner et Walter Furst se regardèrent les cheveux hérissés et la sueur sur le front.

— Tu mens, s'écria Mechtal en saisissant Ruder au collet, tu mens, il est impossible que des hommes commettent de pareils crimes ; oh ! tu mens, dis-moi que tu mens.

— Hélas ! répondit Ruder.

— Ils lui ont crevé les yeux, dis-tu ? et cela parce que je m'étais sauvé comme un lâche ! ils ont crevé les yeux du père, parce qu'il ne voulait pas livrer le fils ! ils ont enfoncé une pointe de fer dans les yeux d'un vieillard... et cela à la face du jour, du soleil, de Dieu ! et nos montagnes ne se sont pas écroulées sur leurs têtes ! nos lacs n'ont pas débordé pour les engloutir ! le tonnerre n'est pas tombé du ciel pour les foudroyer !... Ils n'ont plus assez de nos larmes, et ils nous font pleurer le sang ! Ah ! ah!

mon Dieu, mon Dieu! prenez pitié de nous! Et Mechtal tomba comme un arbre déraciné, se roula et mordit la terre.

Werner s'approcha de Mechtal.

— Ne pleure pas comme un enfant, ne te roule pas comme une bête fauve; relève-toi comme un homme, nous vengerons ton père, Mechtal!

Le jeune homme se retrouva debout, comme si un ressort l'avait remis sur ses pieds.

— Nous le vengerons! avez-vous dit, Werner?

— Nous le vengerons! reprit Walter Furst.

— Ah! fit Mechtal en jetant un éclat de voix qui ressemblait au rire d'un fou.

En ce moment, le refrain d'une chanson joyeuse se fit entendre à quelque distance, et au détour du chemin on vit, aux premiers rayons du jour, apparaître un nouveau personnage.

— Rentrez, s'écria Ruder en s'adressant à Mechtal.

— Reste, dit Walter Furst, c'est un ami,

— Et qui pourrait nous être utile, ajouta Werner.

Mechtal accablé tomba sur un banc.

Pendant ce temps, l'étranger s'approchait toujours: c'était un homme de quarante ans à peu près; il était vêtu d'une espèce de robe brune, qui lui descendait jusqu'aux genoux seulement et qui tenait le milieu entre le costume monacal et le vêtement des laïques; cependant ses cheveux longs, ses

moustaches et sa barbe, taillés comme ceux des bourgeois libres, indiquaient que, s'il appartenait au cloître, c'était fort indirectement. Sa démarche était d'ailleurs bien plus celle d'un soldat que d'un moine, et l'on aurait pu le prendre pour un homme de guerre s'il n'eût porté, à la place de l'épée, une écritoire pendue à sa ceinture, et dans une trousse d'archer, vide de flèches, un rouleau de parchemin et des plumes. Son costume était complété du reste par un pantalon de drap bleu, collant sur la jambe, par des brodequins lacés dessus, et par le long bâton ferré sans lequel voyage si rarement le montagnard.

Dès qu'il avait aperçu le groupe qui s'était formé devant la porte, il avait cessé de chanter, et il s'approchait avec cet air ouvert qui annonçait sa certitude d'y trouver des figures de connaissance. En effet, il était encore à quelques pas que Walter Furst lui adressa la parole.

— Sois le bienvenu, Guillaume, lui dit-il. Où vas-tu si matin ?

— Dieu vous garde, Walter! Je vais toucher les redevances du *fraumunster* (1) de Zurich, dont je suis, comme vous savez, le receveur.

— Ne peux-tu pas t'arrêter un quart d'heure avec nous.

— Pourquoi faire ?

(1) Couvent de femmes.

— Pour écouter ce que va te dire ce jeune homme...

L'étranger se tourna du côté de Mechtal et vit qu'il pleurait : alors il s'approcha de lui et lui tendit la main.

— Que Dieu sèche vos larmes, frère ! lui dit-il.

— Que Dieu venge le sang ! répondit Mechtal... Et il lui raconta tout ce qui venait d'arriver.

Guillaume écouta ce récit avec une grande compassion et une profonde tristesse.

— Et qu'avez-vous résolu ? dit Guillaume lorsqu'il eut fini.

— De nous venger et de délivrer notre pays ! répondirent les trois hommes.

— Dieu s'est réservé la vengeance des crimes et la délivrance des peuples, dit Guillaume.

— Et que nous a-t-il donc laissé, à nous autres hommes ?...

— La prière et la résignation qui les hâtent.

— Guillaume, ce n'est point la peine d'être un si vaillant archer, si tu réponds comme un moine quand on te parle comme à un citoyen.

— Dieu a fait la montagne pour le daim et le chamois, et le daim et le chamois pour l'homme. Voilà pourquoi il a donné la légèreté au gibier et l'adresse au chasseur. Vous vous êtes donc trompé, Walter Furst, en m'appelant un vaillant archer, je ne suis qu'un pauvre chasseur.

— Adieu, Guillaume, va en paix!

— Dieu soit avec vous, frères!

Guillaume s'éloigna. Les trois hommes le suivirent des yeux en silence jusqu'à ce qu'il eût disparu au premier détour du chemin.

— Il ne faut pas compter sur lui, dit Werner Stauffacher, et cependant c'eût été un puissant allié.

— Dieu réserve à nous seuls la délivrance de notre pays. Dieu soit loué!

— Et quand nous mettrons-nous à l'œuvre, dit Mechtal? Je suis pressé... mes yeux pleurent, et ceux de mon père saignent...

— Nous sommes chacun d'une commune différente; toi, Werner, de Schwitz; toi, Mechtal, d'Unterwalden, et moi d'Uri. Choisissons chacun, parmi nos amis, dix hommes sur lesquels nous puissions compter; rassemblons-nous avec eux au Grutli... Dieu peut ce qu'il veut, et, lorsqu'ils marchent dans sa voie, trente hommes valent une armée...

— Et quand nous rassemblerons-nous? dit Mechtal.

— Dans la nuit de dimanche à lundi, répondit Walter Furst.

— Nous y serons! répondirent Werner et Mechtal. Et les trois amis se séparèrent.

CONRAD DE BAUMGARTEN.

Parmi les dix hommes du canton d'Unterwalden qui devaient accompagner Mechtal au Grutli dans la nuit du 17 novembre, était un jeune homme de Wolfenschiess nommé Conrad de Baumgarten; il venait d'épouser par amour la plus belle fille d'Alzellenn, et le désir seul de délivrer son pays l'avait fait entrer dans la conjuration, car il était heureux.

Aussi ne voulut-il pas dire à sa jeune femme quel motif l'éloignait d'elle. Il feignit une affaire au village de Brunnen, et, le 16 au soir, il lui annonça qu'il quittait la maison jusqu'au lendemain. La jeune femme pâlit.

— Qu'y a-t-il, Roschen (1)? dit Conrad; il est

(1) Rosette.

impossible qu'une chose aussi simple vous fasse une telle impression !

— Conrad, dit la jeune femme, ne pouvez-vous remettre cette affaire?

— Impossible.

— Ne pouvez-vous m'emmener avec vous?

— Impossible.

— Allez, alors.

Conrad la regarda. Serais-tu jalouse, pauvre enfant! Roschen sourit tristement. Mais non, c'est impossible, continua-t-il; il est arrivé quelque chose que tu me caches.

—Peut-être ai-je tort de craindre, répondit Roschen.

— Et que peux-tu craindre dans ce village, au milieu de nos parents, de nos amis?

— Tu connais notre jeune seigneur, Conrad?

— Oui, sans doute, répondit celui-ci en fronçant le sourcil; eh bien!

— Eh bien! il m'a vue à Alzellen avant que je fusse ta femme.

— Et il t'aime! s'écria Conrad en fermant les poings et en la regardant fixement.

— Il me l'a dit.

— Autrefois?

— Oui, et je l'avais oublié; mais hier je l'ai rencontré sur le chemin de Stantz, et il m'a répété les mêmes paroles.

— Bien, bien! murmura Conrad. Insolents seigneurs!... ce n'était donc pas assez de mon amour pour la patrie ; vous voulez que j'y joigne ma haine pour vous! Mais hâtez-vous d'amasser de nouveaux crimes sur vos têtes, le jour de la vengeance va venir!

— Qui menaces-tu ainsi? dit Roschen. Oublies-tu qu'il est le maître?

— Oui, de ses vassaux, de ses serfs et de ses valets ; mais moi, Roschen, je suis de condition libre, citoyen de la ville de Stantz, seigneur de mes terres et de ma maison ; et, si je n'ai pas droit, comme lui, d'y rendre justice, j'ai droit de me la faire.

— Tu vois bien que j'avais raison de craindre, Conrad.

— Oui.

— Ainsi tu ne me quitteras pas?

— J'ai donné ma parole, il faut que je la tienne.

— Tu me permettras de t'accompagner, alors?

— Je t'ai déjà dit que cela était impossible.

— Mon Dieu, Seigneur! murmura Roschen.

— Écoute, reprit Conrad, nous nous effrayons à tort, peut-être : je n'ai dit à personne que je dusse partir ; personne ne le sait donc. Je ne serai absent que jusqu'à demain à midi. On me croira près de toi, et tu seras respectée.

— Dieu le veuille!

Conrad embrassa Roschen et la quitta.

Le rendez-vous était, nous l'avons dit, au Grutli (1); personne n'y manqua.

C'est là, dans cette petite plaine que forme une prairie étroite entourée de buissons, au pied des rocs du Seelisberg, que, dans la nuit du 17 novembre 1307, la terre donna au ciel l'un de ses plus sublimes spectacles, celui de trois hommes promettent sur leur honneur de rendre, au risque de leur vie, la liberté à tout un peuple. Walter Furst, Werner Stauffacher et Mechtal étendirent le bras et s'écrièrent à Dieu *devant qui les rois et les peuples sont égaux, de vivre et de mourir pour leurs frères, d'entreprendre et de supporter tout en commun; de ne plus souffrir, mais de ne pas commettre d'injustices; de respecter les droits et les propriétés du comte de Habsbourg, de ne faire aucun mal aux baillis impériaux, mais de mettre un terme à leur tyrannie;* priant Dieu, si ce serment lui était agréable, de le faire connaître par quelque miracle. Au même instant, trois sources d'eau vive jaillirent aux pieds des trois chefs. Les conjurés crièrent alors gloire au Seigneur! et, levant la main, firent à leur tour le serment de rétablir la liberté en hommes de cœur. Quant à l'exécution de ce dessein, il fut remis à la nuit du 1er janvier 1308; puis, le jour appro-

(1) De *Ruten*, défricher.

chant, ils se séparèrent et chacun reprit le chemin de sa vallée et de sa cabane.

Quelque diligence que fit Conrad, il était midi lorsqu'en sortant du Dallenwyl il aperçut le village de Wolfranchiess, et, près du village, la maison où l'attendait Roschen ; tout paraissait tranquille. Ses craintes se calmèrent à cette vue, son cœur cessa de battre, il s'arrêta pour respirer. En ce moment, il lui sembla que son nom passait à ses oreilles emporté sur une bouffée de vent. Il tressaillit et se remit en marche.

Au bout de quelques minutes, il entendit une seconde fois une voix qui l'appelait. Il frémit, car cette voix était plaintive et il crut reconnaître celle de Roschen. Cette voix venait de la route, il s'élança vers le village.

A peine eut-il fait vingt pas, qu'il aperçut une femme accourant à lui échevelée, éperdue, qui, dès qu'elle l'apercut, étendit les bras., prononça son nom, et sans avoir la force d'aller plus avant, tomba au milieu du chemin. Conrad ne fit qu'un bond pour arriver près d'elle. Il avait reconnu Roschen.

— Qu'as-tu, ma bien-aimée? s'écria-t-il.

— Fuyons, fuyons! murmura Roschen en essayant de se relever.

— Et pourquoi faut-il que nous fuyions?

— Parce qu'il est venu, Conrad, parce qu'il est venu pendant que tu n'y étais pas...

— Il est venu !...

— Oui... et abusant de ton absence et de ce que j'étais seule...

— Parle donc ! parle donc !

— Il a exigé que je lui préparasse un bain...

— L'insolent !... Et tu as obéi ?...

— Que pouvais-je faire, Conrad ?... Alors il m'a parlé de son amour... il a étendu la main sur moi... c'est alors que je me suis sauvée, t'appelant à mon aide... j'ai couru comme une insensée... puis, quand je t'ai aperçu, les forces m'ont abandonnée et je suis tombée tout à coup comme si la terre manquait sous mes pieds.

— Et où est-il ?

— A la maison... dans le bain...

— L'insensé ! s'écria Conrad en s'élançant vers Wolfranchiess.

— Que vas-tu faire, malheureux ?...

— Attends-moi, Roschen, je reviens...

Roschen tomba à genoux, les bras tendus vers l'endroit où avait disparu Conrad. Elle resta ainsi un quart d'heure, immobile et muette comme la statue de la Prière ; puis tout à coup elle se releva et poussa un cri. C'était Conrad qui revenait, pâle et tenant à la main une coignée rouge de sang.

— Fuyons, Roschen ! dit-il à son tour, fuyons, car nous ne serons en sûreté que de l'autre côté du

lac. Fuyons sans suivre de route... loin des sentiers, loin des villes... fuyons, si tu ne veux pas que je meure de crainte, non pour ma vie, mais pour la tienne !...

A ces mots, il l'entraîna à travers la prairie.

Roschen n'était pas une de ces fleurs délicates et étoilées comme il en pousse dans nos villes ; c'était une noble montagnarde, forte et puissante en face du danger, faite au soleil et à la fatigue. Conrad et elle eurent donc bientôt atteint le pied de la montagne. Conrad alors voulut se reposer ; mais elle lui montra du doigt le sang qui couvrait le fer de sa coignée.

— Quel est ce sang? lui dit-elle.

— Le sien !... répondit Conrad.

— Fuyons ! s'écria Roschen. Et elle se remit en route.

Alors ils s'enfoncèrent dans le plus fourré de la forêt, gravissant les flancs de la montagne par des sentiers connus des seuls chasseurs. Plusieurs fois Conrad voulut s'arrêter encore ; mais toujours Roschen lui rendit le courage en lui assurant qu'elle n'était pas fatiguée. Enfin, une demi-heure avant la tombée de la nuit, ils arrivèrent au sommet d'un des prolongements de Rostock ; de là ils entendaient le bêlement des troupeaux qui rentraient à Seidorf et à Bauen, et devant ces deux villages ils apercevaient, couché au fond de la vallée, le lac des

Waldstetten, tranquille et pur comme un miroir. A cet aspect, Roschen voulait continuer sa route ; mais sa volonté dépassait ses forces ; aux premiers pas qu'elle fit, elle chancela. Alors Conrad exigea d'elle qu'elle prît quelques heures de repos, et il lui prépara un lit de feuilles et de mousse sur lequel elle se coucha tandis qu'il veillait près d'elle.

Conrad entendit mourir l'une après l'autre toutes les clameurs de la vallée, il vit s'éteindre, chacune à son sour, toutes les lumières qui semblaient des étoiles tombées sur la terre. Puis aux rumeurs discordantes des hommes succédèrent les bruits harmonieux de la nature, aux lueurs éphémères allumées par des mains mortelles, cette splendide poussière d'étoiles que soulèvent les pas de Dieu ; la montagne a, comme l'Océan, des voix immenses, qui s'élèvent tout à coup au milieu des nuits, de la surface des lacs, du sein des forêts, des profondeurs des glaciers. Dans leurs intervalles on entend le bruit continu de la cascade ou le fracas orageux des avalanches ; et tous ces bruits parlent au montagnard une langue sublime qui lui est familière et à laquelle il répond par ses cris d'effroi ou ses chants de reconnaissance, car ces bruits lui présagent le calme ou la tempête.

Aussi Conrad avait-il suivi avec inquiétude la vapeur qui, ternissant le miroir du lac, avait commencé de s'élever à sa surface, et qui, montant

lentement dans la vallée, avait été se condenser autour de la tête neigeuse de l'Axemberg. Plusieurs fois déjà il avait tourné avec anxiété les yeux vers le point du ciel où la lune allait se lever; lorsqu'elle apparut, mais blafarde et entourée d'un cercle brumeux qui voilait sa pâle splendeur; de temps en temps aussi des brises passaient, portant avec elles une saveur humide et terreuse; et alors Conrad se retournait vers l'occident, les aspirant avec l'instinct d'un limier et murmurant à demi voix : « Oui, oui, je vous reconnais, messagers d'orage, et je vous remercie, vos avis ne seront pas perdus. » Enfin une dernière bouffée de vent apporta avec elle les premières vapeurs enlevées aux lacs de Neufchâtel et aux marais de Morat. Conrad reconnut qu'il était temps de partir, et se baissa vers Roschen.

— Ma bien-aimée, murmura-t-il à son oreille, ne crains rien, c'est moi qui t'éveille...

Roschen ouvrit les yeux et jeta les bras au cou de Conrad.

— Où sommes-nous? dit Roschen. J'ai froid...

— Il faut partir, Roschen; le ciel est à l'ouragan, et nous avons le temps à peine de gagner la grotte de Rikenbach, où nous serons en sûreté contre lui; puis, lorsqu'il sera passé, nous descendrons à Bauen, où nous trouverons quelque batelier qui nous conduira à Brunnen ou à Sissigen.

— Mais ne perdons-nous pas un temps précieux,

Conrad? et ne vaudrait-il pas mieux gagner tout de suite les rives du lac? si l'on nous poursuivait...

— Autant vaudrait chercher la trace du chamois et de l'aigle, répondit négligemment Conrad. Sois donc tranquille de ce côté, pauvre enfant; mais voici l'orage, partons.

En effet, nn coup de tonnerre éloigné se fit entendre, parcourut en grondant les sinuosités de la vallée, et s'en alla mourir sur les flancs nus de l'Axemberg.

— Tu as raison, il n'y a pas un instant à perdre, dit Roschen; fuyons, Conrad, fuyons!

A ces mots, ils se prirent par la main, et coururent aussi vite que leur permettaient les difficultés du terrain dans la direction de la grotte du Rikenbach.

Cependant l'ouragan s'était déclaré en même temps que les premiers rayons du jour, et se rapprochait en grondant. De dix minutes en dix minutes, des éclairs sillonnaient le ciel, et des nuages s'abattant sur la tête des fugitifs, leur dérobaient un instant l'aspect de la vallée, et glissant rapidement le long de la montagne, les laissaient imprégnés d'une humidité froide et pénétrante, qui glaçait la sueur sur leur front. Tout à coup et dans un de ces intervalles de silence où la nature semble rappeler à elle toutes ses forces pour la lutte qu'elle

va soutenir, on entendit dans le lointain les aboiements d'un chien de chasse.

— Napft, s'écria Conrad en s'arrêtant tout à coup.

— Il aura brisé sa chaîne, et aura profité de sa liberté pour chasser dans la montagne, répondit Roschen.

Conrad lui fit signe de faire silence, et il écouta avec cette attention profonde d'un chasseur et d'un montagnard habitué à tout deviner, salut et péril d'après le plus léger indice. Les aboiements se firent entendre de nouveau. Conrad tressaillit.

— Oui, oui, il est en chasse, murmura-t-il; mais sais-tu bien quel gibier il guette?

— Que nous importe!

— Qu'importe la vie à ceux qui fuient pour la conserver? Nous sommes poursuivis, Roschen, l'enfer a donné une idée à ces démons; ne sachant où me retrouver, ils ont détaché Napft, et ils se sont fiés à son instinct.

— Mais qui peut te faire croire?...

— Écoute, et remarque avec quelle lenteur les aboiements s'approchent; ils le tiennent en laisse pour ne pas perdre notre piste; sans cela Napft serait déjà près de nous, tandis que de cette façon il en a pour une heure encore avant de nous rejoindre.

Napft aboya de nouveau, mais sans se rapprocher d'une manière sensible; au contraire, on eût dit que

sa voix était plus éloignée que la première fois qu'elle s'était fait entendre.

— Il perd notre trace, dit Roschen avec joie, la voix s'écarte.

— Non, non, répondit Conrad, Napft est un trop bon chien pour leur faire défaut, c'est le vent qui tourne; écoute, écoute. Un violent coup de tonnerre interrompit les aboiements qui venaient effectivement de se faire entendre de plus près; mais à peine fut-il éteint qu'ils retentirent de nouveau.

—Fuyons, s'écria Roschen, fuyons vers la grotte!

— Et que nous servira la grotte maintenant? si dans deux heures nous n'avons pas mis le lac entre nous et ceux qui nous poursuivent, nous sommes perdus.

A ces mots, il lui prit la main et l'entraîna.

— Où vas-tu, où vas-tu? s'écria Roschen, tu perds la direction du lac.

— Viens, viens; il faut que nous luttions de ruse avec ces chasseurs d'hommes; il y a trois lieues d'ici au lac, et si nous allions en ligne droite, avant vingt minutes, pauvre enfant, tu ne pourrais plus marcher : viens, te dis-je.

Roschen, sans répondre, rassembla toutes ses forces, et s'avançant rapidement dant la direction choisie par son mari, ils marchèrent ainsi dix minutes à peu près; puis tout à coup ils se trouvèrent

sur les bords d'une de ces larges gerçures, si communes dans les montagnes ; un tremblement de terre l'avait produite dans des temps que les aïeux avaient eux-mêmes oubliés, et un précipice de vingt pieds de largeur et d'une lieue de long peut-être faisait une ceinture profonde à la montagne. C'était une de ces rides qui annoncent la vieillesse de la terre; mais arrivé là, Conrad jeta un cri terrible. Le pont fragile qui servait de communication d'un bord à l'autre avait été brisé par un rocher qui avait roulé du haut du Rostock. Roschen comprit tout ce qu'il y avait de désespoir dans ce cri, et, se croyant perdue, elle tomba à genoux.

— Non, non, ce n'est pas encore l'heure de prier, s'écria Conrad, les yeux brillants de joie. Courage, Roschen, courage ! Dieu ne nous abandonne pas tout à fait.

En disant ces mots, il avait couru vers un vieux sapin ébranché par les orages, qui poussait solitaire et dépouillé au bord du précipice, et il avait commencé l'œuvre de salut en le frappant de sa coignée ; l'arbre, attaqué par un ennemi plus acharné et plus puissant que la tempête, gémit de sa racine à son sommet : il est vrai que jamais bûcheron n'avait frappé de si rudes coups.

Roschen encourageait son mari, tout en écoutant la voix de Napft, qui, pendant ces retards et ces contre-temps, avait gagné sur eux. Courage, mon

bien-aimé, disait-elle, courage ! vois comme l'arbre tremble ! Oh ! que tu es fort et puissant ! Courage, Conrad ; il chancelle, il tombe ! Il tombe ! ô mon Dieu ! je te remercie, nous sommes sauvés !

En effet, le sapin coupé par sa base et cédant à l'impulsion que lui avait donnée Conrad, s'était abattu en travers du précipice, offrant un pont impraticable pour tout autre que pour un montagnard, mais suffisant au pied d'un chasseur.

— Ne crains rien, s'écria Roschen en s'élançant la première, ne crains rien, Conrad, et suis-moi.

Mais au lieu de la suivre, Conrad n'osant regarder le périlleux trajet s'était jeté à terre, et assujettissait l'arbre avec sa poitrine, afin qu'il ne vacillât pas sous le pied de sa bien-aimée ; pendant ce temps les aboiements de Napft se faisaient entendre, distants d'un quart de lieue à peine ; tout à coup Conrad sentit que le mouvement imprimé à l'arbre par le poids du corps de Roschen avait cessé, il se hasarda à regarder de son côté ; elle était sur l'autre bord, lui tendant les bras et l'excitant à la rejoindre.

Conrad s'élança aussitôt sur ce pont vacillant d'un pas aussi ferme que s'il eût passé sur une arche de pierre ; puis, arrivé près de sa femme, il se retourna, et d'un coup de pied précipita le sapin dans l'abîme. Roschen le suivit du regard, et le voyant se briser sur les rochers et bondir de profondeurs en profon-

deurs, elle détourna les yeux et pâlit. Conrad, au contraire, fit entendre un de ces cris de joie, comme en poussent l'aigle et lel ion après une victoire; puis, passant son bras autour de la taille de Roschen, il s'ènfonça dans un de ces sentiers frayés par les seules bêtes fauves. Cinq minutes après, ceux qui les poursuivaient, guidés par Napft, arrivèrent sur le bord du précipice !...

Cependant la tempête redoublait de force, les éclairs se succédaient sans interruption, le tonnerre ne cessait pas un instant de se faire entendre, la pluie tombait par torrents, les cris des chasseurs, les aboiements de Napft, tout était perdu dans ce chaos. Au bout d'un quart d'heure Roschen s'arrêta. — Je ne puis plus marcher, dit-elle en laissant tomber ses bras et en pliant sur ses genoux, fuis seul, Conrad, fuis, je t'en supplie...

Conrad regarda autour de lui pour reconnaître à quelle distance il se trouvait du lac; mais le temps était si sombre, tous les objets avaient pris, sous le voile de l'orage, une teinte si uniforme, qu'il lui fut impossible de s'orienter; il releva les yeux au ciel, mais il n'était que foudre et éclairs, et le soleil avait disparu comme un roi chassé de son trône par une émeute populaire. La pente du sol lui indiquait bien à peu près la route qu'il avait à suivre; mais sur cette route pouvaient se trouver de ces accidents de terrain si communs dans les montagnes,

et qu'il n'y a que les jambes du chamois ou les ailes de l'aigle qui puissent surmonter. Conrad, à son tour, laissa tomber ses bras et poussa un gémissement comme un lutteur à demi vaincu.

En ce moment, un long et bizarre murmure se fit entendre venant du haut du Rostock ; la montagne oscilla trois fois, pareille à un homme ivre, et un brouillard chaud comme la vapeur qui s'élève au-dessus de l'eau bouillante, traversa l'espace.

— Une trombe! s'écria Conrad, une trombe!... Et prenant Roschen dans ses bras, il se jeta avec elle sous la voûte d'un énorme rocher, serrant d'un bras sa femme contre sa poitrine et se cramponnant de l'autre aux aspérités du roc.

A peine étaient-ils sous cet abri que les branches supérieures des sapins tressaillirent, puis bientôt ce mouvement se communiqua aux branches inférieures. Un sifflement, dont le bruit dominait celui de l'ouragan, s'empara à son tour de l'espace ; la forêt se courba comme un champ d'épis, des craquements affreux se firent entendre, et bientôt ils virent les troncs des arbres les plus forts voler en éclats, se déraciner, s'enlever, comme si la main d'un démon les prenait en passant par la chevelure, et fuir devant le souffle de la trombe, tournoyants comme une ronde insensée de gigantesques et effrayants fantômes. Au-dessus d'eux, une masse épaisse de branchages de rameaux brisés et de

bruyères fuyaient, suivant la même impulsion; au-dessous, bondissaient des milliers de rocs arrachés à la montagne et qui tourbillonnaient comme une poussière. Heureusement, celui sous lequel ils étaient abrités tenait par des liens séculaires à l'ossature immense de la montagne ; il resta immobile, protégeant les fugitifs qui, se trouvant au centre même de l'ouragan, suivirent d'un œil épouvanté la marche de l'effrayant phénomène qui, s'avançant en ligne droite, et renversant tous les obstacles, marcha vers Bauen, passa sur une maison qui disparut avec lui, atteignit le lac, sépara le brouillard qui le couvrait en deux parois qu'on eût crues solides, rencontra une barque qu'il abîma et s'en alla mourir contre les rochers de l'Axemberg, laissant l'espace qu'il avait parcouru vide et écorché comme le lit d'un fleuve mis à nu.

— Allons, voilà notre chemin tout tracé, s'écria Conrad en entraînant Roschen dans le ravin. Nous n'avons qu'à suivre cette blessure de la terre et elle nous conduira au lac.

— Peut-être aussi, dit Roschen en rassemblant toutes ses forces, pour suivre Conrad... peut-être l'ouragan nous aura-t-il débarrassés de nos ennemis.

— Oui, répondit Conrad, oui, si j'avais laissé le pont derrière moi... car ils se seraient trouvés sur la même ligne que nous, et alors il est probable que nous aurions vu passer leurs cadavres au-dessus

de nos têtes ; mais ils ont été obligés de prendre à gauche pour tourner le précipice. La trombe leur aura donné du temps pour nous joindre, et voilà tout... et la preuve, tiens, tiens... les voilà...

En effet, on recommençait à entendre les aboiements de Napft.

Conrad alors, sentant que les forces de Roschen l'abandonnaient, la prit dans ses bras, et, chargé de ce fardeau, continua sa route plus rapidement qu'il n'aurait pu le faire suivi par elle.

Dix minutes d'un silence de mort succédèrent aux quelques mots que les époux avaient échangés entre eux. Mais pendant ces dix minutes, Conrad avait gagné bien du terrain ; le lac lui apparaissait maintenant à travers le brouillard et la pluie, éloigné de cinq cents pas à peine. Quant à Roschen, ses yeux étaient fixés sur l'étrange vallée qu'ils venaient de parcourir. Tout à coup Conrad la sentit tressaillir par tout le corps ; en même temps des cris de joie se firent entendre ; c'étaient ceux des soldats qui les poursuivaient, et qui enfin les avaient aperçus. Au même instant Napft vint bondir aux côtés de son maître ; il avait, en le reconnaissant, donné une si vive secousse à la chaîne qu'il l'avait brisée aux mains de celui qui la tenait; quelques anneaux pendaient encore à son collier.

— Oui, oui, murmura Conrad, tu es un chien fidèle, Napft; mais ta fidélité nous perd mieux qu'une

trahison. Maintenant ce n'est plus une chasse, c'est une course.

Alors Conrad se dirigea en droite ligne vers le lac, suivi, à trois cents pas environ, par huit ou dix archers du seigneur de Wolfranchiess ; mais, arrivé au bord de l'eau, un autre obstacle se présenta ; le lac était soulevé comme une mer en démence, et, malgré les prières de Conrad, aucun batelier ne voulut risquer sa vie pour sauver la sienne.

Conrad courait comme un insensé, portant toujours Roschen à demi évanouie et demandant aide et protection à grands cris, et poursuivi toujours par les archers, qui, à chaque pas, gagnaient sur lui.

Tout à coup, un homme s'élança d'un rocher au milieu du chemin. — Qui demande secours ? dit-il.

— Moi, moi, dit Conrad ; pour moi et pour cette femme que vous voyez. Une barque, au nom du ciel, une barque !

— Venez, dit l'inconnu en s'élançant dans un bateau amarré dans une petite anse.

— Oh ! vous êtes mon sauveur, mon Dieu !

— Le Sauveur est celui qui a répandu son sang pour les hommes ; Dieu est celui qui m'a envoyé sur votre route ; adressez-lui donc vos actions de grâces, et surtout vos prières ; car nous allons avoir besoin qu'il ne nous perde pas de vue.

— Mais, au moins, faut-il que vous sachiez qui vous sauvez.

— Vous êtes en danger; voilà tout ce que j'ai besoin de savoir; venez!

Conrad sauta dans le bateau et y déposa Roschen. Quant à l'inconnu, il déploya une petite voile, et, se plaçant au gouvernail, il détacha la chaîne qui retenait la barque au rivage. Aussitôt elle s'élança, bondissant sur chaque vague et s'animant au vent, comme un cheval aux éperons et à la voix de son cavalier. À peine les fugitifs étaient-ils à cent pas du lieu où ils s'étaient embarqués, que les archers y arrivèrent.

Vous venez trop tard, mes maîtres, murmura l'inconnu; nous sommes maintenant hors de vos mains; mais ce n'est pas le tout, continua-t-il en s'adressant à Conrad, couchez-vous, jeune homme, couchez-vous; ne voyez-vous pas qu'ils fouillent à leurs trousses? Une flèche va plus vite que la meilleure barque, fût-elle poussée par le démon de la tempête lui-même. Ventre à terre, ventre à terre, vous dis-je. Conrad obéit. Au même instant un sifflement se fit entendre au-dessus de leurs têtes; une flèche se fixa en tremblant dans le mât de la barque; les autres allèrent se perdre dans le lac.

L'étranger regarda, avec une curiosité calme, la flèche dont tout le fer avait disparu dans le trou qu'elle avait fait.

— Oui, oui, murmura-t-il, il pousse dans nos montagnes de bons arcs de frêne, d'if et d'érable;

et si la main qui les bande et l'œil qui dirige la flèche qu'ils lancent étaient plus exercés, on pourrait s'inquiéter de leur servir de but. Au reste, ce n'est point une chose facile que d'atteindre le chamois qui court, l'oiseau qui vole, ou la barque qui bondit. Baissez-vous encore, jeune homme, baissez-vous, voilà une seconde volée qui nous arrive.

En effet, une flèche s'enfonça dans la proue, et deux autres perçant la voile y restèrent arrêtées par les plumes. Le pilote les regarda dédaigneusement.

— Maintenant, dit-il à Conrad et à Roschen, vous pouvez vous asseoir sur les bancs du bateau, comme si vous faisiez votre promenade du dimanche ; avant qu'ils n'aient eu le temps de tirer une troisième flèche de leurs trousses, nous serons hors de leur portée ; il n'y a qu'un vireton d'arbalète poussé par un arc de fer qui puisse envoyer la mort à la distance où nous sommes ; et tenez, voyez si je me trompe.

En effet, une troisième volée de flèches vint s'abattre dans le sillage du bateau ; les fugitifs étaient sauvés de la colère des hommes, et n'avaient plus à redouter que celle de Dieu ; mais l'inconnu semblait aguerri contre la seconde aussi bien que contre la première, et une demi-heure après être partis d'une rive, Conrad et sa femme débarquaient sur l'autre. Quant à Napft qu'ils avaient oublié, il les avait suivis à la nage.

Avant de quitter l'étranger, Conrad pensa de quelle importance un homme aussi intrépide pouvait être dans la conjuration dont il faisait partie; il commença donc de lui dire ce qui avait été resolu au Grutli, mais au premier mot l'étranger l'arrêta.

— Vous m'avez appelé à votre secours, et j'y suis venu comme j'aurais désiré que l'on vînt au mien, si je m'étais trouvé dans une position pareille à la vôtre; ne m'en demandez pas davantage, car je ne ferais pas plus.

— Mais au moins, s'écria Roschen, dites-nous quel est votre nom; que nous le reportions dans notre cœur auprès de celui de nos pères et de nos mères, car, comme à eux, nous vous devons la vie.

— Oui, oui, votre nom, dit Conrad; vous n'avez aucun motif pour nous le cacher.

— Non, sans doute, répondit naïvement l'étranger en amarrant sa barque au rivage, je suis né à Burglen, je suis receveur du Fraumunster de Zurich, et je me nomme Guillaume Tell.

A ces mots, il salua les deux époux et prit le chemin de Fluelen.

GUILLAUME TELL.

Le lendemain du jour où les choses que nous venons de raconter s'étaient passées, on annonça au bailli Hermann Guessler de Brounegg un messager du chevalier Beringuer de Landenberg. Il donna l'ordre de le faire entrer.

Le messager raconta l'aventure de Mechtal et la vengeance de Landenberg.

A peine eut-il fini qu'on annonça un archer du seigneur de Wolfranchiess.

L'archer raconta la mort de son maître et de quelle manière le meurtrier s'était échappé, grâce au secours que lui avait porté un homme nommé Guillaume, de Burglen, village placé sous la juridiction de Guessler. Le bailli promit qu'il serait fait justice de cet homme.

Il venait d'engager sa parole, lorsqu'on annonça un soldat de la garnison de Schwanau.

Le soldat raconta que le gouverneur du château, ayant attenté à l'honneur d'une jeune fille d'Art, avait été surpris à la chasse par les deux frères de cette jeune fille et assommé par eux; puis les assassins s'étaient réfugiés dans la montagne où on les avait poursuivis inutilement.

Alors Guessler se leva, et jura que si le jeune Mechtal, qui avait cassé le bras à un valet de Landenberg, que si Conrad de Baumgarten, qui avait tué le seigneur de Wolfranchiess dans son bain, que si les jeunes gens qui avaient assassiné le gouverneur du château de Schwanau tombaient entre ses mains, ils seraient punis de mort. Les messagers allaient se retirer avec cette réponse; mais Guessler les invita à l'accompagner auparavant sur la place publique d'Altorf.

Arrivé là, il ordonna qu'on plantât en terre une longue perche, et sur cette perche il plaça son chapeau dont le fond était entouré par la couronne ducale d'Autriche, puis il fit annoncer à son de trompe que tout noble, bourgeois ou paysan, passant devant cet insigne de la puissance des comtes de Habsbourg, eût à se découvrir en signe de foi et hommage; alors il congédia les messagers en leur ordonnant de raconter ce qu'ils venaient de voir, et d'inviter ceux qui les avaient envoyés à en faire autant dans leurs

juridictions respectives ; ce qui était, ajouta-t-il, le meilleur moyen de reconnaître les ennemis de l'Autriche ; enfin il plaça une garde de douze archers sur la place, et leur ordonna d'arrêter tout homme qui refuserait d'obéir à l'ordonnance qu'il venait de rendre.

Trois jours après, on vint le prévenir qu'un homme avait été arrêté pour avoir refusé de se découvrir devant la couronne des ducs d'Autriche. Guessler monta à l'instant à cheval, et se rendit à Altorf, accompagné de ses gardes. Le coupable était lié à la perche même au haut de laquelle était fixé le chapeau du gouverneur, et, autant qu'on en pouvait juger à son justaucorps de drap vert de Bâle, et à son chapeau orné d'une plume d'aigle, c'était un chasseur de montagne. Arrivé en face de lui, Guessler donna ordre qu'on détachât les liens qui le retenaient. Cet ordre accompli, le chasseur, qui savait bien qu'il n'en était pas quitte, laissa tomber ses bras, et regarda le gouverneur avec une simplicité aussi éloignée de la faiblesse que de l'arrogance.

— Est-il vrai, lui dit Guessler, que tu aies refusé de saluer ce chapeau?

— Oui, monseigneur.

— Et pourquoi cela?

— Parce que nos pères nous ont appris à ne nous découvrir que devant Dieu, les vieillards et l'Empereur.

— Mais cette couronne représente l'Empire.

— Vous vous trompez, monseigneur, cette couronne est celle des comtes de Habsbourg et des ducs d'Autriche. Plantez cette couronne sur les places de Lucerne, de Fribourg, de Zoug, de Bienne et du pays de Glaris qui leur appartiennent, et je ne doute pas que les habitants ne lui rendent hommage ; mais nous qui avons reçu de l'Empereur Rodolphe le privilége de nommer nos juges, d'être gouvernés par nos lois, et de ne relever que de l'empire, nous devons respect à toutes les couronnes, mais hommage seulement à la couronne impériale.

— Mais l'empereur Albert, en montant sur le trône romain, n'a point ratifié ces libertés accordées par son père.

— Il a eu tort, monseigneur, et voilà pourquoi Uri, Schwitz et Unterwalden ont fait alliance entre eux, et se sont engagés, par serment, à défendre mutuellement envers et contre tous leurs personnes, leurs familles, leurs biens, et à s'aider les uns les autres par les conseils et par les armes.

— Et tu crois qu'ils tiendront leur serment ? dit en souriant Guessler.

— Je le crois, répondit tranquillement le chasseur.

— Et que les bourgeois mourront plutôt que de le rompre ?

— Jusqu'au dernier.

— C'est ce qu'il faudra voir.

— Tenez, monseigneur, continua le chasseur, que l'Empereur y prenne garde, il n'est pas heureux en expéditions de ce genre ; il se souviendra du siége de Berne, où sa bannière impériale fut prise ; de Zurich, dans laquelle il n'osa point entrer, quoique toutes ses portes fussent ouvertes, et cependant avec ces deux villes ce n'était point une question de liberté, mais de limites ; je sais qu'il vengea ces deux échecs sur Glaris ; mais Glaris était faible et fut surprise sans défense, tandis que nous autres confédérés nous sommes prévenus et armés.

— Et où as-tu pris le temps d'apprendre les lois et l'histoire, si tu n'es qu'un simple chasseur, comme on pourrait le croire d'après ton costume ?

— Je sais nos lois, parce que c'est la première chose que nos pères nous apprennent à respecter et à défendre ; je sais l'histoire, parce que je suis quelque peu clerc, ayant été élevé au couvent de Notre-Dame-des-Ermites ; ce qui fait que j'ai obtenu la place de receveur des rentes du Fraumunster de Zurich. Quant à la chasse, ce n'est point mon état, mais mon amusement, comme celui de tout homme libre.

— Et comment te nomme-t-on ?

— Guillaume de mon nom de baptême, et Tell de celui de mes aïeux.

— Ah ! répondit Guessler avec joie, n'est-ce pas

toi qui as porté secours à Conrad de Baumgarten et à son épouse, lors du dernier ouragan?

— J'ai donné passage dans ma barque à un jeune homme et à une jeune femme qui étaient poursuivis; mais je ne leur ai pas demandé leur nom.

— N'est-ce pas toi aussi que l'on cite comme le plus habile chasseur de toute l'Helvétie.

— Il enlèverait, à cent cinquante pas, une pomme sur la tête de son fils, dit une voix qui s'éleva de la foule.

— Dieu pardonne ces paroles à celui qui les a dites! s'écria Guillaume; mais, à coup sûr, elles ne sont pas sorties de la bouche d'un père.

— Tu as donc des enfants? dit Guessler.

— Quatre, trois garçons et une fille. Dieu a béni ma maison.

— Et lequel aimes-tu le mieux.

— Je les aime tous également.

— Mais n'en est-il pas un pour lequel ta tendresse soit plus grande?

— Pour le plus jeune, peut-être, car c'est le plus faible, et par conséquent celui qui a le plus besoin de moi, ayant sept ans à peine.

— Et comment se nomme-t-il?

— Walter.

Guessler se retourna vers un des gardes qui l'avaient suivi à cheval. — Courez à Burglen, lui dit-il, et ramenez-en le jeune Walter.

— Et pourquoi cela, monseigneur? Guessler fit un signe, le garde partit au galop.

— Oh! vous n'avez sans doute que de bonnes intentions, monseigneur, mais que voulez-vous faire de mon enfant?

— Tu le verras, dit Guessler en se retournant vers le groupe et en causant tranquillement avec les écuyers et les gardes qui l'accompagnaient. Quant à Guillaume, il resta debout à la place où il était, la sueur sur le front, les yeux fixés et les poings fermés.

Au bout de dix minutes, le garde revint, ramenant l'enfant assis sur l'arçon de sa selle; puis, arrivé près de Guessler, il le descendit à terre.

— Voilà le petit Walter, dit le garde.

— C'est bien, répondit le gouverneur.

— Mon fils! s'écria Guillaume. L'enfant se jeta dans ses bras.

— Tu me demandais, père? dit l'enfant en frappant de joie ses petites mains l'une dans l'autre.

— Comment ta mère t'a-t-elle laissé venir? murmura Guillaume.

— Elle n'était point à la maison; il n'y avait que mes deux frères et ma sœur. Oh! ils ont été bien jaloux, va; ils ont dit que tu m'aimais mieux qu'eux.

Guillaume poussa un soupir et serra son enfant contre son cœur.

Guessler regardait cette scène avec des yeux brillants de joie et de férocité; puis, lorsqu'il eut

bien donné aux cœurs du père et du fils le temps de s'ouvrir : — Qu'on attache cet enfant à cet arbre, dit-il en montrant un chêne qui s'élevait à l'autre extrémité de la place.

— Pourquoi faire? s'écria Guillaume en le serrant dans ses bras.

— Pour te prouver qu'il y a parmi mes gardes des archers qui, sans avoir ta réputation, savent aussi diriger une flèche.

Guillaume ouvrit la bouche comme s'il ne comprenait pas, quoique la pâleur de son visage et les gouttes d'eau qui lui ruisselaient sur le front annonçassent qu'il avait compris.

Guessler fit un signe, les hommes d'armes s'approchèrent.

— Attacher mon enfant pour exercer l'adresse de tes soldats ! oh ! n'essaye pas cela, gouverneur, Dieu ne te laisserait pas faire.

— C'est ce que nous verrons, dit Guessler, et il renouvela l'ordre. Les yeux de Guillaume brillèrent comme ceux d'un lion ; il regarda autour de lui pour voir s'il n'y avait pas un passage ouvert à la fuite ; mais il était entouré.

— Que me veulent-ils donc, père? dit le petit Walter effrayé.

— Ce qu'ils te veulent, mon enfant, ce qu'ils te veulent? Oh! les tigres à face humaine! ils veulent t'égorger.

—Et pourquoi cela, père? dit l'enfant en pleurant, je n'ai fait de mal à personne.

— Bourreaux ! bourreaux ! bourreaux !... s'écria Guillaume en grinçant des dents.

— Allons, finissons, dit Guessler. Les soldats s'élancèrent sur lui, et lui arrachèrent son fils. Guillaume se jeta aux pieds du cheval de Guessler.

— Monseigneur, lui dit-il en joignant les mains, monseigneur, c'est moi qui vous ai offensé ; c'est donc moi qu'il faut punir, monseigneur, punissez-moi, tuez-moi ; mais renvoyez cet enfant à sa mère.

— Je ne veux pas qu'ils te tuent, cria l'enfant en se débattant dans les bras des archers.

— Monseigneur, continua Guillaume, ma femme et mes enfants quitteront l'Helvétie ; ils vous laisseront ma maison, mes terres, mes troupeaux ; ils s'en iront mendier de ville en ville, de maisons en maisons, de chaumière en chaumière ; mais, au nom du ciel, épargnez cet enfant !

— Il y a un moyen de le sauver, Guillaume, dit Guessler.

— Lequel? s'écria Tell en se relevant et en joignant les mains. Oh ! lequel ? Dites, dites vite, et si ce que vous voulez exiger de moi est au pouvoir d'un homme, je le ferai.

— Je n'exigerai rien qu'on ne te croie capable d'accomplir.

— J'écoute.

— Il y a une voix qui a dit tout à l'heure, que tu étais si habile chasseur que tu enlèverais, à cent cinquante pas de distance, une pomme sur la tête de ton fils.

— Oh! c'était une voix maudite, et j'avais cru qu'il n'y avait que Dieu et moi qui l'avions entendue.

— Eh bien! Guillaume, continua Guessler, si tu consens à me donner cette preuve d'adresse, je te fais grâce pour avoir contrevenu à mes ordres en ne saluant pas ce chapeau.

—Impossible, impossible, monseigneur, ce serait tenter Dieu.

— Alors, je vais te prouver que j'ai des archers moins craintifs que toi. Attachez l'enfant.

— Attendez, monseigneur, attendez; quoique ce soit une chose bien terrible, bien cruelle, bien infâme, laissez-moi réfléchir.

— Je te donne cinq minutes.

— Rendez-moi mon fils, pendant ce temps, au moins.

— Lâchez l'enfant, dit Guessler. L'enfant courut à son père.

— Ils nous ont donc pardonné, père? dit l'enfant en essuyant ses yeux avec ses petites mains, en riant et en pleurant à la fois.

— Pardonné? sais-tu ce qu'ils veulent? O mon Dieu! comment une pareille pensée peut-elle venir dans la tête d'un homme? Ils veulent; mais non,

ils ne le veulent pas ! C'est impossible qu'ils veuillent une telle chose. Ils veulent, pauvre enfant, ils veulent qu'à cent cinquante pas j'enlève avec une flèche une pomme sur ta tête.

— Et pourquoi ne le veux-tu pas, père? répondit naïvement l'enfant.

— Pourquoi ? Et si je manquais la pomme, si la flèche allait t'atteindre ?...

— Oh ! tu sais bien qu'il n'y a pas de danger, père, dit l'enfant en souriant.

— Guillaume ! cria Guessler.

— Attendez donc, monseigneur, attendez donc, il n'y a pas cinq minutes.

— Tu te trompes, le temps est passé ; Guillaume, décide-toi.

L'enfant fit un signe d'encouragement à son père.

— Eh bien ! murmura Guillaume à demi-voix. Oh ! jamais ! jamais !

— Reprenez son fils, cria Guessler.

— Mon père veut bien, dit l'enfant, et il s'élança des bras de Guillaume pour courir de lui-même vers l'arbre.

Guillaume resta anéanti, les bras pendants, et la tête sur la poitrine.

— Donnez-lui un arc et des flèches, dit Guessler.

— Je ne suis pas archer, s'écria Guillaume en sortant de sa torpeur, je ne suis pas archer, je suis arbalétrier.

— C'est vrai, c'est vrai, cria la foule.

— Guessler se tourna vers les soldats qui avaient arrêté Guillaume, comme pour les interroger.

— Oui, oui, dirent-ils, il avait une arbalète et des viretons.

— Et qu'en a-t-on fait?

— On les lui a pris quand on l'a désarmé.

— Qu'on les lui rende, dit Guessler. On alla les chercher, et on les rapporta à Guillaume.

— Maintenant une pomme, dit Guessler; on lui en porta une pleine corbeille. Guessler en choisit une.

— Oh! pas celle-là! s'écria Guillaume, pas celle-là; à la distance de cent cinquante pas je la verrai à peine; il n'y a vraiment pas de pitié à vous de la choisir si petite.

Guessler la laissa retomber et en prit une autre d'un tiers plus grosse.

— Allons, Guillaume, je veux te faire beau jeu, dit le gouverneur, que dis-tu de celle-ci?

Guillaume la prit, la regarda et la rendit en soupirant.

— Allons, voilà qui est convenu; maintenant mesurons la distance.

— Un instant, un instant, dit Guillaume; une distance loyale, monseigneur, des pas de deux pieds et demi, pas plus : c'est la mesure, n'est-ce pas, messieurs les archers, c'est la mesure pour les tirs et pour les défis?

— On la fera telle que tu désires, Guillaume. Et l'on mesura la distance en comptant cent cinquante pas de deux pieds et demi.

Guillaume suivit celui qui calculait l'espace, mesura lui-même trois fois la distance; puis, voyant qu'elle avait été loyalement prise, il revint à la place où étaient son arbalète et ses traits.

— Une seule flèche, cria Guessler.

— Laissez-la-moi choisir, au moins, dit Guillaume, ce n'est pas une chose de peu d'importance que le choix du trait; n'est-ce pas, messieurs les archers, qu'il y a des flèches qui dévient, soit parce que le fer en est trop lourd, soit qu'il y ait un nœud dans le bois, soit qu'elles aient été mal empennées?

— C'est vrai, dirent les archers.

— Eh bien! choisis, reprit Guessler; mais une seule, tu m'entends.

— Oui, oui, murmura Guillaume en cachant un vireton dans sa poitrine; oui, une seule, c'est dit.

Guillaume examina toutes ces flèches avec la plus scrupuleuse attention; il les prit et reprit les unes après les autres, les essaya sur son arbalète, pour s'assurer qu'elles s'emboîtaient exactement dans la rainure, les posa en équilibre sur son doigt, pour voir si le fer n'emportait pas de son côté; ce qui aurait fait baisser le coup. Enfin il en trouva une qui réunissait toutes les qualités suffisantes; mais, longtemps après l'avoir trouvée, il fit semblant de cher-

cher parmi les autres, afin de gagner du temps.

— Eh bien ! dit Guessler avec impatience.

— Me voilà, monseigneur, dit Guillaume ; le temps de faire ma prière.

— Encore ?

— Oh ! c'est bien le moins que, n'ayant pas obtenu pitié des hommes, je demande miséricorde à Dieu ! c'est une chose qu'on ne refuse pas au condamné sur l'échafaud.

— Prie.

Guillaume se mit à genoux et parut absorbé dans sa prière. Pendant ce temps, on liait l'enfant à l'arbre : on voulut lui bander les yeux ; mais il refusa.

— Eh bien ! eh bien ! dit Guillaume en interrompant sa prière, ne lui bandez-vous pas les yeux ?

— Il demande à vous voir, crièrent les archers.

— Et moi, je ne veux pas qu'il me voie, s'écria Guillaume ; je ne le veux pas, entendez-vous ? ou sans cela rien n'est dit, rien n'est arrêté, il fera un mouvement en voyant venir la flèche, et je tuerai mon enfant. Laisse-toi bander les yeux, Walter, je t'en prie à genoux.

— Faites, dit l'enfant.

— Merci ! dit Guillaume en s'essuyant le front et en regardant autour de lui avec égarement, merci, tu es un brave enfant.

— Allons, courage, père, lui cria Walter.

— Oui, oui, dit Guillaume en mettant un genou

en terre et en bandant son arbalète. Puis, se tournant vers Guessler : Monseigneur, il est encore temps, épargnez-moi un crime et à vous un remords. Dites que tout cela était pour me punir, pour m'éprouver, et que maintenant que vous voyez ce que j'ai souffert, vous me pardonnez, n'est-ce pas, monseigneur? N'est-ce pas que vous me faites grâce? continua-t-il en se traînant sur ses genoux. Au nom du ciel, au nom de la Vierge Marie, au nom des saints, grâce! grâce!...

— Allons, hâte-toi, Guillaume, dit Guessler, et crains de lasser ma patience : n'est-ce pas chose convenue? Allons, chasseur, montre ton adresse.

— Mon Dieu, Seigneur, ayez pitié de moi! murmura Guillaume en levant les yeux au ciel. Alors, ramassant son arbalète, il y plaça le vireton, appuya la crosse contre son épaule, leva lentement le bout; puis, arrivé à la hauteur voulue, cet homme, tremblant tout à l'heure comme une feuille agitée par le vent, devint immobile comme un archer de pierre. Pas un souffle ne se faisait entendre, toutes les respirations étaient suspendues, tous les yeux étaient fixes. Le coup partit, un cri de joie éclata; la pomme était clouée au chêne, et l'enfant n'avait point été atteint. Guillaume voulut se lever; mais il chancela, laissa échapper son arbalète et retomba évanoui.

Lorsque Guillaume revint à lui, il était dans les bras de son enfant. Lorsqu'il l'eut embrassé mille

fois, il se tourna vers le gouverneur et rencontra ses yeux étincelants de colère.

— Ai-je fait ainsi que vous me l'aviez ordonné, monseigneur? dit-il.

— Oui, répondit Guessler, et tu es un vaillant archer. Aussi je te pardonne, comme je te l'ai promis, ton manque de respect à mes ordres.

— Et moi, monseigneur, dit Guillaume, je vous pardonne mes angoisses de père.

— Mais nous avons un autre compte à régler ensemble. Tu as donné secours à Conrad de Baumgarten, qui est un assassin et un meurtrier, et tu dois être puni comme son complice.

Guillaume regarda autour de lui comme un homme qui devient fou.

— Conduisez cet homme en prison, mes maîtres, continua Guessler; c'est un procès en forme qu'il faut pour punir l'assassinat et la haute trahison.

— Oh! il doit y avoir une justice au ciel, dit Guillaume, et il se laissa tranquillement conduire dans son cachot.

Quant à l'enfant, il fut fidèlement rendu à sa mère.

GUESSLER.

Cependant le bruit des divers événements accomplis dans cette journée s'était répandu dans les villages environnants et y avait éveillé une vive agitation. Guillaume était généralement aimé. La douceur de son caractère, ses vertus domestiques, son dévouement désintéressé pour toutes les infortunes, en avaient fait un ami pour la chaumière et le château. Son adresse extraordinaire avait ajouté au sentiment une admiration naïve, qui faisait qu'on le regardait comme un être à part. Les peuples primitifs sont ainsi faits, forcés de se nourrir par l'adresse, de se défendre par la force; ces deux qualités sont celles qui élèvent dans leur esprit l'homme à la qualité de demi-dieu. Hercule, Thésée et Castor et Pollux n'ont point eu d'autres marchepieds pour monter au ciel.

Aussi, vers le milieu de la nuit, vint-on prévenir Guessler qu'il serait possible qu'une révolte eût lieu si on lui laissait le temps de s'organiser. Guessler pensa que le meilleur moyen de la prévenir était de transporter Guillaume hors du canton (1) d'Ury, dans une citadelle appartenant aux ducs d'Autriche et située au pied du mont Righi entre Kussnach et Weggis. En conséquence, et pensant que le trajet était plus sûr par eau que par terre, il donna l'ordre de préparer une barque, et, une heure avant le jour, il y fit conduire Guillaume. Guessler, six gardes, le prisonnier et trois bateliers formaient tout l'équipage du petit bâtiment.

Lorsque le gouverneur arriva à Fluelen, lieu de l'embarquement, il trouva ses ordres exécutés. Guillaume, les pieds et les mains liés, était couché au fond de la barque; près de lui, et, comme preuve de conviction, était l'arme terrible qui, en lui servant à donner une preuve si éclatante de son adresse, avait éveillé tant de craintes dans le cœur de Guessler. Les archers, assis sur les bancs inférieurs, veillaient sur lui; les deux matelots, à leur poste, près

(1) Qu'on nous permette d'employer ce mot, quoique l'Helvétie n'ait point encore à cette époque subi la division sous laquelle la Suisse est connue de nos jours. C'est *juridiction* peut-être que nous devrions dire; mais le mot *canton* représente mieux les limites, puisqu'on n'a qu'à jeter les yeux sur la carte pour nous suivre. Nous demandons en conséquence pardon pour cet anachronisme de trois ans.

du petit mât, se tenaient prêts à mettre à la voile, et le pilote attendait sur le rivage l'arrivée du bailli.

— Aurons-nous le vent favorable? dit Guessler.

— Excellent, monseigneur, du moins en ce moment.

— Et le ciel?

— Annonce une magnifique journée.

— Partons donc sans perdre une minute.

— Nous sommes à vos ordres.

Guessler prit place au haut bout de la barque, le pilote s'assit au gouvernail, les bateliers déployèrent la voile, et le petit bâtiment, léger et gracieux comme un cygne, commença de glisser sur le miroir du lac.

Cependant, malgré ce lac bleu, malgré ce ciel étoilé, malgré ces heureux présages, il y avait quelque chose de sinistre dans cette barque passant silencieuse comme un esprit des eaux. Le gouverneur était plongé dans ses pensées, les soldats respectaient sa rêverie, et les bateliers, obéissant à contre-cœur, accomplissaient tristement leurs manœuvres sur les signes qu'ils recevaient du pilote. Tout à coup une lueur météorique traversa l'espace, et, se détachant du ciel, parut se précipiter dans le lac. Les deux bateliers échangèrent un coup d'œil, le pilote fit le signe de la croix.

— Qu'y a-t-il, patron? dit Guessler.

— Rien, rien encore jusqu'à présent, monsei-

gneur, répondit le vieux marinier. Cependant il y en a qui disent qu'une étoile qui tombe du ciel est un avis que vous donne l'âme d'une personne qui vous est chère.

— Et cet avis est-il de mauvais ou de bon présage?

— Hum! murmura le pilote, le ciel se donne rarement la peine de nous envoyer des présages heureux. Le bonheur est toujours le bienvenu.

— Ainsi cette étoile est un signe funeste?

— Il y a de vieux bateliers qui croient que, lorsqu'une semblable chose arrive au moment où l'on s'embarque, il vaut mieux regagner la terre, s'il en est encore temps.

— Oui, mais lorsqu'il est urgent de continuer sa route?

— Alors il faut se reposer sur sa conscience, répondit le pilote, et remettre sa vie à la garde de Dieu. Un profond silence succéda à ces paroles, et la barque continua de glisser sur l'eau, comme si elle eût eu les ailes d'un oiseau de mer.

Cependant, depuis l'apparition du météore, le pilote tournait avec inquiétude ses yeux du côté de l'orient; car c'était de là qu'allaient lui arriver les messagers de mauvaises nouvelles. Bientôt il n'y eut plus de doute sur le changement de l'atmosphère; à mesure que l'heure matinale s'avançait, les étoiles pâlissaient au ciel, non pas dans une lumière plus vive, comme elles ont l'habitude de le faire, mais

comme si une main invisible eût tiré un voile de vapeurs entre la terre et le ciel. Un quart d'heure avant l'aurore, le vent tomba tout à coup ; le lac, d'azur qu'il était, devint couleur de cendre, et l'eau, sans être agitée par aucun vent, frissonna comme si elle eût été prête à bouillir.

— Abattez la voile ! cria le pilote.

Les deux mariniers se dressèrent contre le mât ; mais, avant qu'ils eussent accompli l'ordre qu'ils venaient de recevoir, de petites vagues couronnées d'écume s'avancèrent rapidement de Brünnen, et semblèrent venir à l'encontre de la barque.

— Le vent ! le vent ! s'écria le pilote. Tout à bas !

Mais, soit maladresse de la part de ceux à qui ces ordres étaient adressés, soit que quelque nœud mal formé empêchât l'exécution de la manœuvre, le vent était sur le bâtiment avant que la voile fût abattue. La barque surprise trembla comme un cheval qui entend rugir un lion, puis sembla se cabrer comme lui ; enfin elle se tourna d'elle-même, comme si elle eût voulu fuir les étreintes d'un si puissant lutteur ; mais dans ce mouvement elle présenta ses flancs à son ennemi. La voile, tout à l'heure incertaine, s'enfla comme si elle eût été prête à s'ouvrir, la barque s'inclina à croire qu'elle allait chavirer. En ce moment, le pilote coupa avec son couteau le cordage qui retenait la voile ; elle flotta un instant, comme un pavillon, au bout du

mât où elle était retenue encore; enfin les liens qui l'attachaient se brisèrent, elle s'enleva comme un oiseau par les dernières bouffées de vent, et la barque, n'offrant plus aucune prise à la bourrasque, se redressa lentement et reprit son équilibre. En ce moment, les premiers rayons du jour parurent. Le pilote se replaça à son gouvernail.

— Eh bien! maître, dit Guessler, le présage ne mentait pas, et l'événement ne s'est pas fait attendre?

— Oui, oui; la bouche de Dieu est moins menteuse que celle des hommes... et l'on se trouve rarement bien de mépriser ses avertissements...

— Croyez-vous que nous en soyons quittes pour cette bourrasque, ou bien ce coup de vent n'est-il que le précurseur d'un orage plus violent?

— Il arrive parfois que les esprits de l'air et des eaux profitent de l'absence du soleil pour donner de pareilles fêtes sans la permission du Seigneur; et alors, au premier rayon du jour, les vents se taisent et disparaissent, s'en allant où vont les ténèbres. Mais le plus souvent, c'est la voix de Dieu qui a dit à la tempête de souffler. Alors elle doit accomplir sa mission tout entière, et malheur à ceux contre qui elle a été envoyée!

— Tu n'oublieras pas, je l'espère, qu'il s'agit de ta vie en même temps que de la mienne.

— Oui, oui, monseigneur, je sais que nous som-

mes tous égaux devant la mort ; mais Dieu est tout-puissant, il punit qui il veut punir et sauve qui il veut sauver. Il a dit à l'apôtre de marcher sur les flots, et l'apôtre a marché comme sur la terre. Et, tout lié et garrotté qu'est votre prisonnier, il est plus sûr de son salut, s'il est dans la grâce du Seigneur, que tout homme libre qui serait dans sa malédiction. Un coup de rame, Frantz, un coup de rame, que nous présentions la proue au vent ; car nous n'en sommes pas encore quittes, et le voilà qui revient sur nous...

En effet, des vagues plus hautes et plus écumeuses que les premières accouraient menaçantes, et, quoique la barque offrît le moins de prise possible, le vent, qui les suivait, fit glisser la barque en arrière avec la même rapidité que ces pierres plates que les enfants font bondir sur la surface de l'eau.

— Mais, s'écria Guessler commençant à comprendre le danger, si le vent nous est contraire pour aller à Brünnen, il nous doit être favorable pour retourner à Altorf.

— Oui, oui, j'y ai bien pensé, continua le pilote, et voilà pourquoi plus d'une fois j'ai regardé de ce côté. Mais regardez au ciel, monseigneur, et voyez les nuages qui passent entre le Dodiberg et le Titlis : ils viennent du Saint-Gothard et suivent le cours de la Reuss ; c'est un souffle contraire à celui qui soulève ces vagues qui les pousse, et avant cinq minutes ils se seront rencontrés.

— Et alors ?...

— Alors, c'est le moment où il faudra que Dieu pense à nous ou que nous pensions à Dieu.

La prophétie du pilote ne tarda point à s'accomplir. Les deux orages, qui s'avançaient au-devant l'un de l'autre, se rencontrèrent enfin. Un éclair flamboya, et un coup de tonnerre terrible annonça que le combat venait de commencer.

Le lac ne tarda point à partager cette révolte des éléments : ses vagues, tour à tour poussées et repoussées par des souffles contraires, s'enflèrent comme si un volcan sous-marin les faisait bouillonner, et la barque parut bientôt ne pas leur peser davantage qu'un de ces flocons d'écume qui blanchissaient à leur cime.

— Il y a danger de mort, dit le pilote ; que ceux qui ne sont point occupés à la manœuvre fassent leur prière...

— Que dis-tu là, prophète de malheur? s'écria Guessler, et pourquoi ne nous as-tu pas prévenus plus tôt?...

— Je l'ai fait au premier avertissement que Dieu m'a donné, monseigneur... mais vous n'avez pas voulu le suivre.

— Il fallait gagner le bord malgré moi...

— J'ai cru qu'il était de mon devoir de vous obéir, comme il est du vôtre d'obéir à l'Empereur, comme il est de celui de l'Empereur d'obéir à Dieu.

En ce moment une vague furieuse vint se briser contre les flancs de l'esquif, le couvrit, et jeta un pied d'eau dans la barque.

— A l'œuvre! messieurs les hommes d'armes! cria le pilote; rendez au lac l'eau qu'il nous envoie, car nous sommes assez chargés ainsi. Vite! vite!... une deuxième vague nous coulerait, et, quelle que soit l'imminence de la mort, il est toujours du devoir de l'homme de lutter contre elle.

— Ne vois-tu aucun moyen de nous sauver, et n'y a-t-il plus d'espoir?...

— Il y a toujours espoir, monseigneur, quoique l'homme avoue que sa science est inutile; car la miséricorde du Seigneur est plus grande que les connaissances humaines.

— Comment as-tu pu prendre une pareille responsabilité, ne sachant pas mieux ton métier, drôle! murmura Guessler.

— Quant à mon métier, monseigneur, répondit le vieux marinier, il y a quarante ans que je l'exerce, et il n'y a peut-être dans toute l'Helvétie qu'un homme meilleur pilote que moi...

— Alors que n'est-il ici pour prendre ta place! s'écria Guessler.

— Il y est, monseigneur... dit le pilote.

Guessler regarda le vieillard d'un air étonné.

— Ordonnez qu'on détache les cordes du prison-

nier ; car, si la main d'un homme peut nous sauver à cette heure, c'est la sienne...

Guessler fit signe qu'il y consentait. Un léger sourire de triomphe passa sur les lèvres de Guillaume.

— Tu as entendu? lui dit le vieux marinier en coupant avec son couteau les cordes qui le garrottaient.

Guillaume fit signe que oui, étendit les bras comme un homme qui ressaisit sa liberté, et alla reprendre au gouvernail la place abandonnée, tandis que le vieillard, prêt à lui obéir, alla s'asseoir au pied du mât avec les deux autres bateliers.

— As-tu une seconde voile, Rudenz? dit Guillaume.

— Oui ; mais ce n'est pas l'heure de s'en servir.

— Prépare-la et tiens-toi prêt à la hisser.

Le vieillard le regarda avec étonnement. — Quant à vous, continua Guillaume en s'adressant aux mariniers, à la rame, enfants, et nagez dès que je vous le dirai. En même temps il pressa le gouvernail ; la barque, surprise de cette brusque manœuvre, hésita un instant, puis, comme un cheval qui reconnaît la supériorité de celui qui le monte, elle tourna enfin sur elle-même. — Nagez, cria Guillaume aux matelots qui, se courbant aussitôt sur leurs rames, firent, malgré l'opposition des vagues, marcher le bateau dans la direction voulue.

— Oui, oui, murmura le vieillard, il a reconnu son maître, et il obéit.

— Nous sommes donc sauvés ! s'écria Guessler.

— Hum ! fit le vieillard, fixant ses yeux sur ceux de Guillaume, pas encore ; mais nous sommes en bon chemin, car je devine. Oui, sur mon âme, tu as raison, Guillaume, il doit y avoir entre les deux montagnes de la rive droite un courant d'air, qui, si nous l'atteignons, nous mènera en dix minutes sur l'autre bord ; tu as deviné juste, ce serait la première fois qu'il y aurait pareille fête au lac sans que le vent d'ouest s'y mêlât, et tenez, le voilà qui siffle, comme s'il était le roi du lac.

Guillaume se tourna en effet vers l'ouverture déjà désignée par le vieux pilote ; une vallée séparait deux montagnes, et, par cette vallée, le vent d'ouest établissait un courant et soufflait avec une telle violence, qu'il formait une espèce de route sur le lac. Guillaume s'engagea dans cette ornière liquide, et, tournant sa poupe au vent, il fit signe aux bateliers de rentrer les avirons et au pilote de hisser la voile. Il fut obéi aussitôt, et la barque commença de cingler avec rapidité vers la base de l'Axemberg.

En effet, dix minutes après, comme l'avait prédit le vieillard, et avant que Guessler et les gardes fussent revenus de leur étonnement, la barque était près de la rive. Alors Guillaume ordonna d'abattre la voile, et, feignant de se baisser pour amarrer un

cordage, il posa la main gauche sur son arbalète, pressa de la droite le gouvernail, la barque vira aussitôt, et, la poupe se présentant la première, Guillaume s'élança léger comme un chamois, et retomba sur un rocher à fleur d'eau, tandis que la barque, cédant à l'impulsion que lui avait donnée son élan, retournait vers le large; d'un deuxième bond, Guillaume fut à terre, et avant que Guessler et ses gardes songeassent même à pousser un cri, il avait disparu dans la forêt.

Aussitôt que la stupéfaction causée par cet accident fut dissipée, Guessler ordonna de gagner la terre, afin de se mettre à la poursuite du fugitif; ce fut chose facile, deux coups de rames suffirent pour conduire la barque vers la rive. Un des mariniers sauta à terre, tendit une chaîne, et, malgré les vagues, le débarquement se fit sans danger; aussitôt un archer partit pour Altorf, avec ordre d'envoyer des écuyers et des chevaux à Brünnen, où allait les attendre le gouverneur.

A peine arrivé dans ce village, Guessler fit annoncer, à son de trompe, que celui qui livrerait Guillaume recevrait cinquante marcs d'argent et serait exempt d'impôts, lui et ses descendants, jusqu'à la troisième génération; pareille récompense fut aussi promise pour Conrad de Baumgarten.

Vers le milieu du jour les chevaux et les écuyers arrivèrent : Guessler, tout entier à sa vengeance,

refusa de s'arrêter plus longtemps, et partit aussitôt pour le village d'Art, où il avait aussi des mesures de rigueur à prendre contre les assassins du gouverneur de Schwanau ; à trois heures, il sortait de ce village, et, côtoyant les bords du lac de Zoug, il arriva à Immensée, qu'il traversa sans s'arrêter, et prit le chemin de Küssnach.

C'était pendant une froide et sombre journée du mois de novembre (1) que s'étaient accomplis les derniers événements que nous venons de raconter ; elle tirait à sa fin, et Guessler, désireux d'arriver avant la nuit à la forteresse, pressait de l'éperon son cheval engagé dans le chemin creux de Küssnach. Arrivé à son extrémité, il ralentit le pas en faisant signe à son écuyer de le rejoindre. Celui-ci, que le respect avait retenu en arrière, s'avança, les gardes et les archers suivaient à quelque distance ; ils cheminèrent ainsi pendant quelque temps sans parler ; enfin Guessler, tournant la tête de ce côté, le regarda comme s'il eût voulu lire jusqu'au fond de son âme. Puis tout à coup :

— Niklaus, m'es-tu dévoué ? lui dit-il.

L'écuyer tressaillit.

— Eh bien ? continua Guessler.

— Pardon, monseigneur ; mais je m'attendais si peu à cette question...

(1) Le 19.

— Que tu n'es point préparé à y répondre, n'est-ce pas ? Eh bien ! prends ton temps, car c'est une réponse réfléchie que je te demande.

— Et elle ne se fera pas attendre, monseigneur : sauf mes devoirs envers Dieu et envers l'Empereur, je suis à vos ordres,

— Et tu es prêt à les accomplir ?

— Je suis prêt.

— Tu partiras ce soir pour Altorf, tu y prendras quatre hommes, tu te rendras cette nuit avec eux à Burglen, et là seulement tu leur diras ce qu'ils auront à faire.

— Et qu'auront-ils à faire monseigneur ?

— Ils auront à s'emparer de la femme de Guillaume et de ses quatre enfants. Aussitôt en ton pouvoir, tu les feras conduire dans la forteresse de Küssnach, où je les attendrai, et une fois là...

— Oui, je vous comprends, monseigneur.

— Il faudra bien qu'il se livre lui-même ; car chaque semaine de retard coûtera la vie à un de ses enfants, et la dernière à sa femme.

Guessler n'avait point achevé ce mot qu'il poussa un cri, lâcha les rênes, étendit les bras et tomba de son cheval ; l'écuyer se précipita à terre pour lui porter secours ; mais il n'était déjà plus temps : une flèche lui avait traversé le cœur.

C'était celle que Guillaume Tell avait cachée sous son pourpoint lorsque Guessler le força d'enlever

une pomme de la tête de son fils, sur la place publique d'Altorf.

La nuit du dimanche au lundi suivants, les conjurés se réunirent au Grutli ; la mort de Guessler avait provoqué cette réunion extraordinaire.

Plusieurs étaient d'avis d'avancer le jour de la liberté, et de ce nombre étaient Conrad de Baumgarten et Mechtal.

Mais Walter Furst et Werner Stauffacher s'y opposèrent, disant qu'ils trouveraient certainement le chevalier de Landenberg sur ses gardes ; ce qui rendrait l'expédition mille fois plus hasardeuse, tandis qu'au contraire, si le pays restait tranquille malgré la mort de Guessler, il attribuerait cette mort à une vengeance particulière, et ne s'en inquiéterait que pour rechercher le meurtrier.

— Mais en attendant, s'écria Conrad, que deviendra Guillaume ? que deviendra sa famille ? Guillaume m'a sauvé la vie, et il ne sera pas dit que je l'abandonnerai...

— Guillaume et sa famille sont en sûreté, dit une voix dans la foule.

— Je n'ai plus rien à dire... répondit Conrad.

— Maintenant, dit Walter Furst, arrêtons le plan de l'insurrection.

— Si les anciens me permettent de parler, dit en s'avançant un jeune homme du haut Unterwalden, nommé Zagheli, je proposerai une chose.

— Laquelle ? dirent les anciens.

— C'est de me charger de la prise du château de Rossberg.

— Et combien demandes-tu d'hommes pour cela?

— Quarante !

— Fais attention que le château de Rossberg est un des mieux fortifiés de toute la juridiction...

— J'ai des moyens d'y pénétrer...

— Et quels sont-ils ?

— Je ne puis les dire, répondit Zagheli.

— Es-tu sûr de trouver les quarante hommes qu'il te faut ?

— J'en suis sûr...

— C'est bien, ton offre est acceptée.

Zagheli rentra dans la foule.

— Moi, dit Stauffacher, si l'on veut m'abandonner cette entreprise, je me charge du château de Schwanau.

— Et moi, ajouta Walter Furst, je prendrai la forteresse d'Uri.

Un assentiment unanime accueillit ces deux dernières propositions. Chaque conjuré prit l'engagement, pendant les cinq semaines qui restaient encore à passer, de recruter des soldats parmi ses amis les plus braves, et l'on adopta, avant de se séparer, les trois bannières sous lesquelles on marcherait. Uri choisit pour la sienne une tête de taureau avec un anneau brisé, en mémoire du joug qu'ils allaient

rompre ; Schwitz une croix, en souvenir de la passion de Notre-Seigneur, et Unterwalden deux clefs, en honneur de l'apôtre saint Pierre qui était en grande vénération à Sarnen.

Ainsi que l'avaient prévu les vieillards, le meurtre de Guessler fut considéré comme l'expression d'une vengeance particulière. Les poursuites inutiles dirigées contre Guillaume se ralentirent, faute de résultat, et tout redevint calme et tranquille dans les trois juridictions jusqu'au jour où devait éclater la conjuration.

Le soir du 31 décembre, le gouverneur du château de Rossberg fit, comme d'habitude, la visite des postes, plaça les sentinelles, donna le mot d'ordre et fit sonner le couvre-feu. Alors le château lui-même parut s'endormir comme les hôtes qu'il renfermait ; les lumières disparurent l'une après l'autre, le bruit s'éteignit peu à peu, et les seules sentinelles placées au sommet des tours interrompirent ce silence par le bruit régulier de leurs pas et les cris de veille répétés de quart d'heure en quart d'heure.

Cependant, malgré cette apparence de sommeil, une petite fenêtre donnant sur les fossés du château s'ouvrit avec précaution ; une jeune fille de dix-huit ou dix-neuf ans passa sa tête craintive, et, malgré l'obscurité de la nuit, elle essaya de plonger ses regards dans le fossé du château. Au bout de quelques

minutes d'une investigation que les ténèbres rendaient inutile, elle laissa tomber le nom de Zagheli.

Ce nom avait été dit si bas, qu'on eût pu le prendre pour un soupir de la brise ou pour un murmure du ruisseau. Cependant il fut entendu, et une voix plus forte et plus hardie, quoique prudente encore, y répondit par le nom d'Anneli.

La jeune fille resta un moment immobile, la main sur sa poitrine comme pour en étouffer les battements. Le nom d'Anneli se fit entendre une seconde fois.

— Oui, oui, murmura-t-elle en se penchant vers l'endroit d'où semblait lui parler l'esprit de la nuit, oui, mon bien-aimé... mais pardonne-moi, j'ai si grande peur !...

— Que peux-tu craindre? dit la voix ; tout est endormi au château, les sentinelles seules veillent au haut des tours... je ne puis te voir, et à peine si je t'entends; comment veux-tu qu'elles nous entendent et qu'elles nous voient?...

La jeune fille ne répondit pas ; mais elle laissa tomber quelque chose. C'était le bout d'une corde à laquelle Zagheli attacha l'extrémité d'une échelle qu'Anneli tira à elle et fixa à la barre de sa fenêtre. Un instant après, le jeune homme entrait dans sa chambre. Anneli voulut retirer l'échelle de corde.

— Attends, ma bien-aimée, lui dit Zagheli, car j'ai encore besoin de cette échelle, et ne t'effraye pas

surtout de ce qui va se passer ; car le moindre mot, le moindre cri de ta part, seraient ma mort...

— Mais qu'y a-t-il !... au nom du ciel !... dit Anneli. Ah ! nous sommes perdus !... regarde ! regarde !... Et elle lui montrait un homme qui apparaissait à la fenêtre.

— Non, non, Anneli, nous ne sommes pas perdus ; ce sont des amis.

— Mais moi, moi, je suis déshonorée ! s'écria la jeune fille en cachant sa tête dans ses deux mains.

— Au contraire, Anneli, ce sont des témoins qui viennent assister au serment que je fais de te prendre pour femme aussitôt que la patrie sera délivrée.

La jeune fille se jeta dans les bras de son amant. Les vingt jeunes gens montèrent les uns après les autres ; puis Zagheli retira l'échelle et ferma la fenêtre.

Les vingt jeunes gens se répandirent dans l'intérieur. La garnison, surprise endormie, ne fit aucune résistance ; les conjurés enfermèrent les Allemands dans la prison du château, revêtirent leurs uniformes, et le drapeau d'Albert continua de flotter sur la forteresse qui ouvrit le lendemain ses portes à l'heure accoutumée.

A midi, la sentinelle placée au haut de la tour aperçut plusieurs cavaliers qui se dirigeaient à toute bride vers la forteresse. Deux conjurés se placèrent

à la porte, les autres se rangèrent dans la cour. Dix minutes après, le chevalier de Landenberg franchissait la herse qui se baissait derrière lui. Le chevalier était prisonnier comme la garnison.

Le plan de Zagheli avait complétement réussi. Nous avons vu que vingt des quarante hommes nécessaires à son entreprise avaient escaladé avec lui le château et s'en étaient rendus maîtres. Les vingt autres avaient pris le chemin de Sarnen.

Au moment où Landenberg sortait du château royal de Sarnen pour se rendre à la messe, ces vingt hommes se présentèrent à lui, apportant, comme présents d'usage, des agneaux, des chèvres, des poules ; le gouverneur leur dit d'entrer au château et continua sa route. Arrivés sous la porte, ils tirèrent de dessous leurs habits des fers aiguisés qu'ils mirent au bout de leur bâton et s'emparèrent du château. Alors l'un d'entre eux monta sur la plate-forme et fit entendre trois fois le son prolongé de la trompe montagnarde. C'était le signal convenu, de grands cris de révolte se firent entendre de rue en rue. On courut vers l'église pour s'emparer de Landenberg ; mais, prévenu à temps, il s'élança sur son cheval et prit la fuite vers le château de Rossberg. C'est ce qu'avait prévu Zagheli.

Les plus grands soins et les plus grands égards furent prodigués au bailli impérial pendant le reste de la journée. Le soir il demanda à prendre l'air sur

la plate-forme de la forteresse. Zagheli l'accompagna. De là il pouvait découvrir tout le pays soumis encore la veille à sa juridiction ; et, détournant ses yeux de la bannière où les clefs d'Unterwalden avaient remplacé l'aigle d'Autriche, il les fixa dans la direction de Sarnen et demeura immobile et pensif.

A l'autre angle du parapet était Zagheli immobile et pensif aussi. Les yeux fixés sur un autre point, ces deux hommes attendaient, l'un un secours pour la tyrannie, l'autre un renfort pour la liberté.

Au bout d'un instant, une flamme brilla au sommet de l'Axemberg, Zagheli jeta un cri de joie.

— Qu'est-ce que cette flamme? dit Landenberg.

— Un signal.

— Et que veut dire ce signal?

— Que Walter Furst et Guillaume Tell ont pris le château d'Urijoch.

Au même instant des cris de joie qui retentirent par toute la forteresse confirmèrent ce que venait de dire Zagheli.

— Toutes les Alpes sont-elles donc changées en volcan, s'écria Landenberg; voilà le Righi qui s'enflamme.

— Oui, oui, répondit Zagheli en bondissant de joie, lui aussi arbore la bannière de liberté.

— Comment! murmura Landenberg; est-ce donc aussi un signal?

— Oui, et ce signal annonce que Werner Stauf-

facher et Mechtal ont pris le château de Schwanau. Maintenant tournez-vous de ce côté, monseigneur. Landenberg jeta un cri de surprise en voyant le Pilate se couronner à son tour d'un diadème de feu.

— Et voilà, continua Zagheli, voilà qui annonce à ceux d'Uri et de Schwitz que leurs frères d'Unterwalden ne sont pas en arrière, et qu'ils ont pris le château de Rossberg et fait prisonnier le bailli impérial.

De nouveaux cris de joie retentirent par toute la forteresse.

— Et que comptez-vous faire de moi? dit Landenberg en laissant tomber sa tête sur sa poitrine.

— Nous comptons vous faire jurer, monseigneur, que jamais vous ne rentrerez dans les trois juridictions de Schwitz, d'Uri et d'Unterwalden; que jamais vous ne porterez les armes contre les confédérés; que jamais vous n'exciterez l'Empereur à nous faire la guerre, et lorsque vous aurez fait ce serment, vous serez libre de vous retirer où vous voudrez.

— Et me sera-t-il permis de rendre compte de ma mission à mon souverain?

— Sans doute, répondit Zagheli.

— C'est bien, dit Landenberg. Maintenant je désire descendre dans mon appartement; un pareil serment demande à être médité, surtout lorsqu'on veut le tenir.

L'EMPEREUR ALBERT.

Le hasard, cette fois, avait semblé favoriser les confédérés de toutes les manières. Le nouvel an de la liberté avait sonné pour l'Helvétie, le 1er janvier 1308, et le 15 du même mois, avant même que la nouvelle de l'insurrection fût parvenue à l'Empereur, il apprenait la défaite de son armée en Thuringe; il ordonna aussitôt une levée de troupes, déclara qu'il marcherait lui-même à leur tête, et fit, avec son activité ordinaire, tous les préparatifs de cette nouvelle campagne; ils étaient terminés à peine lorsque le chevalier Beringuer de Landenberg arriva d'Unterwalden, et lui raconta ce qui venait de se passer.

Albert écouta ce récit avec impatience et incrédulité; puis, lorsqu'il ne lui fut plus permis de conserver aucun doute, il étendit le bras dans la

direction des trois cantons, et jura sur son épée et sa couronne impériale d'exterminer jusqu'au dernier de ces misérables paysans qui aurait pris part à l'insurrection. Landenberg fit ce qu'il put pour le détourner de ces desseins de vengeance ; mais tout fut inutile, l'Empereur déclara qu'il marcherait lui-même contre les confédérés, et fixa au 24 février le jour du départ de l'armée.

La veille de ce jour, Jean de Souabe, son neveu, fils de Rodolphe, son frère cadet, se présenta devant lui : l'Empereur avait été nommé tuteur de cet enfant pendant sa minorité ; mais depuis deux ans son âge l'affranchissait de la tutelle impériale, et cependant Albert avait constamment refusé de lui rendre son héritage ; il venait, avant le départ de son oncle, essayer une dernière tentative. Il se mit donc respectueusement à genoux devant lui, et lui redemanda la couronne ducale de ses pères. L'Empereur sourit, dit quelques mots à un officier de ses gardes, qui sortit et rentra bientôt avec une couronne de fleurs. L'Empereur la posa sur la tête blonde de son neveu ; et comme celui-ci le regardait étonné :
— Voilà, lui dit l'Empereur, la couronne qui convient à ton âge, amuse-toi à l'effeuiller sur les genoux des dames de ma cour, et laisse-moi le soin de gouverner tes États. Jean devint pâle, se releva en tremblant, arracha la couronne de sa tête, la foula aux pieds et sortit.

Le lendemain, au moment où l'Empereur mon tait à cheval, un homme couvert d'une armure complète, et la visière baissée, vint se ranger près de lui. Albert regarda cet inconnu, et voyant qu'il demeurait à la place qu'il avait prise, il lui demanda qui il était, et quel droit il avait de marcher à sa suite. — Je suis Jean de Souabe, fils de votre frère, dit le cavalier en levant sa visière; j'ai réclamé hier ma souveraineté, vous m'avez refusé et vous avez eu raison; il faut que le casque ait pesé sur la tête où pèsera la couronne, il faut que le bras qui portera le sceptre ait porté l'épée. Laissez-moi vous suivre, sire, et à mon retour vous ordonnerez de moi ce que vous voudrez. Albert jeta un coup d'œil profond et rapide sur son neveu. — Me serais-je trompé! murmura-t-il; et sans lui rien permettre, ni lui rien défendre, il se mit en route; Jean de Souabe le suivit.

Le 1er mai 1308, l'armée impériale arriva sur les bords de la Reuss. Des bateaux avaient été préparés pour le passage de l'armée, et l'Empereur allait descendre dans l'un d'eux, lorsque Jean de Souabe s'y opposa, disant qu'ils étaient trop chargés pour qu'il laissât son oncle s'exposer au danger que couraient de simples soldats. Il lui offrit en même temps une place dans un petit batelet où se trouvaient seulement Walter d'Eschembach, son gouverneur, et trois de ses amis, Rodolphe de Wart,

Robert de Balm et Conrad de Tegelfeld. L'Empereur s'assit près d'eux ; chacun des cavaliers prit son cheval par la bride afin qu'il pût suivre son maître en nageant, et la petite barque, traversant la rivière avec rapidité, déposa sur l'autre bord l'Empereur et sa suite.

A quelque pas de la rive et sur une petite éminence, s'élevait un chêne séculaire ; Albert alla s'asseoir à son ombre, afin de surveiller le passage de l'armée, et, détachant son casque, il le jeta à ses pieds.

En ce moment, Jean de Souabe, regardant autour de lui et voyant l'armée tout entière arrêtée sur l'autre bord, prit sa lance, monta sur son cheval, et, faisant quelques feintes manœuvres, il prit du champ, et revenant au galop sur l'Empereur, il lui traversa la gorge avec sa lance. Au même instant, Robert de Balm saisissant le défaut de la cuirasse, lui enfonçait son épée dans la poitrine, et Walter d'Eschembach lui fendait la tête avec sa hache d'armes. Quant à Rodolphe de Wart et à Conrad de Tegelfeld, le courage leur manqua, et ils restèrent l'épée à la main, mais sans frapper.

A peine les conjurés eurent-ils vu tomber l'Empereur qu'ils se regardèrent, et que, sans dire un mot, ils prirent la fuite chacun de son côté, épouvantés qu'ils étaient l'un de l'autre. Cependant Albert expirant se débattait sans secours ; une pauvre

femme qui passait accourut vers lui, et le chef de l'empire germanique rendit le dernier soupir dans les bras d'une mendiante qui étancha son sang avec des haillons.

Quant aux assassins, ils restèrent errants dans le monde. Zurich leur ferma ses portes; les trois cantons leur refusèrent asile. Jean le Parricide gagna l'Italie en remontant le cours de la Reuss, sur les bords de laquelle il avait commis son crime. On le vit à Pise déguisé en moine, puis il se perdit du côté de Venise, et l'on n'en entendit plus parler. D'Eschembach vécut trente-cinq ans caché sous un habit de berger dans un coin du Wurtemberg, et ne se fit connaître qu'au moment de sa mort; Conrad de Tegelfeld disparut comme si la terre l'avait englouti, et mourut on ne sait ni où ni comment. Quant à Rodolphe de Wart, livré par un de ses parents, il fut pris, roué vif, et exposé encore vivant à la voracité des oiseaux de proie. Sa femme, qui n'avait pas voulu le quitter, resta agenouillée près de la roue du haut de laquelle il lui parlait pendant le supplice, l'exhortant et la consolant jusqu'au moment où il rendit le dernier soupir.

Parmi les enfants d'Albert (1), deux se chargèrent de la vengeance, ce furent Léopold d'Autriche et

(1) L'empereur Albert eut vingt et un enfants. Aucun de ses fils ne lui succéda comme empereur.

Agnès de Hongrie : Léopold en se mettant à la tête des troupes, Agnès en présidant aux supplices. Soixante-trois chevaliers innocents, mais parents et amis des coupables, furent décapités à Farnenghen. Agnès non-seulement assista à l'exécution, mais encore se plaça si près d'eux que bientôt le sang coula jusqu'à ses pieds, et que les têtes roulaient alentour d'elle. Alors on lui fit observer que ses vêtements allaient être souillés. — Laissez, laissez, répondit-elle, je me baigne avec plus de plaisir dans ce sang que je ne le ferais dans la rosée du mois de mai. Puis, le supplice terminé, elle fonda avec les dépouilles des morts le riche couvent de Konigsfelden (1), sur la place même où son père avait été tué, et s'y retira pour finir ses jours dans la pénitence, la solitude et la prière.

Pendant ce temps, le duc Léopold se préparait à la guerre; d'après ses ordres, le comte Othon de Strassberg se prépara à passer le Brunig avec quatre mille combattants. Plus de mille hommes furent armés par les gouverneurs de Wellisau, de Wallhausen, de Rolhenbourg et de Lucerne, pour surprendre Unterwalden du côté du lac. Quant au duc, il marcha contre Schwitz avec l'élite de ses troupes en conduisant à sa suite des chariots chargés de cordes pour pendre les rebelles.

(1) Champ du roi.

Les confédérés rassemblèrent à la hâte treize cents hommes dont quatre cents d'Uri et trois cents d'Unterwalden. La conduite de ce corps fut donnée à un vieux chef nommé Rodolphe Reding de Biberek, dans l'expérience duquel les trois cantons avaient grande confiance. Le 14 novembre, la petite armée prit ses positions sur le penchant de la montagne du Sattel, ayant à ses pieds des marais presque impraticables et derrière ces marais le lac Égerie.

Chacun venait de choisir son poste de nuit, lorsqu'une nouvelle troupe de cinquante hommes se présenta. C'étaient des bannis de Schwitz, qui venaient demander à leurs frères d'être admis à la défense commune, tout coupables qu'ils étaient. Rodolphe Reding prit l'avis des plus vieux et des plus sages. Et la réponse unanime fut qu'il ne fallait pas compromettre la sainte cause de la liberté en admettant des hommes souillés parmi ses défenseurs. Défense fut faite, en conséquence, aux bannis de combattre sur le territoire de Schwitz. Ils se retirèrent, marchèrent une partie de la nuit et allèrent prendre poste dans un bois de sapins situé au haut d'une montagne, sur le territoire de Zug.

Le lendemain, au point du jour, les confédérés virent briller les lances des Autrichiens. De leur côté, les chevaliers, en apercevant le petit nombre de ceux qui les attendaient pour disputer le passage, mirent

pied à terre, et ne voulant pas leur laisser l'honneur de commencer l'attaque, marchèrent au-devant d'eux. Les confédérés les laissèrent gravir la montagne, et lorsqu'ils les virent épuisés par le poids de leurs armures, ils descendirent sur eux comme une avalanche. Tout ce qui avait essayé de monter à cette espèce d'assaut fut renversé du premier choc, et ce torrent d'hommes alla du même coup s'ouvrir un chemin dans les rangs de la cavalerie qu'elle refoula sur les hommes de pied, tant le choc fut terrible et désespéré.

Au même moment on entendit de grands cris à l'arrière-garde. Des rochers qui semblaient se détacher tout seuls descendaient en bondissant, et sillonnaient les rangs, broyant hommes et chevaux. On eût dit que la montagne s'animait, et prenant parti pour les montagnards, secouait sa crinière comme un lion. Les soldats épouvantés se regardèrent, et voyant qu'ils ne pouvaient rendre la mort pour la mort, se laissèrent prendre à une terreur profonde et reculèrent. En ce moment l'avant-garde, écrasée sous les massues armées de pointes de fer des bergers, se replia en désordre. Le duc Léopold se crut enveloppé par des troupes nombreuses, il donna l'ordre ou plutôt l'exemple de la retraite, quitta l'un des premiers le champ de bataille, et le soir même, dit un auteur contemporain, fut vu à Vinthertbur, pâle et consterné. Quant au comte de

Strasseberg, il se hâta de repasser le Brunig en apprenant la défaite des Autrichiens.

Ce fut la première victoire que remportèrent les confédérés. La fleur de la noblesse impériale tomba sous les coups de pauvres bergers et de vils paysans et servit d'engrais à cette noble terre de la liberté. Quant à la bataille, elle prit le nom expressif de *Morgenstern*, parce qu'elle avait commencé à la lueur de l'étoile du matin.

C'est ainsi que le nom des hommes de Schwitz devint célèbre dans le monde, et qu'à dater du jour de cette victoire, les confédérés furent appelés Suisses du mot *Schwitzer*, qui veut dire homme de Schwitz. Uri, Schwitz et Unterwalden devinrent le centre autour duquel vinrent se grouper tour à tour les autres cantons, que le traité de 1815 porta au nombre de vingt-deux.

Quant à Guillaume Tell qui avait pris une part si active, quoique si involontaire, à cette révolution, après avoir retrouvé sa trace sur le champ de bataille de Laupen, où il combattit comme simple arbalétrier, avec sept cents hommes des petits cantons, on le perd de nouveau de vue pour ne le retrouver qu'au moment de sa mort qui eut lieu, à ce que l'on croit, au printemps de 1454. La fonte des neiges avait grossi la Schachen, et venait d'entraîner une maison avec elle. Au milieu des débris, Tell vit flotter un berceau et entendit les cris d'un

enfant ; il se précipita aussitôt dans le torrent, atteignit le berceau et le poussa sur la rive. Mais, au moment où il allait aborder lui-même, le choc d'une solive lui fit perdre connaissance et il disparut. Il y a de ces hommes élus dont la mort couronne la vie.

Le fils aîné du savant Matteo publia, en 1760, un extrait d'un écrivain danois du XIIe siècle, nommé Saxo Grammaticus, qui raconte le fait de la pomme et l'attribue à un roi de Danemark. Aussitôt l'école positive, cette bande noire de la poésie, déclara que Guillaume Tell n'avait jamais existé, et, joyeuse de cette découverte, tenta d'enlever au jour solennel de la liberté suisse les rayons les plus éclatants de son aurore ; mais le bon peuple des Walstetten garda à la religion traditionnelle de ses pères un saint respect, et resta dévot à ses vieux souvenirs. Chez lui le poëme est demeuré vivant et sacré comme s'il venait de s'accomplir (1), et, si sceptique que l'on soit, il est impossible de douter encore de la vérité de cette tradition, lorsqu'en parcourant cette terre éloquente, on a vu les descendants de Walter Furst,

(1) Les archives d'Altorf conservent le nom de cent quatorze personnes qui assistèrent, en 1380, à l'érection de la chapelle de *Tellen Platen* (pierre de Tell), et qui avaient connu personnellement Guillaume Tell. Sa famille d'ailleurs ne s'est éteinte dans sa descendance mâle qu'en 1684, et dans sa descendance femelle qu'en 1720. Jean Martin et Verena Tell, sont les noms des deux derniers membres de sa famille.

de Stauffacher et de Mechtal prier Dieu de les conserver libres devant la chapelle consacrée à la naissance de Guillaume et à la mort de Guessler.

PAULINE.

Le sacristain revint et nous ouvrit la grille devant laquelle j'ai arrêté mes lecteurs pour leur raconter l'antique légende qu'ils viennent de lire : les chapelles de Guillaume Tell sont toutes bâties sur le même plan ; à l'intérieur il y a quelques mauvaises peintures, qui n'ont pas même le mérite de dater de l'époque où la naïveté était une école ; celle que nous visitions était décorée de toute l'histoire de Guillaume Tell et de Mechtal ; le plafond représentait le passage de la mer Rouge par les Hébreux : je n'ai jamais pu comprendre quelle analogie il y avait entre Moïse et Guillaume Tell, si ce n'est que tous deux ils avaient délivré un peuple ; et, comme le sacristain n'en savait pas plus que moi sur cet article, je suis forcé de laisser dans l'obscurité qui la couvre la pensée symbolique de l'artiste.

On me présenta un livre sur lequel chaque voyageur qui passe inscrit son nom et sa pensée : il faut voir beaucoup de noms et de pensées réunis dans de pareils livres pour bien se convaincre combien l'un et l'autre sont choses rares. Au bas de la dernière page, je reconnus la signature de l'un de mes amis, Alfred de N***; il était passé le matin même; j'interrogeai le sacristain, et j'appris qu'il suivait la même route que moi, et était redescendu à Altorf.

C'était bien mon affaire; Alfred est de mon âge à peu près : c'est un artiste distingué, qui étudiait, dans les ateliers de M. Ingres, la peinture, dont il comptait faire son état, lorsque je ne sais quel oncle, qui ne lui avait jamais donné un écu de son vivant, fut enfin forcé de lui laisser 25,000 livres de rente à l'heure de sa mort. Alfred avait continué la peinture, seulement il allait à l'atelier en cabriolet; et il avait coupé ses cheveux, sa barbe et ses moustaches, de sorte que c'était à cette heure un homme du monde comme tous les gens du monde, plus le cœur et le talent.

On comprend qu'un pareil compagnon de voyage m'agréait fort, à moi surtout qui, depuis quelques jours, étais forcé de me contenter de Francesco, fort brave garçon sans doute, mais à qui le ciel avait donné plus de vertus solides que de qualités agréables, très-suffisant, au reste, pour me soutenir dans les mauvais chemins, où la crainte de faire un

faux pas réunissait toutes mes facultés pensantes sur le point où il me fallait poser le pied, mais très-insuffisant à me distraire dans les belles routes, où, dès que mon corps était à peu près certain de conserver son équilibre, ma langue et mon esprit retrouvaient toute leur liberté, et, avec leur liberté, cette rage de questions dont je suis possédé en voyage. Or il y avait, sous ce rapport, une chose que je n'avais jamais pu jusque-là faire comprendre à Francesco, et qu'il ne comprit pas davantage par la suite, il faut que je lui rende cette justice ; c'était de me traduire en italien la réponse à la demande que je le .chargeais de faire en allemand à mes guides : il faisait la demande, il est vrai, il écoutait la réponse avec une grande attention, et souvent même avec un plaisir visible, mais il la gardait religieusement pour lui ; la seule explication que j'aie jamais pu me donner à moi-même sur ce mu tisme, c'est que Francesco se figurait que mes interrogations continuelles avaient pour but son instruction particulière.

En sortant de la chapelle nous nous arrêtâmes un instant sur la colline qui domine le lac des Quatre-Cantons ; elle offre non-seulement une délicieuse vue d'horizon, mais encore un magnifique panorama d'histoire, car c'est autour de ce lac, berceau de la liberté suisse, que se sont passés tous les événements de cette épopée que nous venons de raconter,

et qui est devenue si populaire parmi nous, grâce à la poésie de Schiller et à la musique de Rossini, qu'on serait tenté de croire qu'elle fait partie de nos chroniques nationales.

En redescendant vers Altorf, nous traversâmes la Schachen sur un pont couvert : c'est dans cette rivière et à l'endroit même où est bâti ce pont que Guillaume Tell se noya en sauvant un enfant que l'eau débordée entraînait avec son berceau. Il y a des hommes prédestinés dans leur vie et dans leur mort.

En dix minutes, nous fûmes à Altorf; les deux premières choses qui frappent la vue en entrant sur la place sont une grande tour carrée, et parallèlement à elle une jolie fontaine; la tour est bâtie sur l'emplacement où Guessler avait fait planter l'arbre au haut duquel il avait placé son bonnet, orné de la couronne des ducs d'Autriche. La fontaine s'élève à l'endroit même où le petit Walter était attaché lorsque son père lui enleva la pomme de dessus la tête; la tour est peinte sur deux de ses faces; une des fresques représente la bataille de Morgarten, remportée le 15 novembre 1315 sur le duc Léopold; et l'autre, toute l'histoire de la délivrance de la Suisse. La fontaine sert de piédestal à un groupe de deux statues : l'une est Guillaume Tell tenant son arbalète; l'autre, Walter tenant la pomme. Mon guide m'assura que, dans sa jeunesse, il se rappelait avoir vu

debout encore l'arbre auquel l'enfant avait été attaché ; mais cet arbre, qui ne comptait alors pas moins de cinq cents ans, portait ombre à la maison du général Bessler. Le brave général, qui aimait, à ce qu'il paraît, à jouir du soleil, fit abattre le tilleul qui lui en dérobait les rayons, et éleva à sa place la fontaine qui y est aujourd'hui, et qui, au goût de mon guide, et à celui des habitants d'Altorf, dont il résume probablement l'opinion, fait beaucoup mieux à l'œil. Je comptai, au reste, cent dix-huit pas de la tour à la fontaine : en supposant la tradition exacte, ce serait donc à cette distance que Guillaume Tell a donné la fameuse preuve d'adresse qui lui a valu sa poétique réputation.

Nous entrâmes pour dîner à l'hôtel du Cygne, qui est lui-même sur la grande place. Pendant que l'aubergiste trempait notre soupe et faisait griller nos côtelettes, sa fille vint nous demander en allemand si nous désirions voir la prison de Guillaume Tell ; ce à quoi Francesco répondit très-vivement, et d'un air très-détaché, que nous n'en avions pas la moindre envie. Malheureusement pour Francesco, mon oreille commençait à s'accoutumer aux sons de la langue germanique, et j'avais à peu près compris la demande. Je rectifiai donc à l'instant sa réponse, en déclarant que j'étais tout prêt à suivre mon nouveau guide ; et, pour ne pas laisser à Francesco une fausse idée de mon empressement, qui heurtait son insou-

ciance, je l'invitai à me suivre en sa qualité d'interprète, car depuis longtemps il m'était inutile comme guide, le pays où nous voyagions lui étant aussi inconnu qu'à moi. Il obéit donc avec un sentiment de tristesse profonde, produit par l'idée que notre curiosité, dans les circonstances où nous nous trouvions, ne pouvait être satisfaite qu'aux dépens de notre estomac, et Francesco était plus gastronome que curieux; il ne m'en suivit pas moins, avec la physionomie d'un homme qui se dévoue à ses devoirs. A la porte, nous rencontrâmes le potage; ce fut le dernier coup porté au stoïcisme du pauvre garçon : il me montra la soupière qui passait, et, respirant voluptueusement l'atmosphère odorante dont elle nous avait enveloppés un instant, il ne me dit que cette seule parole, dans laquelle était toute sa pensée : *La minestra!...*

— *Va bene*, répondis-je, *è troppo bollente; al nostro ritorno, sara excellente!...*

— *Die kalte suppe ist ein sehr schlechtes ding* (1), murmura tristement Francesco, rejeté par son émotion dans sa langue naturelle. Malheureusement la phrase se composait de sons nouveaux auxquels je n'étais pas encore habitué; de sorte que je restai parfaitement insensible à cette touchante interpellation.

(1) La soupe froide est une très-mauvaise chose.

Nous suivîmes notre guide, qui nous conduisit dans un petit caveau dont on avait fait un fruitier. Deux anneaux scellés au plafond étaient les mêmes, nous assura naïvement la jeune fille, que ceux auxquels les mains de Guillaume Tell avaient été attachées pendant la nuit qui suivit sa révolte contre l'autorité de Guessler, et qui précéda son embarquement sur le lac des Quatre-Cantons ; quant aux deux portes de chêne qui fermaient le cachot, il n'en reste que les ferrements adhérents à la muraille : on nous les fit voir, et il fallut bien nous en contenter.

J'écoutai cette tradition, très-apocryphe peut-être, avec la même foi qu'elle m'était racontée ; je mérite d'être rangé, je l'avoue, dans une classe de voyageurs oubliée par Sterne, celle des voyageurs crédules : mon imagination s'est toujours bien trouvée de ne pas chercher le fond de ces sortes de choses. Pourquoi, d'ailleurs, dépouiller les lieux de la poésie du souvenir, la plus intime de toutes les poésies? pourquoi ne pas croire que le fruitier où il y a maintenant des pommes ne soit le cachot où, il y a cinq siècles, était enchaîné un héros? J'ai vu depuis, au Pizzo, la prison de Murat; j'ai passé une nuit sur le lit où le soldat royal a sué son agonie ; j'ai mis le doigt dans le trou des balles qui ont creusé le mur après lui avoir traversé le corps, et de cela il n'y avait aucun doute à en faire ; car l'événement est

d'hier, et les enfants qui l'ont vu s'accomplir sont à peine aujourd'hui des hommes ; mais, dans cinquante ans, dans cent ans, dans cinq siècles, en supposant que la forteresse homicide reste debout, toutes ces traces vivantes encore aujourd'hui ne seront plus alors que des traditions comme celles de Guillaume Tell ; peut-être même mettra-t-on en doute la naissance obscure, la carrière chevaleresque, la mort fatale *del re Joachimo*, et regardera-t-on comme un conte soldatesque, raconté autour du feu d'un bivac, cette histoire dont nous avons connu les héros. Bienheureux ceux qui croient : ce sont les élus de la poésie !

— Oui, diront les sceptiques ; mais ils mangent leur soupe froide et leurs côtelettes brûlées.

A ceci je n'ai rien à répondre, si ce n'est que l'algèbre est une fort belle chose, mais que je n'y ai jamais rien compris.

Après le dîner, je demandai à notre hôte s'il ne logeait pas en même temps que nous dans son hôtel un jeune Français nommé *Alfred de N****.

— Il partait comme vous arriviez, me répondit-il.

— Et où est-il allé que vous sachiez ?

— A Fluelen, où il avait fait d'avance retenir une barque.

— Alors, la carte, et partons.

Ce fut un nouveau coup porté à Francesco : il

me fit répéter deux fois avant de se décider à traduire ma phrase de l'italien en allemand. Le pauvre garçon avait déjà fait toutes ses dispositions pour passer le reste de la journée et la nuit à Altorf. Je lui promis qu'il dormirait admirablement à Brünnen, dont on m'avait vanté l'auberge ; cette promesse le fit frissonner des pieds à la tête, il nous restait encore cinq lieues à faire pour arriver au gîte que je lui promettais ; il est vrai que sur les cinq lieues, nous en avions quatre et demie de bateau : c'est ce qu'ignorait Francesco, aussi faible sur la géographie qu'il était insoucieux sur l'histoire ; je me hâtai de le rassurer en lui faisant part de cette circonstance. Ma parole lui rendit toute sa bonne humeur ; il m'apporta gaiement mon sac de voyage et mon bâton ferré. Nous payâmes, et nous prîmes congé de la capitale du canton d'Uri.

C'était un brave enfant, à tout prendre, que Francesco, à part l'idée qu'il voyageait pour son propre plaisir ; ce qui l'entraînait dans des erreurs continuelles en lui faisant prendre des dispositions qui le plus souvent ne cadraient pas avec les miennes ; de là sa stupéfaction quand d'un mot presque toujours inattendu je dérangeais tous ses arrangements ; alors il y avait un moment de lutte entre ma volonté et son étonnement ; mais presque aussitôt il cédait passivement comme une pauvre créature dressée à l'obéissance, et, son excellent naturel repre-

nant le dessus, il retrouvait sa gaieté en faisant de nouveaux projets qui devaient être détruits à leur tour.

Alfred avait sur nous deux heures d'avance; de plus, il était en voiture, ce qui nous laissait peu de chances pour le rattraper. Nous n'en marchâmes que plus vite, et, un quart d'heure après notre départ d'Altorf, nous entrions à Fleulen. J'étais encore à cent pas du rivage, à peu près, lorsque j'aperçus mon voyageur qui mettait le pied dans sa barque. Je l'appelai par son nom de toute la force de mes poumons, il se retourna aussitôt; mais, quoiqu'il m'eût visiblement reconnu, il n'en continua pas moins son embarquement, et je crus même remarquer qu'il y mettait d'autant plus de célérité que je m'approchais davantage. Je l'appelai une seconde fois; il me salua en souriant de la tête; mais au même instant, prenant une rame des mains d'un des mariniers, il s'en servit pour éloigner vivement la barque de la rive. Dans le mouvement qu'il fit, j'aperçus, alors seulement, une femme qui était cachée derrière lui; je compris aussitôt la cause de cette apparente impolitesse, et je le rassurai sur l'effet qu'elle pouvait produire dans mon esprit, en lui faisant un salut si respectueux qu'il était évident que la moitié en était adressée à sa mystérieuse voisine. En même temps j'arrêtai Francesco, qui, ne comprenant rien à notre pantomime, continuait de courir vers la barque et

de crier en allemand aux mariniers d'arrêter. Alfred me remercia de la main, et la barque s'éloigna gracieusement, se dirigeant vers la base de l'Axemberg, où est la chapelle de *Tellen Platen*. Quant à Francesco, il reçut l'autorisation d'aller faire préparer à Fleulen nos chambres respectives, mission qu'il accomplit avec une vive satisfaction, tandis qu'avec une satisfaction non moins grande j'allais me coucher paresseusement au bord du lac.

C'est toujours une excellente chose que de se coucher ; mais cette action s'accomplit parfois dans des conditions merveilleuses. Se coucher sur une terre historique, sur les bords d'un lac qui fuit entre des montagnes ; voir glisser sur l'eau comme un fantôme une barque dans laquelle est une personne qui se rattache à vos souvenirs d'une autre époque et à vos habitudes d'une autre localité ; sentir se mêler le passé au présent, si différents qu'ils soient l'un de l'autre ; être en personne en Suisse et en esprit en France ; voir avec les yeux de l'imagination la rue de la Paix, et avec ceux du corps le lac de Lucerne ; mêler dans cette rêverie infinie et sans but les objets et les lieux ; voir passer dans ce chaos des figures qui semblent porter leur lumière en elles-mêmes, comme les anges de Martynn : c'est un rêve de la veille, qui peut se comparer aux plus beaux rêves du sommeil, surtout si vous faites ce rêve à l'heure où le jour s'assombrit, où le soleil descend der-

rière une cime qu'il enflamme, comme celle de l'Oreb, et où le crépuscule, tout trempé de fraîcheur, de silence et de rosée, fait trembler à l'orient les premières étoiles du soir ; alors vous comprenez instinctivement que le monde marche pour lui-même et non pour vous ; que vous n'êtes qu'un spectateur convié par la bonté de Dieu à ce splendide spectacle, et que la terre n'est qu'un fragment intelligent du système universel. Vous songez soudain avec effroi combien peu d'espace vons couvrez sur cette terre ; mais bientôt l'âme réagit sur la matière, votre pensée se proportionne à la largeur des objets qu'il faut qu'elle embrasse ; vous rattachez le passé au présent, les mondes aux mondes, l'homme à Dieu, et vous vous dites à vous-même, étonné de tant de faiblesse et de tant de puissance : Seigneur, que votre main m'a fait petit, mais que votre esprit m'a fait grand !

J'étais plongé au plus profond de ces pensées, lorsque la voix de Francesco me ramena à un ordre d'idées fort inférieur ; il venait m'annoncer que, si petit que la main de Dieu m'eût fait, il n'y avait pas de place pour moi à Fleulen, et, comme il vit que la nouvelle produisait sur mon esprit un effet assez désagréable, il me présenta incontinent un grand garçon natif de Lauzanne et cocher de son métier, lequel mettait à ma disposition, si la chose m'agréait, la voiture et les chevaux avec lesquels il avait amené

Alfred à Flemen, soit que je voulusse retourner à Altorf, soit que je me décidasse à faire le tour du lac par la rive gauche, le long de laquelle s'étend une route à peu près praticable. Ni l'une ni l'autre de ces deux propositions ne m'allait ; mais je lui en fis une à laquelle il ne s'attendait pas : c'était de me louer l'intérieur de sa voiture pour la nuit ; il ne l'en accepta pas moins en véritable Suisse toujours prêt à tirer parti de tout. Nous fîmes prix à un franc cinquante centimes, et Francesco partit pour combler l'intervalle des banquettes avec de la paille ; ma blouse devait remplacer les draps, et mon manteau me tenir lieu de couverture.

Resté seul avec le propriétaire de ma chambre improvisée, je lui fis quelques questions sur Alfred et sur la personne qui l'accompagnait ; mais il ne savait absolument rien, si ce n'est que la dame était souffrante, paraissait prodigieusement aimer son compagnon de voyage et s'appelait *Pauline*.

Quand je fus bien convaincu que je n'en saurais pas davantage, je mis bas mes habits, je me jetai dans le lac pour faire ma toilette du soir, et j'allai me coucher dans ma voiture.

HISTOIRE

D'un âne, d'un homme, d'un chien et d'une femme.

Le lendemain, je fus réveillé à la pointe du jour par le cocher qui mettait les chevaux à la voiture; comme nous ne faisions pas même route, je me hâtai de sauter à bas de mon lit, et je trouvai Francesco qui avait dormi de son côté dans le grenier à foin, tout prêt à me suivre; notre barque, retenue dès la veille, nous attendait avec les deux rameurs et son pilote; nous y montâmes aussitôt, et nous commençâmes à notre tour notre navigation : une heure après notre départ de Fluelen, nous mettions pied à terre sur la pierre de Guillaume Tell. Au dire de nos mariniers, c'était sur ce rocher même que le vaillant archer s'était élancé, profitant de la liberté

qui lui avait été rendue par Guessler au milieu de la tempête.

A un quart de lieue de la chapelle de Tellen-Platen, sur la même rive et derrière le village de Sissigen, s'ouvre une vallée qu'à trois lieues de là ferme le Ross'Stock; la cime escarpée de ce pic servit de route aux vingt-cinq mille Russes, commandés par Suwarow, qui descendirent le 28 octobre 1799 au village de Muotta. C'est alors qu'on vit des armées tout entières passer là où les chasseurs de chamois ôtaient leurs souliers, marchaient pieds nus et s'aidaient de leurs mains pour ne pas tomber. C'est là que trois peuples, venus de trois points différents, se donnèrent rendez-vous au-dessus de la demeure des aigles, comme pour rendre de plus près Dieu juge de la justice de leur cause. Alors il y eut un instant où toutes ces montagnes glacées s'allumèrent comme des volcans, où les cascades descendirent sanglantes dans la plaine, et où roulèrent jusque dans la vallée des avalanches humaines; si bien que la mort fit une telle moisson, là où jusqu'alors la vie n'était pas parvenue, que les vautours, pour qui elle avait fauché, devenus dédaigneux par abondance, ne prenaient plus que les yeux des cadavres pour les porter à leurs petits.

Je voulais m'arrêter là et visiter cette vallée de Pélion et d'Ossa, où Masséna et Suwarow avaient lutté comme deux Titans; mais mes mariniers me

dirent que j'aurais plus beau et plus court chemin en remontant la Muotta, que je devais rencontrer à Ibach, entre Ingenbohl et Schwitz. Je continuai donc ma route vers le Grutli ; nous marchions sur une terre si féconde, qu'on ne perd de vue un grand souvenir que pour en découvrir aussitôt un autre.

Nous abordâmes au Grutli ; nous gravîmes une petite colline en pente assez douce, et nous arrivâmes sur un plateau formant une charmante prairie : c'est là que, pendant la nuit du 17 novembre de l'année 1307, Werner Stauffacher, du canton de Schwitz, Walter Furst, du canton d'Uri et Arnold Mechtal, du canton d'Unterwalden, accompagnés chacun de dix hommes, firent, comme nous l'avons dit, le serment de délivrer leur pays, demandant au Seigneur, si ce serment lui était agréable, de le leur faire connaître par quelque signe visible : au même instant, trois sources jaillirent aux pieds des trois conjurés.

Ce sont ces trois sources qu'on va visiter, qui coulent depuis cinq siècles passés, et qui tariront, au dire des vieux prophètes des montagnes, le jour où la Suisse cessera d'être libre. La première, en commençant à gauche, est celle de Walter Furst ; la seconde, celle de Werner Stauffacher, la troisième, celle de Mechtal.

Je fis servir, sous le hangar même qui enferme

les sources, et qui fut bâti, me dit le cicerone de ce petit coin de terre, grâce à la *munificence* du roi de Prusse, mon déjeuner et celui de mes matelots ; je remarquai, comme un fait à l'honneur de leur patriotisme, qu'ils poussèrent le respect pour les sources jusqu'à boire leur vin pur. Je ne sais si ce fut le sentiment d'un devoir accompli qui mit mes hommes en gaieté ; mais ce que je sais, c'est qu'ils traversèrent joyeusement le lac, accompagnant le mouvement de leur aviron d'une tyrolienne dont j'entendais encore le refrain aigu de l'autre côté de Brünnen, dix minutes après les avoir quittés.

Nous ne nous arrêtâmes point dans ce village, qui n'offre rien de remarquable, si ce n'est pour demander à un homme qui fumait, assis sur le banc de la dernière maison, si nous étions bien sur la route de Schwitz. Celui à qui nous faisions cette question nous répondit affirmativement, et, pour plus grande sûreté, il nous montra, à trois cents pas devant nous, un paysan et son âne qui nous précédaient dans le chemin que nous devions suivre, et qui devaient nous précéder ainsi jusqu'à Ibach ; d'ailleurs, il n'y avait pas à s'y tromper, la route de Schwitz à Brünnen étant carrossable.

Rassurés par cette explication, nous avions perdu nos deux guides derrière un coude de la route, et nous ne pensions déjà plus à eux, lorsqu'en arrivant nous-mêmes à l'endroit où ils avaient disparu,

nous vîmes revenir le quadrupède, qui retournait au grand galop à Brünnen, et qui, sans doute, pour y annoncer son arrivée, donnait à sa voix toute l'étendue qu'elle pouvait atteindre. Derrière lui, mais perdant visiblement autant de terrain que Curiace blessé sur Horace sain et sauf, venait le paysan, qui, tout en courant, employait l'éloquence la plus persuasive pour retenir le fugitif. Comme la langue dans laquelle ce brave homme conjurait son âne était ma langue maternelle, je fus aussi touché de son discours que le stupide animal l'était peu, et, au moment où il passait près de moi, je saisis adroitement la longe qu'il traînait après lui; mais il ne se tint pas pour arrêté et continua de tirer de son côté. Comme je ne voulais pas avoir tort devant un âne, j'y mis de l'entêtement, et je tirai du mien: bref, je n'oserais pas dire à qui la victoire serait restée, si Francesco ne m'était venu en aide, en faisant pleuvoir sur la partie postérieure de mon adversaire une grêle de coups de son bâton de voyage; l'argument fut décisif: l'âne se rendit aussitôt, secouru ou non secouru. En ce moment le paysan arriva, et nous lui remîmes le prisonnier.

Le pauvre bonhomme était en nage, aussi crûmes-nous qu'il allait continuer à sa bête la correction commencée; mais, à notre grand étonnement, il lui adressa la parole avec un accent de bonté qui me parut si singulièrement assorti à la circonstance,

que je ne pus m'empêcher de lui exprimer mon étonnement sur sa mansuétude, et que je lui dis franchement que je croyais qu'il gâterait entièrement le caractère de son animal s'il l'encourageait dans de pareilles fantaisies.

— Ah! me répondit-il, ce n'est pas une fantaisie; c'est qu'il a eu peur, ce pauvre Pierrot.

— Peur de quoi?

— Il a eu peur d'un feu que des enfants avaient allumé sur la route.

— Eh bien! mais, dites donc, continuai-je, c'est un fort vilain défaut qu'il a là, M. Pierrot, que d'avoir peur du feu.

— Que voulez-vous? répondit le bonhomme avec la même longanimité, c'est plus fort que lui, pauvre bête!

— Mais, si vous étiez sur son dos, mon brave homme, quand une peur comme celle-là lui prend, à moins que vous ne soyez meilleur cavalier que je ne vous crois, savez-vous qu'il vous casserait le cou?

— Oh! oui, monsieur, fit le paysan avec un geste de conviction; ça ne fait pas un doute, aussi je ne le monte jamais.

— Alors, ça vous fait un animal bien agréable.

— Eh bien! tel que vous le voyez, continua le bonhomme, ç'a été la bête la plus docile, la plus dure à la fatigue et la plus courageuse de tout le canton; il n'avait pas son pareil.

— C'est votre faiblesse pour lui qui l'aura gâté.

— Oh ! non, monsieur, c'est un accident qui lui est arrivé.

— Allons donc, Pierrot, continuai-je en poussant l'âne qui s'était arrêté de nouveau.

— Attendez... c'est qu'il ne veut pas passer l'eau.

— Comment, il a peur de l'eau aussi ?

— Oui, il en a peur.

— Il a donc peur de tout ?

— Il est très-ombrageux, c'est un fait. Allons, Pierrot !

Nous étions arrivés à un endroit où un ruisseau d'une dizaine de pieds de large coupait la route, et Pierrot, qui paraissait avoir une profonde horreur de l'eau, était resté sur le bord, les quatre pieds fichés en terre, et refusait absolument de faire un pas de plus. Sa résolution était visible ; le paysan avait beau tirer, Pierrot opposait une force d'inertie inébranlable. Je m'attachai à la corde et je tirai de mon côté ; mais Pierrot se cramponna de plus belle, en s'assurant sur ses pieds de derrière. Francesco alors le poussa par la croupe ; ce qui n'empêcha point Pierrot, malgré la combinaison de nos efforts, de rester dans l'immobilité la plus parfaite. Enfin, ne voulant pas en avoir le démenti, je tirai si bien que tout à coup la corde cassa ; cet accident eut sur les différents personnages un effet pareil dans ses résultats, mais très-varié dans ses détails.

Le paysan tomba immédiatement le derrière dans l'eau, j'allai à reculons m'étendre à dix pas dans la poussière, et Francesco manquant tout à coup de point d'appui, grâce au quart de conversion que fit opinément Pierrot en se sentant libre, s'épata le nez et les deux mains dans la vase.

— J'étais sûr qu'il ne passerait pas, dit tranquillement le bonhomme en tordant le fond de sa culotte.

— Mais c'est un infâme rhinocéros que votre Pierrot, répondis-je en m'époussetant.

— Diavolo di sommaro! murmura Francesco, remontant le courant pour se laver la figure et les mains à un endroit où l'eau ne fût pas troublée.

— Je vous remercie bien, me dit le bonhomme, de la peine que vous vous êtes donnée pour moi, mon bon monsieur.

— Il n'y a pas de quoi; seulement je suis affligé qu'elle n'ait pas eu un meilleur résultat.

— Que voulez-vous? quand on a fait ce qu'on peut, il n'y a pas de regret à avoir.

— Eh bien! mais... de quelle manière allez-vous vous en tirer?

— Je vais faire un détour.

— Comment! vous céderez à Pierrot?

— Il le faut bien, puisqu'il ne veut pas me céder.

— Oh! non, dis-je; ça ne finira pas comme cela; quand je devrais porter Pierrot sur mon dos, Pierrot passera.

— Hum! il est lourd, fit le bonhomme en hochant la tête.

— Allez l'attraper par la bride, j'ai une idée.

Le paysan repassa le ruisseau et alla reprendre par le bout de sa longe Pierrot, qui s'était tranquillement arrêté à mâcher un chardon.

— C'est bien, continuai-je; maintenant amenez-le, le plus près que vous pourrez du courant : bon!

— Est-il bien là?

— Parfaitement. As-tu fini de te débarbouiller, Francesco?

— Oui, Excellence.

— Donne-moi ton bâton et passe du côté de la tête de Pierrot.

Francesco me tendit l'objet demandé, et exécuta la manœuvre prescrite : quant au paysan, il caressait tendrement son âne.

Je profitai de ce moment pour prendre ma position derrière l'animal, et pendant qu'il répondait aux amitiés de son maître, je passai nos deux bâtons de montagne entre ses jambes. Francesco comprit aussitôt ma pensée, se tourna comme un commissionnaire qui se prépare à porter une civière, et prit les deux bâtons par un bout, pendant que je les tenais par l'autre; au mot : *Enlevez!* Pierrot perdit terre, et au commandement de : *En avant, marche!* il se mit triomphalement en route, ressemblant assez à une litière dont nous étions les porteurs.

Soit que la nouveauté de l'expédient l'eût étourdi, soit qu'il trouvât cette manière de voyager de son goût, soit enfin qu'il fût frappé de la supériorité de nos moyens dynamiques, Pierrot ne fit aucune résistance, et nous le déposâmes sain et sauf sur l'autre rive.

— Eh bien! dit le paysan, quand la bête eut repris son aplomb naturel, en voilà une sévère! Qu'est-ce que tu en penses, mon pauvre Pierrot?

Pierrot se remit en route comme s'il n'était absolument rien arrivé.

— Et maintenant, dis-je au bonhomme, racontez-moi l'accident arrivé à votre âne et d'où vient qu'il a peur de l'eau et du feu : c'est bien le moins que vous me deviez, après le service que je viens de vous rendre.

— Ah! monsieur, me répondit le paysan en posant sa main sur le cou de sa bête, la chose est arrivée, il y aura deux ans au mois de novembre prochain : il y avait déjà beaucoup de neige dans la montagne, et un soir que j'étais revenu comme aujourd'hui de Brünnen avec Pierrot, dans ce temps-là, pauvre animal! il n'avait peur de rien, et que nous nous chauffions, mon fils (mon fils n'était pas encore mort à cette époque-là), ma belle-fille, Fidèle et moi, autour d'un bon feu...

— Pardon, interrompis-je : mais quand je commence à écouter une histoire, j'aime à connaître

parfaitement mes personnages : sans indiscrétion, qu'est-ce que Fidèle?

— Sauf votre respect, c'est notre chien, un griffon superbe, oh! une fameuse bête, allez!

— Bien, mon ami, maintenant j'écoute.

— Nous nous chauffions donc, écoutant le vent siffler dans les sapins, quand on frappa à la porte. Je courus ouvrir : c'étaient deux jeunes gens de Paris qui étaient partis de Saint-Anna sans guide et qui s'étaient perdus dans la montagne : ils étaient roides de froid : je les fis approcher du feu, et tandis qu'ils dégelaient, Marianne prépara un cuisseau de chamois. C'étaient de bons vivants, à moitié morts, mais gais et farceurs tout de même ; de vrais Français, enfin. Ce qui les avait sauvés, c'est qu'ils avaient avec eux tout ce qu'il fallait pour faire du feu ; de sorte que deux ou trois fois ils avaient allumé des tas de branches, s'étaient réchauffés et s'étaient remis en route de plus belle ; si bien qu'à force de marcher, de se refroidir, de se réchauffer et de se remettre en chemin, ils étaient arrivés jusqu'à la maison. Après souper, je les conduisis dans leur chambre : dame! ça n'était pas élégant, mais c'était tout ce que nous avions : douce comme un poêle, du reste, parce qu'il y avait une porte qui donnait dans l'étable, et que les chrétiens profitaient de la chaleur des animaux. En allant chercher de la paille pour faire le lit, je laissai la porte de communication

ouverte, et Pierrot, qui restait toujours libre comme l'air, vu qu'il était doux comme un agneau, rentra derrière moi dans la chambre, me suivant comme un chien et mangeant à la même botte de paille que je tenais sous le bras. — Vous avez là un bien bel animal! me dit un des voyageurs ; effectivement, je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mais Pierrot est superbe dans son espèce. — Je fis un signe de tête.

— Comment s'appelle-t-il ? continua le plus grand des deux.

— Il s'appelle Pierrot. Oh ! vous pouvez l'appeler ; il n'est pas fier, il viendra.

— Combien peut valoir un âne comme celui-ci ?

— Dame ! vingt écus, trente écus.

— C'est pour rien.

— Effectivement, dis-je, relativement aux services que ça rend, ça n'est pas cher. Allons, Pierrot, mon ami, faut laisser coucher ces messieurs ; il me suivit comme s'il m'entendait. Je fermai la porte de communication, et, pour ne pas déranger ces messieurs davantage, je rentrai par devant. Un instant après, je les entendis rire de tout leur cœur : Bon, dis-je, Dieu regarde la chaumière dont les hôtes sont joyeux.

Le lendemain, sur les sept heures, nos deux jeunes gens se réveillèrent ; mon fils était déjà parti pour la chasse. Pauvre François ! c'était sa passion... enfin Marianne avait préparé le déjeuner. Nos hôtes

mangèrent avec des appétits de voyageurs ; puis ils voulurent régler leur compte : nous leur dîmes que c'était ce qu'ils voudraient ; ils donnèrent un louis à Marianne qui voulut leur rendre, mais ils s'y opposèrent. Ils étaient riches, à ce qu'il paraît.

— Maintenant, mon brave homme, me dit l'un d'eux, ce n'est pas tout ; il faut que vous nous prêtiez Pierrot jusqu'à Brünnen.

— Avec grand plaisir, messieurs, que je répondis ; vous le laisserez à l'auberge de l'Aigle, et la première fois que j'irai aux provisions, je le reprendrai. Pierrot est à votre service, prenez-le ; vous monterez chacun votre tour dessus, et même tous les deux ensemble ; il est solide, ça vous soulagera.

— Mais, reprit son camarade, comme il pourrait arriver malheur à Pierrot...

— Qu'est-ce que vous voulez qu'il lui arrive ? que je dis ; la route est bonne d'ici à Ibach, et d'Ibach à Brünnen elle est superbe.

— Enfin on ne peut pas savoir. Nous allons vous laisser sa valeur.

— C'est inutile, j'ai confiance en vous.

— Nous ne le prendrons pas sans cette condition.

— Faites comme vous voudrez, messieurs, vous êtes les maîtres.

— Vous nous avez dit que Pierrot valait trente écus !

— Au moins.

— En voila quarante ; donnez-nous un reçu de la somme. Si nous remettons votre bête saine et sauve entre les mains du maître de l'hôtel de l'Aigle, il nous la remboursera ; s'il arrive quelque malheur à Pierrot, vous garderez les quarante écus.

On ne pouvait pas mieux dire. Ma bru qui sait lire et écrire, parce qu'elle était la fille du maître d'école de Goldau, leur donna un reçu circonstancié ; on leur harnacha Pierrot, et ils partirent. C'est une justice à lui rendre, pauvre bête ! il ne voulait pas marcher ; il nous regardait d'un air triste, au point qu'il me fit de la peine, et que j'allai couper un morceau de pain que je lui donnai. Il aime beaucoup le pain, Pierrot ; c'était un moyen de lui faire faire tout ce qu'on voulait ; de sorte que je n'eus qu'à lui dire : *Allons, va !* pour qu'il se mît en route. Dans ce temps-là, il était obéissant comme un caniche.

— L'âge l'a bien changé.

— Le fait est qu'il n'est pas reconnaissable, mais avec votre permission, ce n'est pas l'âge ; c'est l'accident en question.

— Qui lui arriva pendant le voyage ?

— Oh ! oui, monsieur, et un rude ; n'est-ce pas, mon pauvre Pierrot ?

— Voyons l'accident.

— Vous ne le devineriez jamais, allez ! Il faut vous imaginer que nos farceurs de Parisiens avaient eu une idée, et une drôle encore ! c'était, au lieu

de se chauffer de temps en temps, comme ils l'avaient fait la veille, de se chauffer ce jour-là tout le long de la route ; or ils avaient pensé à Pierrot pour cela : j'ai su depuis comment tout s'était passé, par un voisin de Ried, qui travaillait dans le bois et qui les vit faire ; ils lui mirent d'abord sur son bât une couche d'herbe mouillée, puis sur la couche d'herbe une couche de neige, puis une nouvelle couche d'herbe, et sur cette couche, un fagot de sapins, comme vous en avez vu entassés tout le long de la route ; alors ils tirèrent leur briquet de leur poche, et allumèrent le fagot ; de sorte qu'ils n'avaient qu'à suivre Pierrot pour se chauffer et à étendre la main pour allumer leurs cigares, exactement comme s'ils étaient devant leur cheminée. Que dites-vous de l'invention ?

— Je dis que je reconnais parfaitement là mes Parisiens.

— J'aurais dû les connaître aussi, moi, j'avais déjà eu affaire à eux du temps du général Masséna.

— Comment ! vous habitiez déjà la contrée ?

— Je venais de m'y établir. J'arrivais du canton de Vaud ; voilà pourquoi je parle français.

— Et vous avez vu le fameux combat de Muotta-Thal ?

— C'est-à-dire, oui, je l'ai vu et je ne l'ai pas vu : c'est une autre histoire, ça, c'est la mienne.

— Ah! c'est vrai, et nous n'en sommes encore qu'à celle de Pierrot.

— Comme vous dites : ça alla donc bien comme ça, l'espace d'une lieue à peu près ; ils avaient traversé le village de Schonembuch en se chauffant, comme je vous l'ai dit, et ne s'étaient arrêtés que pour remettre du bois au feu. Tout le monde était sorti sur les portes pour les regarder passer ; ça ne s'était jamais vu, vous comprenez ; mais petit à petit la neige qui empêchait Pierrot de sentir la chaleur était fondue, les deux couches d'herbe s'étaient séchées ; le feu gagnait du terrain sans que nos Parisiens y fissent attention, et plus il gagnait du terrain, plus il se rapprochait du cuir de Pierrot ; aussi ce fut lui qui s'en aperçut le premier. Il commença à tourner sa peau, puis à braire, puis à trotter, puis à galoper, que nos jeunes gens ne pouvaient plus le suivre ; et plus il allait vite, et plus le courant d'air l'allumait. Enfin, pauvre animal! il devint comme un fou, il se roulait ; mais le feu avait gagné le bât et cela le rôtissait ; il se relevait, il se roulait encore. Enfin à force de se rouler, il arriva sur le talus de la rivière, et comme elle allait rapidement en pente, il dévala dedans. Les farceurs continuèrent leur route sans s'inquiéter de lui ; il était payé.

Deux heures après, on retrouva Pierrot, il était éteint ; mais comme les bords de la Muotta sont

escarpés, il n'avait pas pu remonter, et il était resté tout ce temps-là dans l'eau glacée, de sorte qu'après avoir été rôti il gelait : on voulut le faire approcher du feu ; mais dès qu'il vit la flamme, il s'échappa comme un enragé, et comme il savait son chemin, il revint à la maison, où il fit une maladie de six semaines.

C'est depuis ce temps-là qu'il ne peut plus sentir ni l'eau, ni le feu.

Comme j'avais vu des répugnances plus extraordinaires que celles de Pierrot, je compris parfaitement la sienne, et il reprit dès lors dans mon estime toute la considération que lui avaient ôtée ses deux escapades.

HISTOIRE DE L'HOMME.

Tout en bavardant, nous étions arrivés à Ibach, et comme notre déjeuner commençait à être loin, je proposai à notre homme de manger un morceau avec nous : il accepta l'offre avec la même bonhomie qu'elle était faite, et nous nous mîmes à table.

— A propos, lui dis-je, pendant qu'on faisait notre omelette, vous avez laissé tomber un mot que j'ai ramassé.

— Lequel, notre bourgeois ? dit le bonhomme qui commençait à se familiariser avec mes manières.

— Vous avez dit que vous aviez connu les Français du temps de Masséna ?

— Un peu, répondit le paysan, après avoir vidé

son verre, et en faisant claquer sa langue contre son palais.

— Et vous avez eu affaire à eux ?

— Oh ! à un entre autres. Quel chenapan ! c'était pourtant un capitaine.

—Est-ce que vous ne pourriez pas nous conter cela ?

— Si fait : imaginez-vous... Ah ! c'est que voilà l'omelette...

En effet, on apportait ce plat indispensable, et quelquefois unique des mauvaises auberges, et à la manière empressée dont mon convive avait salué sa présence, il y aurait eu cruauté à le détourner des soins qu'il paraissait disposé à lui rendre.

— Diable ! dis-je, c'est fâcheux que nous ne suivions probablement pas plus loin la même route, nous aurions causé de la fameuse bataille.

— Oh ! oui, c'en est une fameuse : vous allez à Schwitz ?

— Oui, mais pas tout de suite, je voudrais auparavant voir la Muotta-Thal.

— Eh bien, mais ça tombe à merveille, il me semble : j'y demeure en plein ; de ma fenêtre on voit jusqu'au village de Muotta, où le plus chaud de la chose s'est passé. Venez coucher à la maison ; dame ! vous ne serez pas crânement ; mais la petite chambre est là.

— Ma foi ! dis-je, j'accepte la chose comme vous me l'offrez, sans façon.

— Vous avez raison, où il y a de la gêne il n'y a pas de plaisir. Vous verrez Marianne qui est une brave fille qui a bien soin de moi, vous n'aurez pas de chamois parce que le tueur n'est plus là. Le vieillard poussa un soupir : Pauvre François!... Enfin ; mais vous trouverez des poules, de bon beurre et de fameux lait, allez!

— Je suis sûr que je serai parfaitement bien.

— Parfaitement bien n'est pas le mot ; mais enfin on tâchera que vous n'y soyez pas trop mal. A votre santé !

— A la vôtre, mon brave, et à celle des gens que vous aimez !

— Merci ; vous me faites souvenir que j'ai oublié Pierrot...

— J'y ai pensé, moi, et probablement à l'heure qu'il est, il dîne mieux que nous.

— Eh bien ! je vous remercie. Voyez-vous, Marianne, Fidèle et Pierrot, c'est tout ce qui me reste sur la terre. Quand nous sommes pour rentrer, Pierrot brait, Fidèle vient au-devant de moi, Marianne paraît sur le seuil de la maison. Ceux qui arrivent sont les bienvenus de ceux qui attendent. Quand on vit isolés comme nous vivons, nous autres, les animaux deviennent des amis, dont on connaît les bonnes et les mauvaises habitudes ; les bonnes leur viennent de la nature, les mauvaises de leurs rapports avec nous. Quand on sait cela, on leur

passe les mauvaises. Pourquoi vouloir que des bêtes soient plus parfaites que les hommes? Si Pierrot n'avait jamais connu les Parisiens, soit dit sans vous offenser...

— Oh ! allez, allez, je ne suis pas de Paris.

— Il n'aurait pas le caractère gâté comme il l'a. C'était vrai, au moins, ce qu'il disait : la civilisation corrompt tout, jusqu'aux ânes.

Tout en dialoguant, l'omelette et le fromage avaient disparu ; il ne restait plus dans la bouteille que de quoi trinquer une dernière fois : nous trinquâmes, et nous partîmes.

— Et notre capitaine? dis-je aussitôt que nous eûmes dépassé la dernière maison.

— Ah ! le capitaine ; eh bien ! c'était le matin de la bataille, le 29 septembre ; je m'en souviens comme d'hier, et cependant il y a trente-quatre ans. Comme le temps passe ! je venais de me marier il y avait huit jours : je tenais en location la maison que j'occupe aujourd'hui. J'avais couché à Ibach, lorsqu'en sortant de l'auberge je suis arrêté par quatre grenadiers ; on me conduit devant le général, je ne savais pas ce qu'on voulait faire de moi.

— Tu parles français? me dit-il.

— C'est ma langue.

— Tu demeures depuis longtemps dans le pays?

— Depuis cinq ans.

— Et tu le connais?

— Dame ! je crois.

— C'est bien. Capitaine, continua le général en se tournant vers un officier qui attendait ses ordres, voilà l'homme qu'il vous faut. S'il vous conduit bien, faites-lui donner une récompense ; s'il vous trahit, faites-le fusiller.

— Tu entends? dit le capitaine.

— Oui, mon officier, répondis-je.

— Eh bien ! en avant, marche !

— Où cela ?

— Je te le dirai tout à l'heure.

— Mais enfin...

— Allons ! pas de raisons ou je t'assomme.

Il n'y avait rien à répondre, je marchai. Nous nous engageâmes dans la vallée, et quand nous eûmes dépassé Schonemburch, où étaient les avant-postes français : — Maintenant, dit le capitaine, me regardant en face, ce n'est plus cela : il faut prendre à gauche ou à droite et nous conduire au-dessus du village de la Muotta ; nous avons quelque chose à y faire, et prends garde que nous ne tombions dans quelque parti ennemi ; car je te préviens qu'au premier coup de feu, il prit un fusil des mains d'un soldat qui en portait deux, le fit tourner comme une badine, et laissant retomber la crosse jusqu'à deux pouces de ma tête, je t'assomme.

— Mais enfin, dis-je, ce ne serait cependant pas ma faute, si...

— Te voilà prévenu, arrange-toi en conséquence ; plus un mot, et marchons.

On fit silence dans les rangs : nous nous engageâmes dans la montagne ; comme il fallait dérober notre marche aux Russes qui étaient à Muotta, je gagnai ces sapins que vous voyez et qui s'étendent jusqu'au delà de ma maison. Arrivé près de chez nous, je me retournai vers le capitaine. — Mon officier, lui dis-je, voulez-vous me permettre de prévenir ma femme.

— Ah ! brigand, me dit le capitaine en me donnant un coup de crosse entre les deux épaules, tu veux nous trahir ?

— Moi, mon officier ! Oh !...

— Du silence et marchons !

Il n'y avait rien à dire, comme vous voyez. Nous passâmes à cinquante pas de la maison, sans que je pusse dire un mot à ma pauvre femme ; j'enrageais que c'était une pitié. Enfin, par un éclairci, nous aperçûmes Muotta ; je le lui montrai du doigt, je n'osais plus parler. On voyait les Russes qui s'avançaient par la route.

— C'est bien, dit le capitaine. Maintenant, il s'agit de nous conduire, sans être vus, le plus près possible de ces gaillards-là.

— C'est bien facile, dis-je, il y a un endroit où le bois descend jusqu'à cinquante pas de la route.

— Le même que celui où nous sommes ?

— Non, un autre; il y a une plaine entre les deux ; mais le second bois empêchera qu'on ne nous voie sortir du premier.

— Mène-nous à l'endroit en question, et prends garde qu'ils ne nous aperçoivent, car, au premier mouvement qu'ils font, je t'assomme.

Nous revînmes sur nos pas ; car je désirais prendre toutes les précautions possibles pour que nous ne fussions pas vus, attendu que j'étais convaincu que le maudit capitaine ferait la chose comme il le disait. Au bout d'un quart d'heure, nous arrivâmes à la lisière : il y avait un demi-quart de lieue à peu près d'un bois à l'autre. Tout paraissait tranquille autour de nous. Nous nous engageâmes dans l'espace vide, ça allait bien jusque-là ; mais voilà qu'en arrivant à vingt pas de l'autre bois, il en sortit une fusillade enragée !... — Oh ! mais tiens, dis-je au capitaine, il paraît que les Russes ont eu la même idée que vous. Je n'eus pas le temps d'en dire davantage ; il me sembla que la montagne me descendait sur la tête ; c'était la crosse du fusil du capitaine, je vis du feu et du sang, puis je ne vis plus rien du tout, et je tombai.

Lorsque je revins à moi, il faisait nuit ; je ne savais où j'étais, j'ignorais ce qui m'était arrivé, je ne me souvenais de rien, seulement j'avais la tête affreusement lourde, j'y portai la main ; je sentis mes cheveux collés à mon front ; je vis ma chemise

pleine de sang : autour de moi il y avait des corps morts, alors je me rappelai tout.

Je voulus me lever ; mais il me sembla que la terre tremblait, et je fus forcé de m'accouder d'abord jusqu'à ce que mes esprits fussent un peu revenus. Je me souvins qu'une source coulait à quelques pas de l'endroit où j'étais, je m'y traînai sur mes genoux, je lavai ma blessure, j'avalai quelques gorgées d'eau, elles me firent du bien ; alors je pensai à ma pauvre femme, à l'inquiétude où elle devait être, cela me rendit mon courage, je m'orientai, et quoique chancelant encore, je me mis en route.

Il paraît que la troupe à laquelle j'avais servi de guide avait battu en retraite par le même chemin où je l'avais conduite ; car tout le long de la route je trouvai des cadavres, mais en moindre quantité, cependant, à mesure que j'avançais ; enfin il vint un moment où je n'en trouvai plus du tout, soit que la petite colonne eût changé de direction, soit que je fusse arrivé à l'endroit où l'ennemi avait cessé de la poursuivre. Je marchai encore un quart d'heure ; enfin j'aperçus la maison : entre le bois et elle, il y avait un espace vide où nous faisions pâturer nos bêtes, et aux deux tiers de cet espace, j'apercevais à la lueur de la lune quelque chose comme un homme couché : je marchai vers l'objet en question. Au bout de quelques pas, il n'y avait

plus de doute ; c'était un militaire, je voyais briller ses épaulettes, je me penchai vers lui : c'était mon capitaine.

J'appelai alors, comme j'avais l'habitude de le faire quand je rentrais, pour annoncer de loin mon retour : ma femme reconnut ma voix et sortit ; je courus à elle, elle tomba presque morte dans mes bras ; elle avait passé une journée affreuse et pleine d'inquiétude. On s'était battu aux environs de la maison ; elle avait entendu toute la journée la fusillade, et dominant la mousqueterie, le canon qui grondait dans la vallée.

Je l'interrompis pour lui montrer le corps du capitaine. — Est-il mort ? s'écria-t-elle.

— Mort ou non, répondis-je, il faut le porter dans la maison : s'il est vivant encore, peut-être parviendrons-nous à le sauver ; s'il est mort, nous renverrons à son régiment ses papiers, qui peuvent être importants, et ses épaulettes qui ont une valeur ; va préparer notre lit.

Rose courut à la maison, je pris le capitaine dans mes bras, et je l'emportai en me reposant plus d'une fois ; car je n'étais pas bien fort moi-même ; enfin, j'arrivai tant bien que mal ; nous déshabillâmes le capitaine ; il avait trois coups de baïonnette dans la poitrine, mais cependant il n'était pas mort.

Dame ! j'étais assez embarrassé, moi, je ne suis

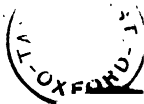
pas médecin ; mais je pensai que le vin qui fait du bien à l'intérieur, ne peut pas faire de mal à l'extérieur ; je versai une bouteille du meilleur dans une soupière, je trempai dedans des compresses, et je les lui appliquai sur ses blessures. Pendant ce temps ma femme qui, comme toutes les paysannes de nos Alpes, connaissait certaines herbes bienfaisantes, sortit pour tâcher d'en cueillir au clair de lune, heure à laquelle elles ont encore plus de vertu.

Il paraît que mes compresses faisaient du bien au capitaine ; car au bout de dix minutes il poussa un soupir, et au bout d'un quart d'heure il ouvrit les yeux, mais sans rien voir encore ; on m'aurait donné plein la chambre d'or, que je n'aurais pas été plus content. Enfin ses regards reprirent de la vie, et, après avoir erré autour de la chambre, ils s'arrêtèrent sur moi : je vis qu'il me reconnaissait.

— Eh bien ! capitaine, lui dis-je tout joyeux... si vous m'aviez tué cependant !

Je fis un bond en entendant cela ; le mot était magnifique d'évangélisme !...

— Quinze jours après, continua le vieillard, le capitaine rejoignit son régiment ; le surlendemain un aide de camp m'apporta cinq cents francs de la part du général Masséna ; alors j'achetai la maison que je tenais en location, ainsi que la prairie qui est alentour.



— Et comment s'appelait le capitaine ?

— Je ne le lui ai pas demandé.

Ainsi ce vieillard avait été assassiné par un homme, il avait sauvé la vie à son assassin, et il n'avait eu dans le cœur ni assez de ressentiment du mal qu'il avait reçu, ni assez d'orgueil du bien qu'il avait fait, pour désirer savoir le nom de celui qui lui devait la vie et à qui il avait failli devoir la mort.

— Je serai plus curieux que vous ne l'avez été, répondis-je, car je veux savoir comment vous vous appelez, vous.

— Jacques Elsener, pour vous servir, dit le vieillard en ôtant son chapeau pour me saluer, et en découvrant, du même coup et sans y penser, la cicatrice que lui avait faite la crosse du fusil du capitaine.

En ce moment Pierrot se mit à braire; cinq minutes après, Fidèle accourut, et au premier détour du chemin nous aperçûmes Marianne qui nous attendait sur le seuil de la maison.

— Ma fille, dit Jacques, je te ramène un brave monsieur qui vient nous demander à coucher et à souper.

— Qu'il soit le bienvenu, dit Marianne ; la maison est petite et la table est étroite, mais cependant il y a place pour le voyageur ; et elle prit mon sac et mon bâton pour les emporter dans ma chambre.

— Hein ! comme elle parle, dit Jacques en la voyant s'éloigner avec un sourire : c'est qu'elle a reçu une éducation de demoiselle, cette pauvre Marianne ; c'est la fille du maître d'école de Goldau.

— Mais, dis-je, me rappelant la catastrophe arrivée, en 1806, au village que Jacques venait de nommer, sa famille n'habitait pas ce pays lors de la chute de la montagne qui l'a écrasé ?

— Si fait, me répondit Jacques ; mais Dieu a préservé le père et les enfants : la mère seule a péri.

— Est-ce que votre belle-fille consentira à me donner des détails sur cet événement ?

— Tout ce que vous voudrez, quoiqu'elle fût bien jeune lorsqu'il est arrivé ; mais son père le lui a raconté si souvent, qu'elle se le rappelle comme si la chose était d'hier ; à bas, Fidèle. Excusez, monsieur, c'est sa manière de vous faire, de son côté, les honneurs de la maison.

En effet, Fidèle sautait après moi comme si nous eussions été de vieilles connaissances : peut-être flairait-il le chasseur.

— Maintenant, me dit Jacques, si vous n'êtes pas trop fatigué et que vous veuillez monter sur la petite montagne qui est derrière ma maison, vous embrasserez d'un seul coup d'œil le champ de bataille de Muotta-Thal ; pendant ce temps, Marianne préparera ses petites affaires.

Je suivis mon guide en appelant Fidèle, qui marcha derrière nous pendant vingt pas à peu près ; mais arrivé là, il s'arrêta en remuant la queue, nous regarda quelque temps ; puis voyant que nous continuions notre route, il retourna en arrière, s'arrêtant pour nous regarder de dix pas en dix pas ; puis enfin il alla s'asseoir sur le seuil de la porte, aux derniers rayons du soleil couchant.

— Il paraît que Fidèle n'est pas des nôtres, dis-je à Jacques, car tout dans cette famille me semblait tellement uni, que je cherchais la raison des plus simples choses, sûr d'y trouver toujours un mystère d'intimité.

— Oui, oui, me répondit le vieillard, du temps de mon pauvre François, Fidèle aimait également tout le monde ici, car tout le monde était heureux ; mais depuis que nous l'avons perdu, il s'est attaché à sa veuve : il paraît que c'est elle qui a le plus souffert ; cependant j'étais le père, moi. Enfin Dieu nous l'avait donné, Dieu nous l'a ôté, sa volonté soit faite !

Je suivis avec respect ce vieillard si simple et si résigné dans sa douleur, et nous arrivâmes au sommet de la petite colline d'où l'on découvrait une partie de la vallée, depuis Muotta jusqu'à Schonemburch : à droite, nous apercevions la cime de la montagne, qu'on a appelée, depuis 99, *le Pas des Russes ;* deux lieues au delà de Muotta, le mont

Pragel fermait la vallée et la séparait de celle de Klon, qui commence à l'autre versant de la montagne et qui descend jusqu'à Nœfels. Nous dominions la place même où était venue se briser sur nos baïonnettes la sauvage réputation de Suwarow, et où le géant du Nord, venu au pas de course de Moscou, fut obligé de battre en retraite lui-même, après avoir écrit à Korsakoff et à Jallachieh, qui avaient été battus par Lecourbe et par Molitor : « Je viens réparer vos fautes, tenez ferme comme « des murailles. Vous me répondez sur votre tête « de chaque pas que vous ferez en arrière. » Quinze jours après, celui qui avait écrit cette lettre, battu et fuyant lui-même, après avoir laissé dans les montagnes huit mille hommes et dix pièces de canon, traversait la Reuss sur un pont formé à la hâte par deux sapins que ses officiers avaient joints avec leurs écharpes.

Je restai là une heure à peu près à examiner toute cette vallée, si tourmentée alors, et aujourd'hui si tranquille. Au premier plan, j'avais la maison, s'élevant au milieu de sa pelouse verte, ombragée par un immense noyer, avec sa cheminée dont la fumée s'élevait perpendiculairement, tant l'atmosphère était calme ; au second plan, le village de Muotta, assez rapproché de moi pour que je visse ses maisons, mais trop éloigné pour que je distinguasse ses habitants. Enfin, à l'horizon, le mont

Pragel, dont la cime neigeuse empruntait une teinte de rose aux derniers rayons du soleil.

Il y a entre le marin et le montagnard une grande ressemblance, c'est qu'ils sont religieux l'un et l'autre : cela tient à la puissance du spectacle qu'ils ont incessamment sous les yeux, aux dangers éternels qui les entourent et à ces grands cris de la nature, qui se font entendre sur la mer et dans la montagne! A nous autres habitants des villes, rien n'arrive de grand ; la voix du monde couvre celle de Dieu, et il nous faut, pour retrouver un peu de poésie, aller la chercher au milieu des vagues, ces montagnes de l'Océan, ou au milieu des montagnes, ces vagues de la terre. Alors, pour peu que nous soyons nés poëtes ou religieux, ce qui est souvent la même chose, nous sentons se réveiller dans notre cœur une fibre qui frémit, nous sentons vibrer dans notre âme une voix qui chante, et nous comprenons bien que cette fibre et cette voix n'étaient pas absentes, mais endormies ; que c'était le monde qui pesait sur elles, et qu'aux ailes de la poésie et de la religion, comme à celles des aigles, il faut la solitude et l'immensité. Alors on comprend parfaitement la résignation du montagnard et du matelot, tant qu'il erre dans ses glaciers, ou tant qu'il vogue sur l'Océan. Là, l'espace est trop grand pour qu'il sente dans toute sa profondeur la perte d'une personne aimée : ce n'est que lorsqu'il rentre dans sa cabane ou dans

son chalet qu'il aperçoit qu'il y a une mère de moins au foyer, entre lui et son fils, ou qu'il manque un enfant à table, entre lui et sa femme; ce n'est qu'alors que ses yeux, qu'il avait portés hauts et résignés, tant qu'il avait pu voir le ciel où est allée l'âme, une fois qu'ils ont perdu le ciel de vue, s'inclinent en pleurant vers la terre qui renferme le corps.

Le vieillard me frappa sur l'épaule : Fidèle venait nous annoncer que le souper était prêt.

HISTOIRE D'UN CHIEN.

— Mettez-vous là, me dit le vieillard en approchant une chaise du couvert qui m'était destiné. C'était la place de mon pauvre François.

— Écoutez, père, lui dis-je, si vous n'étiez pas une âme puissante, un cœur plein de religion, un homme selon Dieu, je ne vous demanderais ni ce qu'était votre fils, ni comment il est mort ; mais vous croyez, et par conséquent vous espérez. Comment François vous a-t-il donc quitté ici-bas pour aller vous attendre au ciel ?

— Vous avez raison, répondit le vieillard, et vous me faites du bien en me parlant de mon fils : quand nous ne sommes que nous trois, Fidèle, ma fille et moi, peut-être l'oublions-nous parfois, ou avons-nous l'air de l'oublier, pour ne pas nous affliger les

uns les autres ; mais, dès qu'un étranger entre, qui nous rappelle son âge, dès qu'il dépose son bâton où François déposait sa carabine, dès qu'il prend au foyer ou à la table la place que prenait habituellement celui qui nous a quittés, alors nous nous regardons tous les trois et nous voyons bien que la blessure n'est pas cicatrisée encore et demande à saigner des larmes ; n'est-ce pas, Marianne, n'est-ce pas, mon pauvre Fidèle ?

La veuve et le chien s'approchèrent en même temps du vieillard : l'une lui tendit la main, l'autre lui posa sa tête sur le genou. Quelques larmes silencieuses coulèrent sur les joues du père et de la femme ; le chien poussa un gémissement plaintif.

— Oui, continua le vieillard, un jour il rentra, venant de Speringen, qui est à cinq lieues d'ici, du côté d'Altorf : il tenait sur son bras celui-ci, le vieillard étendit la main et la posa sur la tête de Fidèle, qui n'était pas plus gros que le poing : il l'avait trouvé sur un fumier où on l'avait jeté avec deux autres de ses frères ; mais les autres étaient tombés sur un pavé et s'étaient tués ; on lui fit chauffer du lait et on commença de le nourrir comme un enfant avec une cuiller : ce n'était pas commode ; mais enfin la pauvre bête était là, on ne pouvait pas la laisser mourir de faim.

Le lendemain Marianne, en ouvrant la porte, trouva une belle chienne sur le seuil de la maison :

elle entra comme si elle était chez elle, alla droit à la corbeille où était Fidèle, et lui donna à teter : c'était sa mère, elle avait fait, par la montagne et conduite par son instinct, la même route que François ; la chose finie, et lorsque le petit eut bu, elle sortit et reprit la route de Speringen. A cinq heures, elle revint pour remplir le même office ; repartit ensuite de la même manière qu'elle avait déjà fait, et le lendemain, en ouvrant la porte, on la retrouva de nouveau sur le seuil.

Elle fit de cette manière, pendant six semaines et deux fois par jour, le chemin de Speringen en aller et retour, c'est-à-dire vingt lieues ; car son maître lui avait laissé un chien à Sissigen, et François avait apporté l'autre ici; de sorte qu'elle se partageait entre ses deux petits : dans tous les animaux de la création, depuis le chien jusqu'à la femme, le cœur d'une mère est toujours une chose sublime. Au bout de ce temps, on ne la vit plus que tous les deux jours, car Fidèle commençait à pouvoir manger; puis elle ne vint plus que toutes les semaines, puis enfin on ne l'aperçut plus qu'à des espaces éloignés et à la manière d'une voisine de campagne qui fait sa visite.

François était hardi chasseur de montagnes, il était rare que la carabine que vous voyez là suspendue au-dessus de la cheminée envoyât une balle qui se perdît ; presque tous les deux jours nous le

voyions descendre de la montagne avec un chamois sur les épaules; sur quatre nous en gardions un et nous en vendions trois, c'était un revenu de plus de cent louis par an. Nous eussions mieux aimé que François ne gagnât que la moitié de cette somme à un autre métier; mais François était encore plus chasseur par goût que par état, et vous savez ce que c'est que cette passion dans nos montagnes.

Un jour, un Anglais passa chez nous. François venait de tuer un superbe lammergeyer (1); l'oiseau avait seize pieds d'envergure, l'Anglais demanda si l'on ne pourrait pas en avoir un pareil vivant; François répondit qu'il fallait le prendre dans l'aire, et que cela se pouvait seulement au mois de mai, époque de la pondaison des aigles. L'Anglais offrit douze louis de deux aiglons, tira l'adresse d'un négociant de Genève, qui était en correspondance avec lui et qui se chargerait de les lui faire passer, donna à François deux louis d'arrhes, et lui dit que son correspondant lui remettrait le reste de la somme contre les deux aiglons.

Nous avions oublié, Marianne et moi, la visite de l'Anglais, lorsqu'au printemps d'ensuite François nous dit un soir, en rentrant :

— A propos, j'ai trouvé un nid d'aigle.

Nous tressaillîmes tous deux, Marianne et moi;

(1) Vautour des Alpes.

et cependant c'était une chose bien simple qu'il nous disait, et il nous l'avait déjà dite bien souvent.

— Où cela? lui demandai-je.

— Dans le Frohn-Alp. — Le vieillard étendit le bras vers la fenêtre. — C'est, dit-il, cette grande montagne à la tête neigeuse que vous apercevez d'ici. — Je fis de la tête signe que je la voyais.

Trois jours après, François sortit comme d'habitude avec sa carabine; je l'accompagnai pendant une centaine de pas; car j'allais moi-même à Zug, et je ne devais revenir que le lendemain. Marianne nous regardait aller tous les deux; François l'aperçut sur le pas de la porte, lui fit de la main un signe d'adieu, lui cria à ce soir et s'enfonça dans le bois de sapins jusqu'à la lisière duquel nous avons été aujourd'hui.

Le soir vint sans que François reparût; mais cela n'inquiéta pas trop Marianne, parce qu'il arrivait souvent que François couchait dans la montagne.

— Pardon, mon père, pardon, vous vous trompez, interrompit la veuve; chaque fois que François tardait j'étais fort tourmentée, et ce soir-là, comme si j'avais eu des pressentiments, j'étais plus tourmentée encore que d'habitude. D'ailleurs j'étais seule, vous n'étiez pas là pour me rassurer; Fidèle, que François n'avait point emmené, était parti dans

la journée pour rejoindre son maître ; il avait tombé de la neige vers la brune, le vent était froid et triste ; je regardais danser dans le foyer des flammes bleuâtres pareilles à ces feux follets qui courent dans les cimetières. Je frissonnais à chaque instant, j'avais peur, et je ne savais pas de quoi. Les bœufs étaient tourmentés dans l'étable, et mugissaient tristement comme lorsqu'il y a un loup qui rode dans la montagne ; tout à coup j'entendis quelque chose éclater derrière moi : c'était cette petite glace que vous nous aviez donnée le jour de notre mariage, et qui se brisait toute seule comme vous la voyez encore aujourd'hui. Je me levai et j'allai me mettre à genoux devant le crucifix ; j'avais commencé de prier à peine que je crus entendre dans la montagne le hurlement d'un chien qui se lamentait ; je me levai toute droite, je sentis courir un frisson par tout mon corps. En ce moment le Christ mal attaché tomba et brisa un de ses bras d'ivoire, je me baissai pour le ramasser; mais j'entendis un second hurlement plus rapproché ; je laissai le Christ à terre, et ce fut un sacrilége, sans doute ; mais j'avais cru reconnaître la voix de Fidèle. Je courus à la porte, la main sur la clef, n'osant pas ouvrir, les yeux fixés sur cette croix de bois noir, où il ne restait plus que la tête de mort et les deux os ; ce n'était plus un signe d'espérance, c'était un symbole de mort. J'étais ainsi, tremblante et glacée, lorsqu'un violent coup

de vent ouvrit la fenêtre et éteignit la lampe. Je fis un pas pour aller fermer cette fenêtre et rallumer cette lampe ; mais au même instant un troisième hurlement retentit à la porte même; je m'élançai, je l'ouvris : c'était Fidèle tout seul, il sauta après moi comme d'habitude; mais au lieu de me caresser, il me prit par la robe et me tira. Je devinai qu'il y avait pour François danger de mort, toute ma force me revint; je ne fermai ni porte, ni fenêtre, je m'élançai dehors; Fidèle marcha devant moi, je le suivis.

Au bout d'une heure, je n'avais plus de souliers, mes vêtements étaient en lambeaux, le sang coulait de ma figure et de mes mains, je marchais pieds nus sur la neige, sur les épines, sur les cailloux : je ne sentais rien. De temps en temps j'avais envie de crier à François que j'arrivais à son secours, mais je ne pouvais pas, ou plutôt je n'osais pas.

Partout où Fidèle passa, je passai : vous dire où et comment, je n'en sais rien. Une avalanche tomba de la montagne, j'entendis un bruit pareil à celui du tonnerre, je sentis tout vaciller comme dans un tremblement de terre. Je me cramponnai à un arbre, l'avalanche passa. Je fus entraînée par un torrent, je me sentis rouler quelque temps, puis j'allai me heurter contre un roc auquel je me retins, et sans savoir comment je me retrouvais sur mes pieds et hors de l'eau ; je vis briller les yeux d'un loup dans

un buisson qui se trouvait sur ma route, je marchai droit au buisson, sentant que j'étranglerais l'animal, s'il osait m'attaquer; le loup eut peur et prit la fuite. Enfin, au point du jour, toujours guidée par Fidèle, j'arrivai au bord d'un précipice au-dessus duquel planait un aigle; je vis quelque chose au fond, comme un homme couché; je me laissai couler sur un rocher en pente, et je tombai près du cadavre de François.

Le premier moment fut tout à la douleur: je ne cherchai pas comment il s'était tué, je me couchai sur lui, je tâtai son cœur, ses mains, sa figure, tout était froid, tout était mort; je crus que j'allais mourir aussi, mais je pus pleurer.

Je ne sais combien de temps je restai ainsi; enfin je levai la tête et je regardai autour de moi.

Près de François était une femelle d'aigle étranglée; sur la pointe d'un roc, un petit aiglon vivant, triste et immobile comme un oiseau sculpté, et dans l'air le mâle décrivant des cercles éternels et faisant entendre de temps en temps un cri aigu et plaintif; quant à Fidèle, haletant et mourant lui-même, il était couché près de son maître et léchait son visage couvert de sang.

François avait été surpris par le père et la mère: attaqué par eux au moment, sans doute, où il venait de s'emparer de leur petit, et forcé de détacher ses mains du roc à pic contre lequel il gravissait, il

était tombé étranglant celui des deux aigles qui s'était abattu sur lui, et dont les serres étaient encore marquées dans son épaule.

— Voilà pourquoi nous aimons tant Fidèle, voyez-vous, continua le vieillard : sans lui le corps de François aurait été dévoré par les loups et par les vautours, tandis que, grâce à lui, il est tranquillement couché dans une tombe chrétienne sur laquelle, de temps en temps, lorsque la résignation nous manque, nous pouvons aller prier...

Je compris que Jacques et Marianne avaient besoin de rester seuls, et au lieu de me mettre à table, je sortis.

HISTOIRE DE LA FEMME.

A dix heures, le vieillard me conduisit à la chambre qu'on avait préparée pour moi; sur une table, près de mon lit, étaient un manuscrit, de l'encre et des plumes.

— Tenez, me dit Jacques, vous m'avez demandé des renseignements sur l'éboulement de Goldau, je n'ai point voulu parler à ma fille de cet accident qui lui aurait rappelé la mort de sa mère, surtout dans un moment où elle avait déjà le cœur brisé; mais voilà un récit très-exact de cette catastrophe, écrit par son père, mon vieil ami, Joseph Vigeld. Vous pouvez le copier, et vous verrez que c'est le bon Dieu qui a préservé ma pauvre Marianne, afin qu'elle pût être un jour la consolation d'un vieillard qui n'a plus de fils. Je remerciai mon hôte; mais

j'avais suffisamment de souvenirs pour ma soirée, et je remis au lendemain matin ce nouveau travail.

Je fus réveillé par un rayon du soleil, qui vint danser si joyeusement sur mes yeux fermés, que bon gré mal gré, il me les fallut ouvrir. Je crus d'abord que j'avais fait des rêves incohérents et étranges : Pierrot, Masséna, François, Fidèle, Jacques, Marianne et les aigles s'étaient tellement embrouillés dans mon sommeil, que j'eus toutes les peines du monde à tirer dans ma mémoire tous ces souvenirs et à faire luire la lumière dans ce chaos. Cette besogne faite, je me rappelai qu'il me restait une dernière catastrophe de famille, non moins terrible, à enregistrer, c'était celle de l'éboulement du Ruffiberg. Je donne à mes lecteurs le récit dans toute sa simplicité, car je l'ai copié, ou plutôt traduit littéralement du manuscrit de mon hôte. Il ne sera peut-être pas sans intérêt au moment où, grâce au beau talent de M. Daguerre, on peut voir au Diorama une peinture si exacte et si dramatique de cet événement.

« L'été de 1806 avait été très-orageux, des pluies continuelles avaient détrempé la montagne; mais cependant nous étions arrivés au 2 septembre sans que rien pût faire présager le danger qui nous menaçait. Vers les deux heures de l'après-midi, je dis à Louisa, l'aînée de mes filles, d'aller puiser de l'eau à la source; elle prit la cruche et partit; mais,

au bout d'un instant, elle revint, me disant que la source avait cessé de couler. Comme je n'avais que le jardin à traverser pour m'assurer de ce phénomène, j'y allai moi-même, et je vis qu'effectivement la source était tarie; je voulus donner trois ou quatre coups de bêche dans la terre pour me rendre compte de cette disparition, lorsqu'il me sembla sentir le sol trembler sous mes pieds; je lâchai ma bêche au moment où je venais de l'enfoncer dans la terre. Mais quel fut mon étonnement lorsque je la vis se mouvoir toute seule! Au même instant, une nuée d'oiseaux prit son vol en poussant des cris aigus; je levai les yeux, et je vis des rochers se détacher et rouler le long de la montagne; je crus que j'étais en proie à un vertige. Je me retournai pour revenir vers la maison. Derrière moi, un fossé s'était formé, dont je ne pouvais mesurer la profondeur. Je sautai par-dessus comme j'aurais fait dans un rêve, et je courus vers la maison; il me semblait que la montagne glissait sur sa base et me poursuivait. Arrivé devant ma porte, je vis mon père qui venait de bourrer sa pipe; il avait souvent prédit ce désastre. Je lui dis que la montagne chancelait comme un homme ivre, et allait tomber sur nous; il regarda de son côté. — Bah! dit-il, elle me donnera bien le temps d'allumer ma pipe; et il rentra dans la maison. Dans ce moment, quelque chose passa en l'air, qui fit une ombre: je levai les yeux,

c'était un rocher qui, lancé comme un boulet de canon, alla briser une maison située à quatre cents pas du village. Ma femme parut alors, tournant le coin de la rue, avec trois de nos enfants ; je courus à elle, j'en pris deux dans mes bras, et je lui criai de me suivre. — Et Marianne, s'écria-t-elle en s'élançant vers la maison, Marianne, qui est restée chez nous avec Francisque ! Je la retins par le bras, car, au moment même, la maison tournait sur elle-même comme un dévidoir. Mon père, qui mettait le pied sur le seuil, fut poussé de l'autre côté de la rue. Je tirai ma femme à moi et je la forçai de me suivre. Tout à coup un bruit affreux se fait entendre, un nuage de poussière couvre la vallée. Ma femme m'est arrachée violemment ; je me retourne, elle était disparue avec son enfant : c'était quelque chose d'incompréhensible, d'infernal ; la terre s'était ouverte et refermée sous ses pieds ; je n'aurais pas su où elle était passée, si une de ses mains n'était restée hors du sol. Je me jetai sur cette main, que la terre serrait comme un étau ; je ne voulais pas quitter la place ; cependant mes enfants criaient et m'appelaient à leur secours ; je me relevai comme un fou, j'en pris un sous chaque bras, et je me mis à courir. Trois fois je sentis la terre se mouvoir sous mes pieds, et je tombai avec mes enfants ; trois fois je me relevai, enfin il ne me fut plus possible de demeurer debout ; je voulais me retenir aux arbres,

et les arbres tombaient ; je voulais m'appuyer à un rocher, et le rocher fuyait comme s'il eût été animé. Je posai mes enfants contre la terre, je me couchai sur eux ; un instant après, le dernier jour de la création sembla venu, la montagne tout entière tombait.

« Je restai ainsi avec mes pauvres enfants tout le jour et une partie de la nuit ; nous croyions être les derniers êtres vivants du monde, lorsque nous entendîmes des cris à quelques pas de nous : c'était un jeune homme de Busingen qui s'était marié le jour même ; il revenait d'Art avec la noce. Au moment d'entrer à Goldau, il était resté en arrière pour cueillir dans un jardin un bouquet de roses à sa fiancée. Village, noce, fiancée, tout avait disparu tout à coup, et il courait comme une ombre parmi les débris, son bouquet de roses à la main et criant : Catherine ! Je l'appelai, il vint à nous, nous regarda, et, voyant que celle qu'il cherchait n'était point avec nous, il repartit comme un insensé.

« Nous nous relevâmes, mes enfants et moi : en regardant autour de nous, nous aperçûmes, à la lueur de la lune, un grand crucifix qui était resté debout ; nous allâmes vers lui : un vieillard était couché auprès de la croix, je reconnus mon père, je le crus mort et me précipitai sur lui, il se réveilla : la vieillesse est insoucieuse.

« Alors, je lui demandai s'il savait quelque chose

de ce qui s'était passé dans la maison où il était rentré au moment de la catastrophe ; mais il n'avait rien vu, si ce n'est que Francisque, notre cuisinière, avait pris la main de la petite Marianne en criant : « C'est le jour du jugement, sauvons-nous, sauvons-nous ! » Mais en ce moment tout avait été bouleversé, et lui-même repoussé dans la rue; il ne savait plus rien, sa tête ayant frappé contre une pierre et la violence du coup l'ayant étourdi ; quand il avait repris connaissance, il avait pensé à la croix, était venu à elle, avait fait sa prière et s'était endormi ; alors je lui confiai mes deux enfants, et je me mis à errer parmi tous ces décombres, essayant de deviner où était la place de notre chalet.

« Enfin, en m'orientant d'après la croix et la cime du Rossberg, je crus me reconnaître : je montai sur une petite colline formée par la terre qui couvrait les débris d'une maison, je m'inclinai comme lorsqu'on parle à des ouvriers qui sont dans une mine, et j'appelai de toutes mes forces. Aussitôt j'entendis une voix d'enfant qui répondait par des plaintes, je reconnus celle de Marianne. Je n'avais ni pioche ni bêche ; je me mis à creuser avec mes mains ; comme la terre était mouvante, j'eus bientôt fait un trou de quatre ou cinq pieds de profondeur ; je sentis le toit brisé; j'arrachai les tuiles qui le couvraient. Lorsqu'il y eut passage pour mon corps, je me laissai glisser le long d'une poutre, et, comme

le plafond était défoncé, je me trouvai dans l'intérieur de la maison, pleine de pierres et de débris de charpente. J'appelai une seconde fois, et j'entendis des plaintes du côté du lit : c'était l'enfant qui avait été jetée sous la couchette ; je sentis sa tête et une partie de son corps ; je voulus la tirer à moi, mais elle était serrée entre le bois de lit et la terre; le toit en s'affaissant avait brisé la couchette. La couchette lui avait cassé la jambe.

« Je soulevai le bois de lit par un effort presque surnaturel, l'enfant rampa en s'aidant de ses mains. Je la pris dans mes bras ; mais elle me dit qu'elle n'était pas seule, que Francisque devait être quelque part. J'appelai Francisque ; la pauvre fille ne put me répondre que par des gémissements : je posai l'enfant à terre et je me mis à chercher. Séparée violemment de Marianne, qu'elle avait saisie par la main au moment de l'accident, elle était restée suspendue entre les débris, la tête en bas, le corps pressé de toutes parts, le visage meurtri. Après bien des efforts, elle était parvenue à dégager une de ses mains et à essuyer ses yeux pleins de sang. C'est dans cette affreuse position qu'elle avait entendu les gémissements de la petite Marianne. Elle appela, l'enfant répondit ; elle lui demanda où elle était, et Marianne dit qu'elle se trouvait couchée sur le dos, prise sous la couchette, mais qu'elle avait les mains libres et qu'à travers une crevasse

elle apercevait le jour et même des arbres. Alors l'enfant demanda à Francisque s'ils resteraient longtemps ainsi, et si l'on ne viendrait pas les secourir ; mais Francisque en était revenue à son idée première, que le jour du jugement était arrivé, qu'elles survivaient seules à la création, et que bientôt elles allaient mourir et être heureuses dans le ciel ; alors l'enfant et la jeune fille se mirent à prier ensemble. Pendant qu'elles priaient, une cloche sonna l'*Angelus*, et une horloge sept heures ; Francisque reconnut la cloche et l'horloge pour être celles de Sternerberg. Il existait donc encore des êtres vivants et des maisons debout : elles pouvaient attendre des secours ; elle essaya, en conséquence, de consoler l'enfant ; mais Marianne commençait à avoir faim, et demandait sa soupe en pleurant : bientôt ses gémissements s'affaiblirent et Francisque ne l'entendit plus. Elle crut que la pauvre enfant était morte, et elle pria l'ange qui venait de quitter la terre de se souvenir d'elle au ciel. Bien des heures se passèrent ainsi. Francisque éprouvait un froid insupportable ; son sang, qui ne pouvait circuler à cause de la pression de ses membres, se portait à sa poitrine et l'étouffait : elle se sentait mourir à son tour.

« Ce fut alors que Marianne, qui n'était qu'endormie, se réveilla et recommença ses plaintes ; cette voix humaine, toute faible et toute impuissante qu'elle fût, ranima la pauvre Francisque ; elle fit

des efforts inouïs, dégagea une de ses jambes et se trouva soulagée. Alors l'assoupissement la prit à son tour ; et elle venait d'y céder, lorsque ma petite Marianne entendit ma voix et me répondit. Je trouvai enfin Francisque, et, avec une peine incroyable, je parvins à la dégager. Elle croyait avoir les bras et les jambes cassés; elle demandait de l'eau, car ce qui la faisait le plus souffrir, disait-elle, c'était la soif. Je la portai près de Marianne, au-dessous du trou que j'avais pratiqué, et à travers lequel on voyait le ciel ; je lui demandai si elle apercevait les étoiles ; mais elle me repondit qu'elle croyait être aveugle. Alors je lui dis de rester à l'endroit où elle était, et que j'allais revenir à son secours ; mais elle me saisit par le bras et me supplia de ne pas la quitter. Je lui répondis qu'elle n'avait rien à craindre, que tout était tranquille maintenant, que j'allais commencer par faire sortir Marianne, et qu'aussitôt je retournerais à elle et lui rapporterais de l'eau : elle y consentit.

« Je dénouai alors le tablier qu'elle avait autour du corps, je me l'attachai au cou ; je mis Marianne dans le tablier, j'en pris les deux extrémités opposées entre mes dents, et grâce à cet expédient qui me laissait les mains libres, je parvins à remonter le long de la poutre à l'aide de laquelle j'étais descendu. Je courus au pied de la croix ; sur la route, je vis passer près de moi, comme une ombre, le

malheureux jeune homme qui cherchait sa fiancée : il tenait toujours son bouquet de roses à la main.

« — Avez-vous vu Catherine? me dit-il.

« — Venez avec moi, du côté de la croix, lui répondis-je.

« — Non, continua-t-il, il faut que je la retrouve.

« Et il disparut au milieu des décombres, appelant toujours sa fiancée.

« Je retrouvai au pied du crucifix non-seulement mon père et les deux enfants, mais encore trois ou quatre personnes qui avaient échappé au désastre, et qui, instinctivement, étaient venues chercher un refuge au pied de la croix. Je déposai Marianne près d'elles, la recommandant à son frère et à sa sœur, plus âgés qu'elle; je racontai à ceux qui étaient là que Francisque était restée dans les décombres, et que je ne savais comment l'en tirer : ils me dirent alors qu'une seule maison, placée à l'écart, était restée debout et que j'y pourrais trouver une échelle ou des cordages. J'y courus ; elle était ouverte et abandonnée, les propriétaires en avaient fui ; cependant j'entendis du bruit au-dessus de ma tête, j'appelai : Est-ce toi, Catherine? dit une voix que je reconnus pour celle du fiancé ; il me brisait le cœur ; j'entrai dans la cour pour ne pas revoir ce malheureux jeune homme : j'y trouvai une échelle que je mis sur mon épaule, une gourde que je remplis

d'eau, et je retournai au secours de Francisque.

« La fraîcheur de l'air lui avait rendu un peu de forces, elle était debout et m'attendait. J'introduisis l'échelle, elle était assez longue pour toucher la terre; je descendis près de Francisque, et lui donnai la gourde, qu'elle vida avec avidité, puis je l'aidai à monter à l'échelle, la guidant; car elle n'y voyait pas, et je parvins à la conduire hors de l'espèce de tombeau où elle était restée quatorze heures. Pendant cinq jours elle fut aveugle, et tout le reste de sa vie elle resta sujette à des mouvements convulsifs et à des accès de terreur.

« Le jour parut : rien ne peut donner une idée du spectacle qu'il éclaira. Trois villages avaient disparu ; deux églises et cent maisons étaient enterrées; quatre cents personnes ensevelies vivantes; un fragment de la montagne avait roulé dans le lac de Lowertz, et, le comblant en partie, avait soulevé une vague de cent pieds de hauteur et d'une lieue d'étendue, qui avait passé sur l'île de Schwanau et avait enlevé les maisons et les habitants. La chapelle d'Olten, bâtie en bois, fut trouvée flottant sur le lac comme par mirale; la cloche de Goldau, emportée à travers les airs, alla tomber à un quart de lieue de l'église.

« Dix-sept personnes seulement survécurent à cette catastrophe.

« Écrit à Art en l'honneur de la très-sainte Tri-

« nité, le 10 janvier 1807, et donné à ma fille Ma-
« rianne, pour qu'elle n'oublie jamais, quand je
« ne serai plus là pour le lui rappeler, que, si le
« Seigneur nous a châtiés d'une main, il nous a sou-
« tenus de l'autre.

« JOSEPH VIGELD. »

Mon hôte entra dans ma chambre comme je copiais les dernières lignes du manuscrit de son beau-père ; il venait m'annoncer que le déjeuner était prêt.

C'était le souper de la veille, auquel personne de nous n'avait pensé à toucher.

UNE CONNAISSANCE D'AUBERGE.

La journée était magnifique. Quelque envie que j'eusse de rester plus longtemps avec cette excellente famille, mes heures étaient comptées; j'allai dire adieu à Pierrot à qui je portai un morceau de pain; je pris congé de Fidèle en lui promettant un collier, je serrai la main du vieillard qui voulait à toute force me reconduire jusqu'à Schonembuch, et je recommandai à Marianne de ne point m'oublier dans ses prières.

Au moment de tourner l'angle où la veille nous avions rencontré Fidèle, je me retournai pour regarder une fois encore cette petite maison blanchissante sur sa pelouse verte. Le vieillard était assis sur son banc de bois; Marianne, debout sur la porte, me regardait m'éloigner; Fidèle était couché aux pre-

miers rayons du soleil matinal ; tout cela se détachait dans une atmosphère pure, avec un aspect calme et tranquille, à croire que le malheur avait dû oublier ce petit coin de terre ; et certes, c'est ce que j'aurais cru, si je n'avais fait que passer devant cette maison ; mais j'y étais entré, et toute la vie réelle de ses habitants, avec sa joie et ses larmes, s'était déroulée devant moi. La chaumière a son drame comme le palais, seulement la douleur du village est silencieuse, et celle de la ville bruyante ; le villageois pleure dans l'église, et le citadin dans la rue ; le pauvre se plaint des hommes à Dieu, et le riche, de Dieu aux hommes.

Nous nous arrêtâmes à Schwitz le temps de déjeuner seulement, attendu que la ville, à part l'honneur d'avoir donné son nom à la confédération et la forme étrange des deux montagnes auxquelles elle est adossée, n'offre rien de remarquable, puis nous nous remîmes en route pour Sewen, où nous prîmes un bâteau; nous laissâmes à gauche le château de Schwanau, brûlé par Stauffacher en 1308, et nous allâmes aborder, au bout d'une heure à peu près de navigation, à l'endroit même où une partie de la montagne s'était précipitée dans le lac. Du moment où nous avions aperçu les débris du Ruffiberg, l'envie m'avait pris de les traverser, et de loin la chose me paraissait des plus faciles, car dans les Alpes, on ne peut juger ni de la distance, ni du volume des objets.

Mes bateliers m'avaient bien dit que je me repentirais de cette entreprise ; mais je n'avais pas voulu les croire, de sorte qu'arrivé au bord, une fausse honte m'empêcha de retourner en arrière, et je m'engageai au milieu de ces ruines gigantesques de la nature.

Il faut avoir vu cet effroyable chaos pour s'en faire une idée : ce ne sont que rochers arrachés de leurs bases, arbres déracinés, collines sans formes et sans verdure. Toutes les fois que nous suivions ces vallées capricieuses et sans continuité, c'était à croire que, comme le Caïn de Byron, nous visitions le cadavre d'un monde. Au milieu de ce bouleversement de la création, il nous était impossible d'adopter un chemin, de nous proposer un but, d'orienter notre course ; il fallait à tout moment tourner des rochers à pic, qu'on ne pouvait franchir, s'accrocher de ses mains aux branches et aux racines des arbres, se détourner sans savoir où menait ce détour, ni si le chemin adopté avait son issue. De temps en temps, étouffés par la vue de ces masses au fond desquelles nous semblions ramper, nous nous attachions à l'une d'elles, nous gravissions jusqu'à son sommet, et nous retrouvions au delà du désert dans lequel nous étions engagés la nature vivante et joyeuse des prairies, des lacs et des montagnes ; alors nous respirions comme des nageurs qui remontent à la surface de l'eau ; nous faisions

notre provision d'air, et nous nous replongions au fond de ces vagues de terre qui avaient englouti trois villages que nous foulions sous nos pieds, avec leurs habitants ensevelis. Francesco ne comprenait rien au caprice que j'avais eu de passer au milieu de ces décombres, tandis que je pouvais prendre le chemin d'Art, et j'avoue que moi-même, comme cela m'était déjà arrivé en pareille circonstance, je commençais à trouver assez stupide, à part moi, cette curiosité qui me pousse toujours là où il y a la plus grande fatigue à essuyer.

Enfin, après quatre heures de marche au milieu de cette terre convulsionnée, nous en atteignîmes l'extrémité, et nous aperçûmes à un quart de lieue de nous le joli clocher d'Art, qui se détachait sur le lac de Zug, et qui n'était séparé de nous que par une charmante prairie du vert le plus appétissant. On devine avec quelle volupté nous foulâmes ce tapis moelleux, après avoir trébuché comme nous l'avions fait pendant cinq ou six heures, de tours et de détours, de montées et de descentes, au milieu de rochers, d'arbres et de terres éboulés. Aussi, en arrivant à Art, au lieu de demander le dîner, je demandai un lit, et je recommandai qu'on ne me réveillât sous aucun prétexte.

Lorsque je rouvris les yeux, les rayons de la lune éclairaient ma chambre d'une si douce lumière, que je ne pus résister au désir de me lever et d'aller à

la fenêtre. Elle donnait sur le lac de Zug, qui brillait comme un miroir d'argent ; à gauche le mont Righi, presque taillé à pic, s'élevait majestueusement jusqu'aux étoiles qui semblaient des fleurs tremblantes à sa cime ; à droite, les maisons de Saint-Adrian et de Walchwyl dormaient tout le long de la rive, abritées par la montagne de Zug. Pas un nuage ne tachait le ciel, pas un souffle ne passait dans l'air, pas un bruit ne s'éveillait dans l'espace : le monde endormi flottait dans l'éther, comme un vaisseau qui vogue, et l'on sentait à sa confiance que Dieu le regardait marcher.

Alors il me vint une idée fatale pour Francesco ; c'était de profiter de cette belle nuit et de cette fraîche lueur pour me mettre en route, afin d'arriver de bon matin à Lucerne. Il n'y avait à tout cela qu'un inconvénient, c'était la faim qui commençait à se faire sentir. Je voulus me remettre au lit pour essayer de me rendormir ; mais la somme de repos dont j'avais besoin était prise, je ne pus refermer l'œil ; d'ailleurs ce magique clair de l'une, qui teignait tout le paysage d'une teinte bleuâtre, m'attirait irrésistiblement. Je sautai une seconde fois à bas de mon lit, et je m'engageai, avec mon costume plus que léger, dans les escaliers de l'auberge, cherchant la chambre de mon hôte et frappant à toutes les portes, afin d'être sûr, dans le nombre, de trouver la sienne. Ma recherche fut longtemps inu-

tile, soit que les appartements fussent inhabités, soit que leurs locataires eussent le sommeil dur; enfin je commençais à désespérer du succès de mon excursion, lorsque, de la dernière chambre où je frappai, on me répondit en allemand : *Warten sie, da bin ich* (1).

Je n'avais garde de ne pas attendre : la langue qu'on me parlait et que je reconnaissais pour celle de mon hôte raisonnait trop doucement à mon oreille; je restai donc sur le pallier attendant que la porte s'ouvrît; mon attente ne fut pas longue, et un grand jeune homme blond parut en se frottant les yeux et en demandant s'il était déjà temps de partir.

— Pour moi, oui, répondis-je en souriant, mais peut-être pas pour vous, monsieur; car je crois que nous nous sommes trompés tous deux, moi en vous prenant pour mon hôte, vous en me prenant pour votre guide; veuillez donc, je vous prie, agréer mes excuses. Je voulus me retirer.

— Pardon, me dit-il, mais puis-je au moins savoir qui j'ai eu l'honneur de recevoir.

— M. Alexandre Dumas.

— Croyez, monsieur, que je suis enchanté.

— Me permettez-vous de vous faire la même question?

(1) Attendez, me voilà.

— M. Édouard Viclers, avocat à Bruxelles.

— Trop heureux, monsieur, d'avoir l'honneur...

Et nous nous inclinâmes comme si nous nous rencontrions dans un salon ; cependant la connaissance avait quelque chose de plus original, vu le costume où nous nous trouvions, et qui avait l'air d'un uniforme, tant il était pareil.

— Maintenant, monsieur, continuai-je, sans indiscrétion oserais-je vous demander une chose?

— Faites, monsieur.

— Auriez-vous faim, par hasard?

— Hum! fit le Bruxellois en se consultant, il me semble que oui.

— C'est que je me suis couché hier sans souper, attendu que je tombais de sommeil en arrivant.

— Et moi, monsieur, attendu que je suis arrivé trop tard et qu'il n'y avait que des œufs dans l'auberge.

— Vous n'aimez pas les œufs, à ce qu'il paraît?

— Je ne puis pas les sentir.

— De sorte que vous êtes à jeun?

— Comme vous.

— Eh bien! il faut manger.

— Mangeons.

— Puis, si vous le voulez, nous profiterons de cette belle nuit pour nous mettre en route.

— Volontiers ; mais que mangerons-nous?

— Dieu y pourvoira, allons d'abord mettre nos pantalons.

La proposition était opportune, aussi fut-elle adoptée sans discussion; cinq minutes après nous étions à moitié présentables, c'était tout autant qu'il en fallait pour le moment.

— Maintenant, dis-je, mon cher avocat, vous qui parlez allemand comme Luther, chargez-vous de réveiller notre hôte, et demandez-lui s'il n'y aurait pas moyen de mettre la main sur les poules qui ont pondu ses œufs; ça nous ferait toujours une fricassée. Quant à moi, je vais secouer mon guide, et voir s'il peut nous être bon à quelque chose.

J'allai à la chambre des domestiques; je reconnus Francesco à la manière triomphante dont il ronflait. Je le tirai par les jambes; il se réveilla et me reconnut.

— Ah! Excellence, dit-il en étendant les bras, ah! je faisais un beau rêve.

— Lequel, mon garçon?

— Je rêvais que vous me laissiez dormir.

Le reproche m'alla au cœur, et si Francesco, en me l'adressant, ne s'était pas laissé glisser le long du lit, je crois que la pitié l'aurait emporté sur l'égoïsme; mais le pauvre garçon s'était trop pressé de m'obéir, et il porta la peine de sa promptitude.

Je trouvai, en revenant, ma nouvelle connaissance en grande conversation avec notre hôte. Les nouvelles étaient désastreuses: il n'y avait décidément que des œufs dans toute la maison.

— Voyons, dis-je à mon avocat, avez-vous une antipathie invincible pour l'omelette?

— C'est-à-dire que je l'exècre.

— Et pour le poisson?

— Le poisson, c'est autre chose, je l'adore.

— Mais c'est qu'il n'y a pas de poisson dans l'auberge, interrompit l'hôte.

— Comment, il n'y en a pas! voyez ce que dit mon *Itinéraire :* « Art, grand et beau village du canton de Schwitz, au bord du lac de Zug, entre le Righi et le Ruffiberg, auberge de l'Aigle-Noir; on y est très-bien, bon poisson!... Voyez, bon poisson, c'est imprimé.

— Oh! oui, dans le lac, il a voulu dire. Oh! il y a des rœtels, des truites et des ferras superbes.

— Eh bien! nous allons en pêcher.

— Mais je n'ai pas de filets.

— Sans filets.

— Je n'ai pas de ligne.

— Sans ligne.

— A quoi?

— A la carabine.

— C'est pour me conter de ces histoires-là que vous m'avez réveillé? me dit l'aubergiste...

— Oui, mon ami, et j'ajouterai encore quelque chose; préparez tout ce qu'il vous faut pour faire une bonne matelote, chargez-vous des oignons, du vin et du beurre, je me charge du poisson.

— Allons, il faut voir, dit le bonhomme en préparant sa casserolle.

— A la bonne heure. Maintenant, est-ce à vous la petite barque qui est sur le lac ?

— Oui.

— M'autorisez-vous à la prendre ?

— Oui.

— Voulez-vous me prêter le réchaud de terre sur lequel est assis mon guide ?

— Oui.

— Eh bien ! c'est tout ce qu'il faut, merci. Maintenant, Francesco, mets du feu dans le réchaud. Ramasse des branches de sapin, prends une corde, et en route.

— Bonne pêche, dit l'aubergiste d'un ton goguenard.

Je pris ma carabine, je fis signe à l'avocat de me suivre, et nous sortîmes.

En cinq minutes nous fûmes au bord du lac. J'assurai le fourneau avec la corde à la proue de la barque, je le chargeai de nouvelles branches de sapin ; Francesco s'assit sur le banc du milieu, un aviron de chaque main ; M. Viclers détacha la chaîne qui retenait la barque au rivage et vint me rejoindre; je fis signe à notre rameur de se mettre à la besogne, et nous commençâmes à glisser sur le lac.

Comme je l'ai dit, il était uni comme un miroir,

et si limpide, que nous voyions parfaitement à la profondeur de vingt pieds à peu près. L'eau réfléchissait la flamme tremblante de notre réchaud, qui semblait brûler au milieu de l'élément destiné à l'éteindre : de temps en temps nous apercevions comme un éclair argenté qui passait sous notre barque, et je montrais du doigt à mon camarade de pêche ce présage de succès ; car c'était l'écaille scintillante d'un habitant du lac, qui, réveillé par cette lueur inaccoutumée, passait rapidement dans le cercle de lumière que nous poussions en avant. Peu à peu les poissons semblèrent non-seulement se familiariser avec nous, mais encore, attirés par la curiosité, nous les vîmes monter du fond de l'eau, puis s'arrêter à quelques pieds au-dessous de sa surface, immobiles et comme endormis : nous pouvions reconnaître leur forme et leur espèce ; mais aucun ne montait encore assez près de nous pour que je voulusse risquer de perdre une balle. Je fis signe à Francesco de cesser de ramer, et je jetai de nouvelles branches sur le foyer ; la flamme redoubla ; les poissons, attirés comme par un charme, s'élevaient avec un mouvement de nageoires si imperceptible, que nous ne nous apercevions qu'ils montaient à la surface, que par l'accroissement de leur dimension ; enfin ils entrèrent dans le foyer de lumière réfléchi par l'eau, et nous les vîmes étinceler, comme si chacune de leurs écailles était un

diamant ; nous pouvions choisir selon notre goût et notre caprice. Mon compagnon me montrait une truite superbe ; mais j'avais jeté mon dévolu sur un lavaret magnifique. Je connaissais son espèce pour avoir eu avec elle, au bord du lac de Genève, des relations dont je n'avais eu qu'à me louer. Ce fut donc vers lui que je dirigeai le canon de ma carabine ; l'avocat me regardait faire en retenant son souffle, Francesco s'était traîné à quatre pattes jusqu'auprès de nous, et paraissait prendre le plus grand intérêt à ce qui allait se passer. Le lavaret seul semblait ignorer qu'il fût l'objet de l'attention générale. Il montait insensiblement, comme si, après avoir traversé le premier foyer réfléchi par l'eau, il eût voulu arriver jusqu'à la véritable flamme qui brûlait dans l'air : enfin je jugeai qu'il était à une bonne hauteur, j'appuyai le doigt sur la gâchette, le coup partit.

Nous ne pûmes nous empêcher de tressaillir nous-mêmes à cette détonation, comme si elle était inattendue : toute la montagne s'était éveillée jusqu'en ses profondeurs ; on eût dit que le tonnerre bondissait sur les flancs du Righi et du Ruffiberg ; nous l'entendîmes s'éloigner d'écho en écho du côté de Zug, puis s'adoucir, puis s'éteindre. Nous reportâmes alors nos yeux sur le lac : tous nos curieux avaient disparu ; seulement, à une grande profondeur, nous apercevions un point argenté ; je le mon-

trai à mes compagnons : c'était notre lavaret qui remontait le ventre en l'air. Au bout de quelques secondes, il flottait complaisamment à la surface de l'eau ; de sorte que nous n'eûmes qu'à étendre la main pour le prendre, la balle lui avait emporté la moitié de la tête.

Nous rentrâmes en triomphateurs à l'hôtel. Notre hôte nous attendait devant ses fourneaux ; cependant il n'avait pas cru devoir s'avancer jusqu'à commencer sa matelote. Eh bien! fis-je en lui montrant notre pêche, qu'est-ce que vous dites de celui-là, mon brave homme ?

— Je dis qu'on apprend à tout âge, répondit notre hôte avec un air de profonde humilité et en regardant la magnifique bête que nous lui rapportions.

— Ah! eh bien ! maintenant, pendant que nous allons achever notre toilette, faites votre fricassée, et tâchez de ne pas mettre de rancune dans l'assaisonnement.

J'ignore si la recommandation était nécessaire ; mais ce que je sais, c'est que la matelote était excellente, et que le lavaret était de si belle taille, qu'il y en eut pour tout le monde, même pour le guide de mon nouvel ami qui était arrivé pendant le repas.

Le souper fini, nous réglâmes nos comptes avec l'hôte ; puis, comme une légère teinte orangée commençait à paraître au sommet du Ruffiberg, nous

pensâmes qu'il était temps de nous mettre en route. A la porte de l'auberge, mon compagnon tourna à gauche, et moi à droite.

— Où diable allez-vous donc? me dit-il.

— Eh bien! mais à Lucerne.

— A Lucerne!... j'en reviens.

— Tiens, tiens, tiens! Alors il paraît que nous ne faisions pas même route.

— Nous avons même tout à fait l'air de nous tourner le dos.

— Alors, bon voyage.

— Dieu vous garde!

— Si vous passez à Bruxelles?

— Si vous venez à Paris?

— C'est chose dite. Adieu.

— Adieu.

Et nous nous quittâmes pour ne nous revoir probablement que dans la vallée de Josaphat.

— Eh bien! dis-je, Francesco, qu'est-ce que tu penses de tout cela, mon garçon?

— Ma foi, monsieur, me répondit-il, je pense que vous avez de singulières habitudes: vous quittez les beaux chemins pour en prendre de mauvais; vous dormez le jour pour marcher la nuit, et vous pêchez des poissons avec une carabine!...

LES POULES DE M. DE CHATEAUBRIAND.

En sortant de l'hôtel de l'Aigle et en prenant le chemin qui s'étend à la gauche du lac de Zug, nous nous retrouvions sur un terrain qui appartient exclusivement à l'histoire. La route que nous suivions fut suivie par Guessler, et va aboutir à sa tombe. Nous ne nous arrêtâmes à Immensée, où nous arrivâmes à sept heures du matin, que le temps de faire une halte, et nous prîmes aussitôt la route de Küssnach, dont le nom amoureusement poétique (1) est si peu en harmonie avec le souvenir de mort qu'il rappelle. A un quart de lieue d'Immensée, à peu près, nous nous engageâmes dans le chemin creux au bout duquel veillait Guillaume Tell; il est large à peine pour

(1) Baiser du soir.

passer une voiture et encaissé des deux côtés par un talus de douze pieds de hauteur, au sommet duquel s'élèvent des arbres, dont les branches se joignant et s'entrelaçant forment un berceau au-dessus de la tête du voyageur ; à son extrémité s'élève une chapelle ; c'est celle qui fut élevée à l'endroit même où expira Guessler. En face de la chapelle, un chemin latéral quitte la route, monte vingt pas à peu près et s'arrête au pied d'un arbre. S'il faut en croire la tradition, c'est là, derrière, et contre cet arbre même, dont on aperçoit à gauche, en venant d'Immensée, le tronc couvert de mousse, que Tell, caché, appuya son arbalète pour être plus sûr de son coup. En admettant cette distance entre le tireur et le but, Guillaume aurait tiré à vingt-sept pas.

Cette chapelle n'a rien qui la distingue des autres. Les effigies de saint Nicolas de Floue et de saint Charles Borromée la décorent, et dans celle-ci, comme dans les autres, on me présenta un livre où les pèlerins inscrivent leurs noms ; à l'avant-dernière page, je trouvai celui de M. de Chateaubriand.

Depuis Martigny, j'avais vu de temps en temps reparaître, sur les livres des auberges, ce grand et beau nom confondu parmi les noms obscurs des touristes. A Andermatt, un voyageur avait dessiné au-dessous de ce nom une lyre couronnée de lauriers. L'aubergiste me l'avait montré comme un

nom de prince, et je l'avais trompé en lui disant que c'était un nom de roi. Je griffonnai ma signature bien loin et bien au-dessous de la sienne, comme devait le faire un courtisan respectueux, et je me remis en route.

En sortant du petit bois dans lequel est située la chapelle de Tell, nous aperçûmes à notre gauche les ruines de la forteresse à laquelle se rendait Guessler lorsqu'il fut tué. Un petit chemin y conduit; nous le prîmes, et en moins de dix minutes nous arrivâmes à ce château, détruit par Stauffacher au mois de janvier de l'année 1308, et qui n'offre rien de remarquable que le souvenir qu'il rappelle. Le sentier qui y mène entre d'un côté, le traverse entièrement, et, sortant de l'autre, conduit droit à Küssnach. Nous nous y embarquâmes pour Lucerne.

Le lac des Quatre-Cantons passe généralement pour le plus beau lac de la Suisse : en effet, le caprice de sa forme donne à ses perspectives différentes beaucoup d'inattendu. Cependant jusqu'alors je lui avais préféré le lac de Brientz, avec sa ceinture de glaciers ; mais en arrivant en face de Lucerne je fus forcé d'avouer que nulle part encore une vue aussi complète dans son ensemble et dans ses détails ne s'était offerte à mes yeux.

En effet, en face de moi, au fond de son petit golfe, s'élevait Lucerne, entourée de fortifications qui remontent au XVIe siècle, et qui donnent un

aspect étrange à cette ville, dans un pays où les véritables remparts sont bâtis de la main de Dieu, et s'élèvent à quatorze mille pieds de hauteur ; à sa droite et à sa gauche, comme deux sentinelles, comme deux géants, comme le génie du bien et du mal, s'élèvent le Righi, cette reine des montagnes (1), revêtu de son manteau de verdure, brodé de villages et de chalets, et le Pilate (2), squelette osseux et décharné, couronné de nuages, où dorment les tempêtes. Jamais contraste plus complet que celui qu'offrent ces deux montagnes n'a été embrassé d'un coup d'œil. L'une, couverte de végétation de sa base à son sommet, abrite cent cinquante chalets et nourrit trois mille vaches ; l'autre, comme un mendiant, vêtue à peine de quelques lambeaux de verdure sombre, qui laissent apercevoir ses flancs nus et déchirés, n'est habitée que par les orages et les aigles, les nuages et les vautours ; la première n'a que des traditions riantes, la seconde ne rappelle que des légendes infernales : aussi le chemin qui côtoie sa base est-il celui que Walter Scott a choisi pour en faire le Théâtre de la scène terrible qui ouvre son Roman de Charles le Téméraire.

Le vent qui soufflait de Brünnen et qui enflait notre petite voile nous faisait glisser si doucement

(1) *Regina montium.*

(2) *Mons Pileatus.*

au milieu de ce ravissant paysage, que couché comme je l'étais sur la proue, je ne me sentais pas marcher, et que j'étais prêt à croire que c'était la ville qui venait au-devant de moi : cette illusion dura jusqu'au dernier moment ; les maisons grandissantes semblaient sortir de l'eau. Nous doublâmes une tour qui, servant autrefois de phare (1), a donné son nom à la ville, et nous abordâmes sur le quai. Une auberge que nous trouvâmes sur notre route était celle du Cheval blanc ; nous nous y arrêtâmes.

La première nouvelle que j'appris, et en effet c'était la plus importante, était que M. de Chateaubriand habitait Lucerne. On se rappelle qu'après la révolution de juillet, notre grand poëte, qui avait voué sa plume à la défense de la dynastie déchue, s'exila volontairement, et ne revint à Paris que lorsqu'il y fut rappelé par l'arrestation de la duchesse de Berry. Il demeurait à l'hôtel de l'Aigle.

Je m'habillai aussitôt dans l'intention d'aller lui faire une visite, je ne le connaissais pas personnellement. A Paris, je n'eusse point osé me présenter à lui ; mais hors de la France, à Lucerne, isolé comme il l'était, je pensai qu'il y aurait peut-être quelque plaisir pour lui à voir un compatriote. J'allai donc hardiment me présenter à l'hôtel de l'Aigle ; je demandai M. de Chateaubriand au gar-

(1) Lucerna.

çon de l'hôtel, il me répondit qu'il venait de sortir pour donner à manger à ses poules : je le fis répéter, croyant avoir mal entendu ; mais il me fit une seconde fois la même réponse. Je laissai mon nom, en réclamant en même temps la faveur d'être reçu le lendemain, car il commençait à se faire tard, et les courses continues que j'avais faites depuis Brigg, le peu de repos que j'avais pris pendant les trois ou quatre dernières étapes, me faisaient sentir que je n'aurais par trop du reste du jour et de la nuit pour me remettre tout à fait ; quant à Francesco, toute ville était pour lui Capoue.

Le lendemain, je reçus une lettre de M. de Chateaubriand, envoyée dès la veille, mais qu'on ne m'avait pas remise de peur de m'éveiller : c'était une invitation à déjeuner pour dix heures ; il en était neuf, il n'y avait pas de temps à perdre, je sautai à bas de mon lit et je m'habillai.

Il y avait bien longtemps que je désirais voir M. de Chateaubriand. Mon admiration pour lui était une religion d'enfance ; c'était l'homme dont le génie s'était le premier écarté du chemin battu, pour frayer à notre jeune littérature la route qu'elle a suivie depuis ; il avait suscité à lui seul plus de haines que tout le cénacle ensemble ; c'était le roc que les vagues de l'envie, encore émues contre nous, avaient vainement battu pendant cinquante ans ; c'était la lime sur laquelle s'étaient usées les

dents dont les racines avaient essayé de nous mordre.

Aussi, lorsque je mis le pied sur la première marche de l'escalier, le cœur faillit me manquer. Tout à fait inconnu, il me semblait que j'eusse été moins écrasé de cette immense supériorité ; car alors le point de comparaison eût manqué pour mesurer nos deux hauteurs, et je n'avais pas la ressource de dire comme Stromboli au mont Rosa : « Je ne suis qu'une colline, mais je renferme un volcan. »

Arrivé sur le palier, je m'arrêtai, le cœur me battait avec violence ; j'eusse moins hésité, je crois, à frapper à la porte d'un conclave. Peut-être en ce moment M. de Chateaubriand croyait-il que je le faisais attendre par impolitesse, tandis que je n'osais entrer par vénération. Enfin, j'entendis le garçon qui montait : je ne pouvais rester plus longtemps à cette porte; je frappai, ce fut M. de Chateaubriand lui-même qui me vint ouvrir.

Certes il dut se former une singulière opinion de mes manières, s'il n'attribua pas mon embarras à sa véritable cause ; je balbutiai comme un provincial, je ne savais si je devais passer devant ou derrière lui ; je crois que, comme M. Parseval devant Napoléon, s'il m'eût demandé mon nom, je n'aurais su que lui répondre.

Il fit mieux, il me tendit la main.

Pendant tout le déjeuner, nous parlâmes de la France ; il envisagea les unes après les autres toutes

les questions politiques qui se débattaient à cette époque, depuis la tribune jusqu'au club, et cela avec cette lucidité de l'homme de génie qui pénètre au fond des choses et des hommes, qui estime à leur valeur les convictions et les intérêts, et qui ne s'illusionne sur rien. Je demeurai convaincu que M. de Chateaubriand regardait dès lors le parti auquel il appartenait comme perdu, croyait tout l'avenir dans le républicanisme social, et demeurait attaché à sa cause plus encore parce qu'il la voyait malheureuse que parce qu'il la croyait bonne. Il en est ainsi de toutes les grandes âmes, il faut qu'elles se dévouent à quelque chose ; quand ce n'est pas aux femmes, c'est aux rois ; quand ce n'est pas aux rois, c'est à Dieu.

Je ne pus m'empêcher de faire observer à M. de Chateaubriand que ses théories, royalistes par la forme, étaient républicaines par le fond. — Cela vous étonne? me dit-il en souriant ; je le lui avouai. —Je le crois, cela m'étonne bien davantage encore, continua-t-il ; j'ai marché sans le vouloir, comme un rocher que le torrent roule, et maintenant voilà que je me trouve plus près de vous que de moi!... Avez-vous vu le lion de Lucerne?

— Pas encore.

— Eh bien ! allons lui faire une visite ; c'est le monument le plus important de la ville. Vous savez à quelle occasion il a été érigé?

— En mémoire du 10 août.

— C'est cela.

— Est-ce une belle chose?

— C'est mieux que cela, c'est un beau souvenir.

— Il n'y a qu'un malheur, c'est que le sang répandu pour la monarchie était acheté à une république, et que la mort de la garde suisse n'a été que le payement exact d'une lettre de change.

— Cela n'en est pas moins remarquable dans une époque où il y avait tant de gens qui laissaient protester leurs billets.

Comme on voit, ici nous différions dans nos idées, c'est le malheur des opinions qui partent de deux principes opposés : toutes les fois que le besoin les rapproche, elles s'entendent sur les théories, mais elles se séparent sur les faits.

Nous arrivâmes en face du monument situé à quelque distance de la ville, dans le jardin du général Pfyffer. C'est un rocher taillé à pic, dont le pied est baigné par un bassin circulaire. Une grotte, de quarante-quatre pieds de longueur sur quarante-huit pieds d'élévation, a été creusée dans ce rocher, et, dans cette grotte, un jeune sculpteur de Constance, nommé Ahorn, a, sur un modèle en plâtre de Thorwaldsen, taillé un lion colossal percé d'une lance, dont le tronçon est resté dans la plaie, et qui expire en couvrant de son corps le bouclier

fleurdelisé qu'il ne peut plus défendre ; au-dessus de la grotte on lit ces mots :

Helvetiorum fidei ac virtuti.

Et au-dessous d'elle les noms des officiers et des soldats qui périrent le 10 août; les officiers sont au nombre de vingt-six, et les soldats de sept cent soixante.

Ce monument prenait, au reste, un intérêt plus grand de la nouvelle révolution qui venait de s'accomplir, et de la nouvelle fidélité qu'avaient déployée les Suisses. Cependant, chose bizarre, l'invalide qui garde le lion nous parla beaucoup du 10 août, mais ne nous dit pas un mot du 29 juillet. La plus nouvelle des deux catastrophes était celle qu'on avait déjà oubliée, et, c'est tout simple : 1830 n'avait chassé que le roi, 1790 avait chassé la royauté.

Je montrai à M. de Chateaubriand les noms de ces hommes qui avaient si bien fait honneur à leur signature, et je lui demandai, si l'on élevait un pareil monument en France, quels seraient les noms de nobles qu'on pourrait inscrire sur la pierre funéraire de la royauté, pour faire pendant à ces noms populaires.

— Pas un, me répondit-il.

— Comprenez-vous cela ?

— Parfaitement : les morts ne se font pas tuer. L'histoire de la révolution de juillet était tout entière dans ces mots : la noblesse est le véritable bouclier de la royauté ; tant qu'elle l'a porté au bras, elle a repoussé la guerre étrangère et étouffé la guerre civile; mais du jour où, dans sa colère, elle l'a imprudemment brisé, elle s'est trouvée sans défense. Louis XI avait tué les grands vassaux, Louis XIII les grands seigneurs, et Louis XVI les aristocrates; de sorte que lorsque Charles X a appelé à son secours les d'Armagnac, les Montmorency et les Lauzun, sa voix n'a évoqué que des ombres et des fantômes.

— Maintenant, me dit M. de Chateaubriand, si vous avez vu tout ce que vous vouliez voir, allons donner à manger à mes poules.

— Au fait, vous me rappelez une chose ; c'est que, lorsque je me suis présenté hier à votre hôtel, le garçon m'a dit que vous étiez sorti pour vous livrer à cette champêtre occupation : votre projet de retraite irait-il jusqu'à vous faire fermier ?

— Pourquoi pas ? Un homme dont la vie aurait été comme la mienne poussée par le caprice, la poésie, les révolutions et l'exil, sur les quatre parties du monde, serait bien heureux, ce me semble, non pas de posséder un chalet dans ces montagnes, je n'aime pas les Alpes, mais un herbage en Normandie, ou une métairie en Bretagne. Je crois décidément que c'est la vocation de mes vieux jours.

— Permettez-moi d'en douter. Vous vous souviendrez de Charles-Quint à Saint-Just : vous n'êtes pas de ces empereurs qui abdiquent, ou de ces rois qu'on détrône ; vous êtes de ces princes qui meurent sous un dais et qu'on enterre comme Charlemagne, les pieds sur leur bouclier, l'épée au flanc, la couronne en tête et le sceptre à la main.

— Prenez garde, il y a longtemps qu'on ne m'a flatté, et je serais capable de m'y laisser reprendre. Allons donner à manger à mes poules.

Sur mon honneur, j'aurais voulu tomber à genoux devant cet homme, tant je le trouvais à la fois simple et grand !...

Nous nous engageâmes sur le pont de la Cour, qui conduit à la partie de la ville qui est séparée par un bras du lac : c'est le pont couvert le plus long de la Suisse, après celui de Rapperschwyll ; il a treize cent quatre-vingts pieds, et est orné de deux cent trente-huit sujets tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Nous nous arrêtâmes aux deux tiers à peu près de son étendue, à quelque distance d'un endroit couvert de roseaux. M. de Chateaubriand tira de sa poche un morceau de pain qu'il y avait mis après le déjeuner, et commença de l'émietter dans le lac. Aussitôt une douzaine de poules d'eau sortirent de l'espèce d'île que formaient les roseaux, et vinrent en hâte se disputer le repas que leur préparait, à

cette heure, la main qui avait écrit le *Génie du Christianisme*, *les Martyrs* et *le Dernier des Abencérages*. Je regardai longtemps, sans rien dire, le singulier spectacle de cet homme penché sur le pont, les lèvres contractées par un sourire, mais les yeux tristes et graves ; peu à peu son occupation devint tout à fait machinale, sa figure prit une expression de mélancolie profonde, ses pensées passèrent sur son large front comme des nuages au ciel : il y avait parmi elles des souvenirs de patrie, de famille, d'amitiés tendres, plus sombres que les autres. Je devinai que ce moment était celui qu'il s'était réservé pour penser à la France.

Je respectai cette méditation tout le temps qu'elle dura. A la fin, il fit un mouvement et poussa un soupir. Je m'approchai de lui ; il se souvint que j'étais là, et me tendit la main.

— Mais, si vous regrettez tant Paris, lui dis-je, pourquoi n'y pas revenir? Rien ne vous en exile, et tout vous y rappelle.

— Que voulez-vous que j'y fasse? me dit-il. J'étais à Cotterets lorsqu'arriva la révolution de juillet. Je revins à Paris. Je vis un trône dans le sang, et l'autre dans la boue ; des avocats faisant une charte, un roi donnant des poignées de main à des chiffonniers. C'était triste à en mourir, surtout quand on est plein, comme moi, des grandes traditions de la monarchie. Je m'en allai.

— D'après quelques mots qui vous sont échappés ce matin, j'avais cru que vous reconnaissiez la souveraineté populaire.

— Oui, sans doute, il est bon que de temps en temps la royauté se retrempe à sa source, qui est l'élection; mais cette fois, on a sauté une branche de l'arbre, un anneau de la chaîne : c'était Henri V qu'il fallait élire et non Louis-Philippe.

— Vous faites peut-être un triste souhait pour ce pauvre enfant, répondis-je. Les rois du nom de Henri sont malheureux en France : Henri Ier a été empoisonné, Henri II tué dans un tournoi, Henri III et Henri IV ont été assassinés.

— Eh bien ! mieux vaut, à tout prendre, mourir du poignard que de l'exil : c'est plus tôt fait et on souffre moins.

— Mais vous, ne reviendrez-vous pas en France, voyons?

— Si la duchesse de Berry, après avoir fait la folie de venir dans la Vendée, fait la sottise de s'y laisser prendre, je reviendrai à Paris pour la défendre devant ses juges, puisque mes conseils n'auront pu l'empêcher d'y paraître.

— Sinon ?...

— Sinon, continua M. de Chateaubriand en émiettant un second morceau de pain, je continuerai à donner à manger à mes poules.

Deux heures après cette conversation, je m'éloi-

gnais de Lucerne dans un bateau conduit par deux rameurs ; j'avais vu de la ville ce que je voulais en voir, et de plus j'en emportais un souvenir que je ne comptais pas y trouver, celui d'une entrevue avec M. de Chateaubriand ; j'étais resté tout un jour avec le géant littéraire de notre époque, avec l'homme dont le nom retentit aussi haut que ceux de Gœthe et de Walter Scott. Je l'avais mesuré comme ces montagnes des Alpes qui s'élevaient blanchissantes sous mes yeux ; j'étais monté sur son sommet, j'étais descendu au fond de ses abîmes ; j'avais fait le tour de sa base de granit, et je l'avais trouvé plus grand encore de près que de loin, dans la réalité que dans l'imagination, dans la parole que dans les œuvres. Depuis ce temps, l'impression que j'avais reçue n'a fait que s'accroître, et jamais je n'ai essayé de revoir M. de Chateaubriand, de peur de ne pas le retrouver tel que je l'avais vu, et que ce changement ne portât atteinte à la religion que je lui ai vouée. Quant à lui, il est probable qu'il a oublié non-seulement les détails de ma visite, mais encore la visite elle-même, et c'est tout simple : j'étais le pèlerin, et il était le dieu.

LE RIGHI.

Nous arrivâmes vers les quatre heures à Weggis, point qui, après une mûre délibération, avait été choisi par mes bateliers comme celui d'où je devais commencer mon ascension sur la montagne, la plus renommée de la Suisse pour le magnifique panorama qu'on découvre de sa cime.

La journée était déjà avancée, aussi ne nous arrêtâmes-nous, à l'auberge, que le temps d'aller chercher un conducteur. Malheureusement, ainsi que je l'ai dit, nous nous y prenions un peu tard. Comme le temps promettait d'être magnifique pour le lendemain, il y avait eu abondance de voyageurs, ce qui avait amené pénurie de guides, si bien que le dernier était parti il y avait une heure avec un Anglais. Notre hôte nous conseilla de nous mettre à la poursuite

du gentleman, nous promettant que, si nous étions bons marcheurs, nous le rattraperions à moitié chemin de la montée, ce qui nous permettrait de profiter, pour la dernière partie de la montagne qui est la plus difficile, de la compagnie de son cicerone.

Nous profitâmes de l'avis, et nous nous mîmes immédiatement en route. Le chemin qui part de la porte même de l'auberge était assez visiblement tracé pour que nous n'eussions pas à craindre de nous égarer ; il s'engageait à deux cents pas à peine de la maison, dans un charmant bois de noyers et de chênes, qui nous accompagnèrent ainsi pendant l'espace d'une demi-lieue, après laquelle nous entrâmes dans un espace aride et couleur de rouille, dévasté ainsi par l'irruption de 1795.

Cette irruption bizarre, dont on a cherché longtemps la cause, expliquée de nos jours, menaça un instant les habitants de Weggis du même sort que ceux d'Herculanum. Seulement, au lieu d'être engloutis par la lave, ils faillirent l'être par la boue. Le 16 juillet 1795, au point du jour, les habitants, qui toute la nuit avaient été tenus sur pied par des bruits dont ils ignoraient la cause, virent se former des crevasses transversales au tiers de la hauteur de la montagne, à l'endroit où les couches de brèche du Rossberg, échancrées par la vallée de Goldau, viennent s'appuyer aux couches calcaires

du Righi ; de ces crevasses sortit un courant de vase d'une teinte ferrugineuse, qui descendit comme une large nappe de fange d'un quart de lieue de largeur et de dix à vingt pieds de hauteur, suivant les inégalités du terrain, et s'avançant avec assez de lenteur pour donner aux habitants le loisir d'enlever ce qu'ils avaient de plus précieux. Pareille en tout point à la lave, excepté que sa fusion n'était point produite par la chaleur, cette boue s'amoncelait à la partie des objets qui lui faisait obstacle, et passait par-dessus quand elle ne les poussait pas devant elle. L'irruption dura ainsi sept jours , et , partout où elle passa, la fraîche verdure du Righi disparut sous une teinte ferrugineuse qui, vue du lac, forme encore une dartre immense aux flancs de la montagne. Au reste, l'industrie des habitants a déjà reconquis à la végétation une partie de ce désert , et finira par le recouvrer entièrement. Alors, comme les pêcheurs de Torre del Greco et de Resina, ils dormiront de nouveau couchés à la base d'un volcan tout aussi dangereux que celui de Naples ; car le phénomène dont ils ont manqué d'être victimes vers la fin du siècle dernier est causé par l'infiltration des eaux qui pénètrent du sommet du Righi dans l'intérieur de la montagne, trouvent une couche de terre située entre deux couches de rochers, et lui ôtent sa consistance , de sorte que, cédant à la pression de la masse supé-

rieure, cette terre délayée s'échappe à l'état de boue. Ces symptômes sont d'autant plus alarmants que ce sont ceux qui annoncèrent la chute du Rossberg, et que cette fois ce ne serait plus une couche de la montagne qui se précipiterait dans la vallée, mais la montagne tout entière qui glisserait sur sa base, comme un vaisseau sur le chantier en pente où on l'a construit, et qui, comblant le lac de Lucerne, inonderait tout le pays environnant.

Nous venions de dépasser cette plaine désolée, et nous approchions du petit ermitage de Sainte-Croix qui forme la moitié du chemin, lorsque nous vîmes revenir à nous, roide, et formant des enjambées aussi exactement regulières qu'en pourrait faire un compas qui marcherait, un jeune homme que nous reconnûmes facilement pour notre Anglais. Son guide le suivait en lui faisant, moitié en allemand, moitié en français, toutes les observations qu'il croyait propres à lui faire rebrousser chemin pour continuer son ascension interrompue; mais lui, sourd et impassible, continuait de descendre, augmentant de rapidité à mesure qu'il descendait, de manière à craindre qu'avant cinq cents pas il ne se mît à courir. Nous vîmes du premier coup que les officieuses et instantes prières du guide lui étaient inspirées par la crainte de perdre sa journée, et je lui demandai s'il voulait abandonner la fortune de l'Anglais et s'attacher à la nôtre. La

proposition fut acceptée à l'instant même ; il s'arrêta et laissa son voyageur achever sa route. Celui-ci, sans s'inquiéter de l'abandon de son guide, continua de descendre la montagne dans la même progression, ce qui nous donna l'espérance que, du train dont il allait, il serait à Weggis avant une demi-heure.

Nous demandâmes au guide s'il savait quel genre d'affaire rappelait si instamment son juif errant vers le lac ; mais il nous dit qu'il fallait qu'il fût sujet à cette maladie ; que ça lui avait pris tout à coup. D'abord, il avait eu grand'peine à le décider à monter sur le Righi, et pour le décider il avait eu besoin de lui promettre qu'il s'y trouverait probablement seul ; alors, et sur cette promesse, il avait pris son parti et s'était mis en route, demandant de cinq cents pas en cinq cents pas s'il était arrivé, et sur la réponse négative, se remettant en route avec une résignation de quaker ; enfin, à moitié chemin à peu près, il avait appris qu'une société considérable le précédait. Cette nouvelle avait paru le frapper de stupeur ; il était resté un instant immobile et rougissant ; puis tout à coup il avait fait volte-face et s'était mis en route pour Weggis. Le guide avait eu beau lui dire que, puisqu'il était à moitié chemin, il avait aussi court de continuer à monter, l'Anglais avait pensé sans doute à part lui que le lendemain il lui faudrait descendre, et cette conviction fâcheuse

lui avait inspiré la résolution désespérée dont, sans nous, son guide était victime.

L'épisode le plus curieux de la montée du Righi est une route formée par quatre blocs de rochers qui, l'on ne peut deviner comment, se sont dressés les uns contre les autres, de manière à former une arche. Il est évident que la main des hommes n'est pour rien dans ce capricieux incident de la nature. Mon guide, selon l'habitude des paysans suisses, ne manqua pas de l'attribuer à l'ennemi éternel du genre humain; mais j'eus beau l'interroger, il ne savait pas dans quel but le diable s'était passé cette fantaisie.

A compter de ce moment, nous marchâmes en plaine, voyant les montagnes voisines s'abaisser et le panorama s'étendre à mesure que nous nous élevions; cependant, la nuit commençait à s'amasser dans les profondeurs, tandis que tous les pics étaient encore éclairés d'une vive lumière; au reste, le soleil semblait descendre visiblement, et l'ombre montait comme une marée. Bientôt il n'y eut plus que les sommités des montagnes qui semblèrent former des îles sur cette mer de ténèbres; puis elles furent submergées à leur tour les unes après les autres. Le déluge nous atteignit nous-mêmes bientôt. Pendant quelque temps encore nous vîmes flamboyer la tête du Pilate, plus élevé que le Righi de quatorze ou quinze cents pieds. Enfin, la lueur

de ce dernier phare s'éteignit ; et, comme nous arrivions au Staffel, les Alpes tout entières étaient plongées dans l'obscurité. Nous avions mis deux heures un quart à faire l'ascension.

En mettant le pied dans l'auberge, nous crûmes entrer dans la tour de Babel ; vingt-sept voyageurs de onze nations différentes s'étaient donné rendez-vous sur le Righi, pour voir lever le soleil ; en attendant, ils mouraient de faim ou à peu près ; l'hôte, n'attendant pas si nombreuse compagnie, ne s'était pas muni de provisions suffisantes ; aussi n'obtins-je de la société qu'une réception fort médiocre : j'étais une nouvelle bouche, tombant au milieu d'une garnison affamée. Chacun jurait dans sa langue, ce qui faisait le plus abominable concert que j'aie jamais entendu.

Dès que je sus ce dont il était question, je pensai qu'il serait brave et magnanime à moi de me venger de l'accueil que m'avait fait la société en lui donnant une preuve de philanthropie ; en conséquence, je tirai de mon carnier une superbe poule d'eau, que j'avais tuée en tournant la pointe de Niederdof avant d'arriver à Weggis. Ce n'était pas grand'chose, mais enfin, en temps de disette, tout devient précieux. Je pensai alors que l'Anglais avait eu quelque révélation de la famine qui régnait dans les hauts lieux, et que c'était pour cela qu'il avait regagné si rapidement la vallée.

En ce moment nous entendîmes, à cinquante pas de l'auberge, le son d'une trompe des Alpes ; c'était une galanterie de notre hôte qui, à défaut d'autre chose, nous donnait une sérénade.

Nous sortîmes pour écouter ce fameux ranz des vaches qui, dit-on, donne au Suisse le mal de la patrie ; pour nous autres étrangers, ce n'était qu'une espèce de mélodie assez monotone qui, en mon particulier, éveillait une idée tout à fait formidable, c'est que, s'il y avait quelque voyageur égaré dans la montagne, les sons de la trompe lui indiqueraient son chemin. Je communiquai cette réflexion à mon voisin ; c'était un gros Anglais qui, dans les temps ordinaires, devait avoir l'air assez joyeux, mais auquel les circonstances dans lesquelles nous nous trouvions donnaient une apparence de mélancolie profonde. Il réfléchit un instant; puis il lui parut sans doute que mes craintes étaient fondées, car il se détacha de la société, alla arracher la trompe des mains du berger, et la rapporta à l'aubergiste en lui disant :— Mon ami, rangez cette petite instrument, afin que votre garçon ne fasse plus de tapage avec.

— Mais, milord, c'est l'habitude, répondit l'hôte, et généralement la musique est agréable aux voyageurs.

— Dans les temps d'abondance, cela être possible, mais jamais dans les temps de disette. Il

revint à moi : — Soyez tranquille, me dit-il, je lui ai fait ranger son cor de chasse.

— Ma foi, milord, lui dis-je, j'ai bien peur que ce ne soit trop tard ; si je ne me trompe, j'aperçois là-bas une espèce d'ombre qui m'a tout à fait l'air d'appartenir à un nouvel arrivant.

— Oh ! oh ! fit milord, croyez-vous ?

— Dame ! regardez.

En effet, aux premiers rayons de la lune, nous voyions s'avancer un grand jeune homme qui venait à nous d'un air délibéré, faisant tourner son bâton de montagne autour de son index, à la manière des artistes qui enlèvent des pièces de six liards sur le bout du nez des militaires. A mesure qu'il avançait, je reconnaissais mon homme pour un véritable type de commis voyageur parisien ; il avait un chapeau gris légèrement incliné, des favoris en collier, une cravate à la Colin, un habit de velours et un pantalon à la cosaque. C'était, comme on le voit, la tenue de rigueur.

En arrivant à nous, il changea de manœuvre, et, pour nous prouver sans doute sa science acquise dans le service de la garde nationale, et sa vocation naturelle pour les premiers rôles d'opéra-comique, il s'arrêta à dix pas de nous, joignit la voix au geste, et commença, avec son bâton, l'exercice en douze temps :

— Portez arme ! Présentez arme !

Voilà, voilà, voilà,
Voilà le voyageur français.

Salutem omnibus, bonjour tout le monde : eh bien ! qu'y a-t-il ?

— Il y a, mon cher compatriote, répondis-je, que, si vous n'arrivez pas avec le secret de la multiplication des pains et des poissons, vous auriez bien fait de rester à Weggis.

— Bah ! bah ! bah ! quand il y a pour trois il y en a pour quatre.

— Oui, mais quand il y a pour quatre, il n'y en a pas pour vingt-huit.

— Ma foi, tant pis ! à la guerre comme à la guerre ; une fois à Lucerne, je n'ai pas voulu m'en aller sans avoir vu le Ghi-Ghi. Seulement, comme il n'y avait plus de guides dans le village, je suis venu tout seul ; ça me connaît, la montagne, je suis de Montmartre, moi. Cependant, comme la nuit était venue, je commençais à vaguer tant soit peu, quand votre trompette m'a remis dans le chemin du salut. Est-ce vous, mon petit père, qui avez soufflé dans la machine ? continua-t-il en s'adressant à l'Anglais.

— Non monsieur, ce n'être pas moi.

— Pardon, milord, c'est que vous avez l'air d'avoir une bonne respiration.

— Cela être possible ; mais je n'aime pas le musique.

—Vous avez tort, la musique adoucit les mœurs de l'homme. Ohé! la maison, qu'est-ce que nous avons pour souper? Et il entra dans l'auberge.

— Il être tout à fait trôle fotre ami, me dit un Allemand qui n'avait pas encore parlé.

—Je vous demande pardon, répondis-je; mais ce monsieur n'est pas du tout mon ami, et je ne le connais pas; c'est un compatriote, et voilà tout.

— Dites donc, dites donc! voilà comme vous me soutenez, farceur! dit le nouvel arrivant en reparaissant sur la porte, la bouche pleine, et mordant à même d'une tartine. Ne faites pas attention, milord; ce que je mange, ça ne fait tort à personne; c'est une rôtie que j'ai trouvée dans la lèchefrite, et que notre voleur d'aubergiste mitonnait pour son épouse; heureusement que j'ai été jeter mon coup d'œil dans la cuisine.

— Eh bien, quelle nouvelle? dis-je.

— Il y a juste ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim. L'Anglais poussa un soupir.

— Milord me paraît avoir bon appétit.

— Je avoir un faim de le diable.

— Alors, reprit le commis voyageur, je demanderai à la société la permission de découper: en pareille circonstance j'ai partagé un œuf à la coque entre quatre personnes.

— Ces messieurs et ces dames sont servis, dit l'aubergiste.

Notre hôte avait fait flèche de tout bois ; le potage n'était parvenu à acquérir un volume proportionné aux convives qu'aux dépens de sa consistance, et le bœuf était perdu dans une forêt de persil. Néanmoins le commis voyageur, qui, en sa qualité d'écuyer tranchant, s'était placé au milieu de la table, mesura si bien l'un à la cuiller, l'autre à la fourchette, que chacun en eut suffisamment pour se convaincre que ni l'un ni l'autre ne valaient le diable.

On servit le rôti flanqué de quatre plats, le premier contenant une omelette, le second des œufs frits, le troisième des œufs sur le plat, et le quatrième des œufs brouillés ; quant au rôti, il se composait de vingt mauviettes et de la poule d'eau. Le commis voyageur détailla cette dernière en huit portions à peu près égales, équivalant chacune à une mauviette ; puis passant le plat à l'Anglais : — Messieurs et dames, dit-il, chaque personne aura un morceau de poule d'eau ou une mauviette, au choix, du pain à discrétion. L'Anglais prit deux mauviettes.

— Dites donc, dites donc, milord, dit le commis voyageur, si tout le monde fait comme vous, il n'y en aura que pour la moitié de la table. — L'Anglais fit semblant de ne pas comprendre. — Ah ! dit le commis voyageur confectionnant avec le plus grand soin une boulette de pain de la grosseur d'une noi-

sette, et la plaçant entre le pouce et l'index comme un gamin fait d'une bille, — ah ! tu n'entends pas le français ! attends, je vais te parler ta langue ; goddem ! vous êtes un goinfre ; et il envoya la boulette droit sur le nez de milord.

L'Anglais étendit le bras, prit une bouteille comme pour se servir à boire, et l'envoya à la tête du commis voyageur, qui, se doutant de la réponse, la saisit à la volée comme un escamoteur fait d'une muscade.

— Merci, milord, dit-il ; pour le moment, j'ai plus faim que soif, et j'aimerais mieux que vous m'envoyassiez votre mauviette que votre bouteille : cependant je ne veux pas vous refuser le toast que vous m'offrez.

Il versa quelques gouttes de vin dans son verre déjà plein :

— Au plaisir de vous rencontrer dans un autre endroit que celui-ci, où nous soyons quatre au lieu de vingt-huit, et où, en place de bouteilles de vin, nous nous envoyions des balles de plomb à la tête.

— Cela être avec la plus grande satisfaction pour moi, répondit l'Anglais levant son verre à son tour, et en le vidant jusqu'à la dernière goutte.

— Allons, allons, messieurs, dit un des convives, assez comme cela ; nous avons des dames.

— Tiens ! dit le commis voyageur, encore un compatriote ?

— Vous vous trompez, monsieur, je n'ai pas cet honneur ; je suis Polonais.

— Eh bien ! être Polonais,
C'est encore être Français.

— Qui est-ce qui veut de l'omelette ? Et le commis voyageur se mit à partager l'omelette en vingt-huit portions avec la même facilité que si rien ne s'était passé.

Il y a une chose remarquable : tous les peuples se battent en duel; mais nul ne se propose et n'accepte un défi aussi légèrement que le Français, et, le défi proposé ou accepté, nul ne va sur le terrain avec plus d'insouciance. Pour tous, mettre le pistolet ou l'épée à la main est une affaire sérieuse; pour le Parisien surtout, c'est un motif d'exagération de gaieté. Vous voyez deux hommes qui se promènent au bois de Vincennes, à cinquante pas l'un de l'autre ; l'un fredonne un air de *la Cenerentola*, l'autre prend des notes sur ses tablettes. Vous croyez que le premier est un amant en bonne fortune, et le second un poëte qui cherche des rimes ; point, ce sont deux messieurs qui attendent que leurs amis décident s'ils se couperont la gorge ou s'ils se brûleront la cervelle ; quant à eux, le mode d'exécution ne les regarde pas, c'est l'affaire de leurs témoins. Il n'y a peut-être pas là un plus grand courage, mais il y a certes un plus grand mépris de la vie.

C'est qu'aussi, depuis cinquante ans, chacun a vu la mort de si près et si souvent qu'il s'est habitué à elle; nos grands-pères l'ont affrontée sur l'échafaud, nos pères sur les champs de bataille, nous dans les rues; et, on peut le dire, les trois générations ont marché au-devant d'elle en chantant. Cela tient à ce que, depuis un siècle, nous avons touché le fond de toutes les questions sociales et religieuses. Nous sommes devenus si sceptiques en politique, qu'il n'y a plus moyen de croire à la conscience; nous sommes si savants en anatomie, qu'il n'y a plus moyen de désespérer dans l'âme. Il en résulte que la vie étant sans croyance et la mort sans terreur, la mort, loin d'être une punition, devient parfois une délivrance.

Mais ici ce n'était pas le cas, et nous nous sommes laissé emporter par des généralités hors d'une situation tout individuelle. M. Alcide Jollivet, c'est le nom de notre commis voyageur, n'avait probablement jamais examiné la vie sous le côté désenchanteur. Loin de là, la Providence semblait lui avoir auné des jours de coton et de soie, et, comme si, dans la crainte de les voir finir d'une manière inattendue, il voulait mettre à profit les instants qui lui restaient, sa gaieté et son entrain s'étaient augmentés d'une manière sensible depuis la querelle qui venait d'avoir lieu. Quant à l'Anglais, au contraire, il était devenu plus sombre, et sa mauvaise humeur

s'était portée spécialement sur le plat d'œufs brouillés qui était en face de lui, et qu'il avait presque complétement dévoré. Au reste, lorsqu'on apporta le dessert, qui se composait majestueusement de huit assiettes de noix et de trois assiettes de fromage, et qu'il se fut bien convaincu qu'il n'y avait pas autre chose à attendre, il se leva de table et disparut.

Dix minutes après, l'hôte entra lui-même pour nous prévenir qu'il n'y avait de lits que pour les voyageuses, encore l'Anglais, sans rien dire, s'était-il traîtreusement glissé dans l'un deux, de sorte que force était que deux dames couchassent ensemble. M. Alcide Jollivet offrit d'aller vider une cuvette d'eau glacée dans les draps de l'Anglais; mais la femme et la fille de l'Allemand l'arrêtèrent en lui disant qu'elles avaient l'habitude de partager le même lit.

Dès que les dames se furent retirées, le commis voyageur vint à moi.—Ah çà! je compte sur vous, me dit-il; car vous présumez bien que ça n'est pas fini comme cela.

— Bah! répondis-je, il faut espérer que la chose n'aura pas de suite.

— Pas de suite! allonc donc; quand ce ne serait que par amour national. C'est que vous n'avez pas idée comme je déteste les goddem, moi; ils ont fait mourir mon empereur. Aussi je n'ai jamais voulu

voyager en Angleterre pour le compte d'aucune maison.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il y a trop d'Anglais.

C'était une raison à laquelle il n'y avait rien à répondre.

— A la bonne heure les Polonais, continua-t-il ; c'est une nation de braves. Où est donc le nôtre ?

— Il vient de sortir.

— Il n'y a qu'un malheur, nous pouvons le dire, puisqu'il n'est pas là, c'est qu'ils ont tous des noms, ma parole d'honneur, il faut être quatre pour les prononcer, et ça devient gênant dans le tête-à-tête.

— Fous êtes dans l'erreur, dit l'Allemand, rien n'être plus fassile ; fous éternuez, et fous ajoutez ki, foilà tout.

Dans ce moment, le Polonais rentra avec son manteau qu'il était allé chercher. Jollivet alla à lui :

— Monsieur, lui dit-il, serais-je indiscret en vous priant, en cas de duel, d'être mon témoin ?

— Pardon, monsieur, répondit le Polonais avec hauteur, mais j'ai pour habitude de ne jamais me mêler de querelle de cabaret. Et il alla étendre son manteau au pied du mur et se coucha dessus.

—Eh bien ! mais il est poli l'enfant de la Vistule, dit Jollivet ; et moi qui avais déjà fait quinze lieues pour voler au secours de la Pologne, quand j'ai

appris que Varsovie était prise !... Ceci est une leçon.

—Ch'être folontiers fotre témoin, cheune homme, dit l'Allemand ; milord, il afait tort ; il être la cause que je n'ai pas eu de maufiettes.

— Ah ! maintetartèfle ! à la bonne heure, s'écria Jollivet, vous êtes un brave homme ; voulez-vous que nous passions la nuit à boire du punch ? Je le fais un peu crânement, allez.

— Ché feux pien, répondit l'Allemand.

— Et vous ? me dit Jollivet.

— Merci, j'aime mieux dormir, répondis-je.

— Liberté, *libertas ;* je vais à la cuisine.

— Et moi, je me couche.

— Bonne nuit.

J'étendis à mon tour mon manteau à terre, et je me jetai dessus ; mais, quelque besoin que j'eusse de sommeil, je ne m'endormis pas si vite cependant, que je ne visse rentrer notre commis voyageur, portant à deux mains une casserole pleine de punch, dont la flamme bleuâtre éclairait sa joyeuse figure.

Le lendemain, nous fûmes réveillés par la trompe des Alpes. Nous nous levâmes aussitôt, et, comme notre toilette n'était pas longue à faire, nous nous trouvâmes prêts à partir pour le Righi-Culm, un quart d'heure avant le jour.

Lorsque nous arrivâmes sur la cime la plus élevée, toutes les Alpes étaient encore plongées dans la nuit ;

18.

mais cette nuit, d'une pureté merveilleuse, nous promettait un lever de soleil splendide. En effet, après quelques minutes d'attente, une ligne pourprée s'étendit à l'orient, et en même temps, au midi, on commença de distinguer la grande chaîne des Alpes, comme une découpure d'argent sur le ciel bleu et étoilé, tandis qu'au couchant et au nord l'œil se perdait dans le brouillard qui s'élevait de la Suisse des prairies. Cependant, quoique le soleil ne parût point encore, les ténèbres se dissipaient peu à peu, la ligne pourprée de l'orient devenait couleur de feu, les neiges de la grande chaîne des Alpes étincelaient, et le brouillard, s'évaporant partout où il n'y avait pas d'eau, stationnait seulement au-dessus des lacs, et accompagnait le cours de la Reuss, qui se tordait au milieu des prairies comme un immense serpent. Enfin, après dix minutes de crépuscule, pendant lesquelles le jour et la nuit luttèrent ensemble, l'orient sembla rouler des flots d'or, les grandes Alpes se couvrirent d'une teinte orange, et, tandis qu'à leurs pieds une seconde chaîne plus basse, que les rayons du jour n'avaient point encore pu atteindre, détachait sur la première sa silhouette d'un bleu foncé, le brouillard se déchira par larges flocons que le vent emporta vers le nord, laissant apparaître les lacs comme d'immenses flaques de lait. Ce fut alors seulement que le soleil se leva derrière le glacier du Glarner, assez pâle

d'abord pour qu'on pût fixer les yeux sur lui ; mais presque aussitôt, comme un roi qui reconquiert son empire, il reprit son manteau de flammes et le secoua sur le monde, qui s'anima de sa vie et s'illumina de sa splendeur.

Il y a des descriptions que la plume ne peut pas transmettre, il y a des tableaux que le pinceau ne peut pas rendre, il faut en appeler à ceux qui les ont vus, et se contenter de dire qu'il n'y a pas au monde de spectacle plus magnifique que le lever du soleil sur ce panorama dont on est le centre, et du milieu duquel, en tournant sur son talon, on embrasse d'un seul coup d'œil trois chaînes de montagnes, quatorze lacs, dix-sept villes, quarante villages et soixante et dix glaciers, parsemés sur cent lieues de circonférence.

— C'est égal, me dit Jollivet en me frappant sur l'épaule, j'aurais été diablement vexé d'être tué, surtout par un Anglais, avant d'avoir vu ce que nous venons de voir !...

Vers les sept heures, nous nous remîmes en route pour Lucerne.

ALCIDE JOLLIVET.

I

Il était quatre heures du soir à peu près lorsque mon nouvel ami, Alcide Jollivet, entra dans ma chambre, au moment où je donnais l'ordre qu'on m'amenât, le lendemain matin, une barque et des bateliers pour me rendre à Stanstadt.

— Un instant, un instant, dit Jollivet, vous ne vous en irez pas comme cela ; vous savez que j'ai un compte à régler avec mon Goddem.

— Bah! lui dis-je, je croyais que vous aviez oublié cette ridicule querelle.

— Merci! on vous jettera des bouteilles à la tête sans dire gare, et vous croyez que ça se passera comme ça? Oh! vous ne connaissez pas Alcide Jollivet.

— Voyons, asseyez-vous là, et causons.

—Avec plaisir. Si je faisais monter un petit verre de kirsch, hein ?

— J'en ai là d'excellent. Attendez.

— Non, non, ne vous dérangez pas, je le vois... Et des verres ?... en voilà. Maintenant prêchez, j'écoute.

— Eh bien ! mon cher compatriote, croyez-vous que l'insulte que vous avez faite ou reçue soit assez sérieuse pour que vous tuiez un homme ou qu'un homme vous tue, voyons !

— Écoutez, dit Jollivet en dégustant son petit verre, je suis bon garçon, moi. Il est fameux votre kirsch ! Je ne ferais pas de la peine à un enfant ; je ne suis pas querelleur, attendu que je ne sais pas me battre. Où l'avez-vous acheté, hein ?

— Ici même.

— Au Cheval blanc ?

— Oui.

— Ah ! le père Frantz, il ne m'en a pas donné de ce coin-là ; je m'en plaindrai à Catherine. Je conviens donc que si c'était avec un Français que la chose fût arrivée, je dirais : C'est bon, c'est bien, l'affaire ne regarde que nous ; entre compatriotes, ça s'arrange, personne n'a le droit d'y mettre le nez ; mais avec un Anglais, voyez-vous ?... D'abord je ne peux pas les sentir, ces Anglais, ils ont fait mourir mon empereur... Avec un Anglais, c'est autre chose, d'autant plus qu'il y avait là des Alle-

mands, des Russes, des Polonais, l'Afrique et l'Amérique, est-ce que je sais, moi ? et qu'on dirait dans les quatre parties du monde que les Français ont eu le dessous; eh bien ! ça ne doit pas être. En France, c'est bien : un Français recule devant un Français, il n'y a rien à dire; mais à l'étranger, chacun de nous représente la France : ce qui m'est arrivé à moi vous serait arrivé à vous, que vous vous battriez, et, si vous ne vous battiez pas, je me battrais à votre place, moi. Voyez-vous! à Milan, l'année passée, il y avait un commis voyageur de Paris, de la rue Saint-Martin, qui avait manqué d'argent : un Italien lui en avait prêté, il lui avait fait son billet; au jour dit, il ne l'a pas payé. Le surlendemain je suis arrivé dans la ville; on parlait de ça dans le commerce, on commençait à jaser sur les Français. Oh! j'ai dit : Halte-là ! c'est un de mes amis; il m'a chargé de payer; je suis dé deux jours en retard, c'est ma faute, ce n'est pas la sienne. Je me suis amusé à Turin, j'ai eu tort. C'est cinq cents francs, les voilà : mettez votre pour acquit derrière, et donnez-moi le billet.

— Et votre ami vous a-t-il remboursé ?

— Mon ami, je ne le connaissais pas; seulement il était de la rue Saint-Martin, et moi de la rue Saint-Denis; il voyageait pour les vins et moi pour les soieries. Ç'a été cinq cents francs de moins dans ma poche, mais le nom de Français est sans tache.

— Vous êtes un brave garçon, lui dis-je en lui tendant la main.

— Oui, oui, oui, je m'en vante : je n'ai pas d'esprit, moi, je n'ai pas grande éducation, je ne fais pas de drames comme vous, enfin, car je vous ai reconnu, et puis d'ailleurs votre nom est connu au boulevard Saint-Martin ; mais il n'y en a pas un pour m'en revendre en arithmétique : je sais que deux et deux font quatre, et qu'une bouteille jetée à la tête vaut un coup de pistolet.

— Eh bien ! c'est vrai, vous avez raison, lui dis-je.

— Ah ! c'est heureux ; on a du mal à vous tirer la vérité du ventre.

— Écoutez, lui dis-je en le regardant dans les yeux, je ne vous connaissais pas : au premier abord, pardon de ce que je vais vous dire, vous ne m'avez inspiré ni l'intérêt ni la confiance qu'en ce moment j'éprouve pour vous.

— Ah ! c'est vrai, n'est-ce pas ? parce que je suis sans façon ; j'ai des manières de commis voyageur. Que voulez-vous ? c'est mon état ; mais le cœur est solide, néanmoins, et pour l'honneur national je me ferais hacher en morceaux.

— Or, continuai-je, ce que vous avez dit de l'importance de notre conduite à l'étranger, je le pense comme vous. Dans un duel hors de France, un témoin, c'est un second, c'est un parrain, c'est

un frère : si l'homme dont il est la caution ne se bat pas, il faut qu'il se batte, lui. Ainsi réfléchissez ; quand vous m'aurez fait entamer l'affaire, si ce n'est pas vous qui la terminez, ce sera moi. Maintenant, je suis prêt.

— Eh bien ! soyez tranquille, allez trouver l'Anglais de confiance, arrangez les choses avec lui comme cela vous conviendra, et puis vous me direz ce qu'il faut que je fasse, et je le ferai.

— Avez-vous de la préférence pour une arme quelconque ?

— Moi, je n'en sais pas plus à l'épée qu'au pistolet, la seule arme que je manie un peu proprement, c'est l'aune : à celle-là, je ne crains pas de rencontrer un maître. Il est un peu joli le calembour, hein !...

— Oui ; mais nous ne sommes pas ici pour faire de l'esprit.

— Vous avez raison, parlons peu et parlons bien.

— Aurez-vous du calme sur le terrain ?

— Je ne peux pas vous répondre de cela, moi. Si le sang me monte à la tête, il faudra que ça éclate ; seulement, ça éclatera en avant, je vous en réponds.

— Sacredieu ! quelle stupide affaire ! m'écriai-je en frappant du pied.

— Allons, allons, allons, en route, et tout ce

qu'il voudra, entendez-vous? depuis l'aiguille à tricoter jusqu'à la coulevrine.

— Où demeure-t-il?

— A la Balance.

— Et comment l'appelle-t-on?

— Sir Robert Lesly, baronnet; passez par l'Aigle, et prenez l'Allemand avec vous; c'est un brave homme, et puis je ne suis pas fâché qu'il soit là.

— C'est bien, attendez-moi ici.

— Écoutez : si cela vous est égal, je monterai chez moi; j'ai deux mots à dire à ma petite femme.

— Vous êtes marié?

— Marié!... allons donc!

— Très-bien!

— Voyez-vous, en rentrant ici, vous prendrez votre bâton de voyage, vous frapperez trois fois au plafond, et je descendrai.

— C'est dit. Laissez-moi seulement le temps de faire un peu de toilette.

— Bah! Vous êtes bien comme cela.

— Mon cher ami, il y a certaines propositions qu'on ne peut faire qu'avec une chemise à jabot et des gants blancs.

— Vous avez raison. Bonne chance! et ne rompez pas d'une semelle, ne cédez pas un pouce. Des excuses, ou du plomb!

— Soyez tranquille.

Je m'habillai tout en pensant à ce singulier mé-

lange d'expressions vulgaires et de sentiments élevés. Ce type, qu'on chercherait vainement, je crois, dans tout autre pays, et qui est si commun en France, m'était déjà connu ; mais jamais je n'avais été à même de l'étudier de si près. De ce moment, outre l'intérêt réel que m'inspirait ce brave jeune homme, il y avait encore une curiosité d'anatomiste. Il en est de l'auteur dramatique comme du médecin ; dans toute chose, il voit malgré lui le côté de l'art, et, en même temps que son âme se prend, malgré lui, son esprit étudie. Cela est triste à dire ; mais, chez l'un comme chez l'autre, il y a une partie du cœur qui est desséchée : chez le médecin, c'est celle qui touche à la science ; chez le poëte, c'est celle qui touche à l'imagination.

Je trouvai l'Allemand à l'hôtel de l'Aigle ; il avait donné sa parole, et, en général, les gens de sa nation ne la retirent point. Il me suivit chez l'Anglais.

Arrivés à l'hôtel de la Balance, nous demandâmes sir Robert ; on nous dit qu'il était dans le jardin, nous y entrâmes. A peine eûmes-nous fait vingt pas que nous l'aperçûmes au bout d'une allée transversale. Il s'exerçait au pistolet ; derrière lui son domestique chargeait les armes.

Nous nous approchâmes lentement et sans bruit, et, arrivés à dix pas de lui, nous nous arrêtâmes. Sir Robert était de première force : il tirait à vingt-

cinq pas sur des pains à cacheter collés contre le mur, et faisait mouche presque à tout coup.

— Sacrement !... murmura l'Allemand.

— Diable ! diable ! fis-je.

— Pardon ! dit sir Robert ; je n'avais pas vu vous, messieurs, et je faisais la main à moi.

— Mais elle ne me paraît pas trop dérangée, d'après les trois derniers coups que vous venez de tirer.

— No ! no ! je être assez content pour moi.

— Nous sommes enchantés de vous trouver dans ces heureuses dispositions, monsieur ; l'affaire que nous avons à traiter n'en sera que plus facile à mener à terme.

— Oui ; vous venez pour la bouteille, n'est-ce pas ? Très-bien ! très-bien ! je attendais vous.

— Alors, monsieur, je vois que la négociation ne sera pas longue.

— No, elle sera très-courte. Votre camarade, il have le envie de se battre, et moi aussi.

— Alors, monsieur, envoyez-nous vos témoins ; car il me paraît que le point principal est convenu, et qu'il n'y a plus à régler que les armes, le lieu et l'heure.

— Oui, oui, cela être tout, et ils seront à le votre hôtel, demain à sept heures.

— C'est bien ; à l'honneur de vous revoir.

— Adieu, adieu. John, rechargez les pistolets.

Et avant que nous ne fussions sortis du jardin, nous avions la preuve que milord continuait son exercice.

— Savez-vous, dis-je à mon compagnon, que notre adversaire tire le pistolet d'une manière assez distinguée ?

— Ia, répondit l'Allemand.

— Je voudrais bien avoir des pistolets de tir, pour voir au moins ce que sait faire notre homme ; allons chez un armurier, peut-être que nous en trouverons.

— Moi en afoir.

— Vous ? et sont-ils bons ?

— Des *Kuchenreiter.*

— Parfait. Allons les chercher.

— Allons.

Nous rentrâmes à l'hôtel de l'Aigle, l'Allemand tira les instruments de leur boîte, c'était bien cela ; d'ailleurs, le nom de l'auteur était écrit en lettres d'argent, incrustées sur leur canon bleu d'azur.

— Oh ! mes vieux amis, dis-je en essayant leurs ressorts, je vous reconnais : vous n'êtes pas si brillants que nos joujoux de Paris ni si moelleux que vos confrères de Londres, mais vous êtes bons et sûrs, et pourvu que la main qui vous dirige ne tremble pas, vous portez une balle anssi loin et aussi juste que si vous sortiez des ateliers de Versailles ou des fabriques de Manchester. Permettez-vous que je les emporte, monsieur ? demandai-je à l'Allemand.

— Faites.

— A demain à sept heures.

— A temain.

Je rentrai à l'hôtel, assez inquiet. L'affaire prenait une tournure sérieuse. L'Anglais avait été calme, digne et poli. Il était évident que c'était non-seulement un homme qui se battait, mais encore un homme qui savait se battre. L'offense était réciproque; par conséquent, il n'y avait pas à refuser ou à choisir les armes; le sort devait en décider, et, si le sort décidait que le combat aurait lieu au pistolet, je ne voyais pas grande chance pour mon pauvre compatriote. Aussi étais-je là, debout devant la table, tournant et retournant mes Kuchenreiter, sans pouvoir me décider à le faire descendre. Enfin, je voulus voir s'ils étaient aussi bons que ceux avec lesquels j'avais commencé mon éducation; je les chargeai tous deux, et comme ma fenêtre donnait sur le jardin, je visai un petit arbre qui était à une vingtaine de pas de moi, et je tirai... La balle enleva un morceau d'écorce.

— Bravo, dit une voix qui partait de la fenêtre au-dessus de la mienne, et que je reconnus pour celle de notre commis voyageur; bravo, bravissimo! Et il se mit à descendre par son balcon pour gagner le mien.

— Eh bien! mais que diable faites-vous?

— Je prends le chemin le plus court.

— Mais vous allez vous casser le cou, mon cher ami.

— Moi? oh! pas si jeune, on connaît sa gymnastique et on s'en sert. Il lâcha la dernière barre de fer, qu'il ne tenait plus que d'une main, et tomba sur mon balcon. — Voilà, — sans balancier.

— Ma parole, vous me faites peur.

— Et pourquoi cela?

— Parce que vous êtes un grand enfant, et pas autre chose.

— Bah! dans l'occasion, on sera un homme, soyez tranquille. Eh bien! qu'y a-t-il de nouveau?

— J'ai vu notre Anglais.

— Ah!

— Il se battra.

— Tant mieux.

— Nous l'avons trouvé dans le jardin.

— Que faisait-il donc? Le temps des fraises est passé, ce semble.

— Il s'exerçait au pistolet.

— C'est un amusement comme un autre.

— Vous ne demandez pas comment il tire?

— Je le saurai demain.

— Mais vous-même, voyons, prenez ce pistolet, il est tout chargé.

— Pourquoi faire?

— Pour que je voie ce que vous savez faire.

— Ne vous inquiétez pas de cela; si nous nous

battons, je tirerai d'assez près pour ne pas le manquer

— Vous êtes toujours décidé !

— Ah çà ! vous devenez monotone à la fin.

— C'est bon, n'en parlons plus.

— Et pour quelle heure ?

— Mais pour huit heures à peu près.

— Bien ; quand vous aurez besoin de moi, vous me frapperez ; en attendant je retourne à mes amours, toujours.

A ces mots, il se mit à grimper comme un écureuil à l'angle de ma fenêtre, regagna son balcon et rentra chez lui.

J'employai le reste de la soirée à me procurer des épées et à prévenir un chirurgien. Francesco se chargea, de son côté, de tenir une barque prête : je la louai pour toute la journée.

Le lendemain à sept heures l'Allemand était chez moi ; derrière lui venaient les témoins de sir Robert. Comme je l'avais prévu, le sort devait décider de toutes les conditions ; quant au lieu du combat, ils proposèrent une petite île inhabitée du golfe de Küssnach : nous acceptâmes. Ces préliminaires arrêtés, ces messieurs se retirèrent.

Je frappai, comme il était convenu, le plafond avec mon bâton de voyage, Alcide me répondit avec le talon de sa botte, et cinq minutes après il descendit.

Lui aussi avait fait toilette ; car il avait entendu ce que j'avais dit la veille, et il avait voulu me prouver qu'il ne l'avait pas oublié. Malheureusement sa toilette était des plus mal choisies pour l'occasion à laquelle elle devait servir : il avait un habit à boutons de métal ciselé, un pantalon à raies et une cravate de satin noir, surmontée d'un col blanc.

— Vous allez remonter chez vous et changer entièrement de costume, lui dis-je.

— Et pourquoi cela? je suis tout flambant neuf.

— Oui, vous êtes magnifique, c'est vrai ; mais les raies de votre pantalon, les boutons de votre habit et le col de votre chemise sont autant de points de mire, qu'il est inutile de présenter à votre adversaire. N'avez-vous pas un pantalon de couleur sombre et une redingote noire quant à votre col, vous l'ôterez, et voilà tout.

— Si fait, j'ai tout cela ; mais cela nous retardera.

— Soyez tranquille, nous avons le temps.

— Et où l'affaire a-t-elle lieu?

— Dans la petite île de Küssnach.

— Dans un instant je suis à vous. En effet, cinq minutes après, il rentra dans le costume indiqué.

— Voilà, dit-il, costume complet d'entrepreneur des pompes funèbres ; il ne me manque qu'un crêpe à mon chapeau ; mais ce n'est pas la peine de retarder le départ pour cela. En route, messieurs, en

route; je ne voudrais pour rien au monde arriver le dernier.

La barque était à cinquante pas de l'auberge, les bateliers n'attendaient que nous; le chirurgien, prévenu, était à bord. Nous partîmes. A peine fûmes-nous sur le lac, que nous vîmes, à cinq cents pas devant nous, le bateau de sir Robert.

— Un louis de *drinkgeld* (1), dit Jollivet aux bateliers, si nous sommes arrivés à l'île de Küssnach avant la barque que vous voyez. Les bateliers se courbèrent sur leurs rames, et la petite embarcation glissa sur l'eau comme une hirondelle. La promesse fit merveille; nous arrivâmes les premiers.

C'était une petite île de soixante et dix pas de longueur à peu près, au milieu de laquelle l'abbé Raynal, dans un de ses accès de liberté philosophique, avait fait élever un obélisque en granit, pour consacrer la mémoire des patriotes de 1308. Il avait d'abord demandé aux magistrats d'Unterwalden de faire ériger ce monument au Grutli; mais ceux-ci l'avaient remercié en répondant que la chose était inutile, et que le souvenir de leurs ancêtres n'était pas en danger de s'éteindre chez leurs descendants. Il s'était donc contenté de l'île de Küssnach, et il y avait fait dresser son obélisque, traversé, pour plus grande solidité, d'une barre de fer dans toute sa

(1) Mot à mot, *argent pour boire*.

longueur. Malheureusement, cette précaution qui devait éterniser le monument fut la cause même de sa perte. La foudre, attirée par le fer, tomba quelques années après sur l'obélisque, et le mit en pièces.

Le lieu était on ne peut mieux choisi pour la scène qui allait s'y passer. C'était une langue de terre plus longue que large, au milieu de laquelle se trouvent encore les débris du monument de l'abbé Raynal; parfaitement solitaire, du reste, attendu que, dans les crues du lac occasionnées par la fonte des neiges, l'eau doit la recouvrir entièrement. Je venais de l'examiner dans toutes ses parties, lorsque la barque de sir Robert aborda à l'extrémité opposée à celle où nous nous trouvions. Sir Robert resta au bord de l'eau, ses témoins s'avancèrent vers nous, je fis un pas pour aller au-devant d'eux, Jollivet m'arrêta par le bras. Je fis signe à l'Allemand que j'allais le rejoindre; il s'avança en conséquence à la rencontre de ces messieurs.

— Une seule chose, dit Jollivet.

— Laquelle?

— Permettez-moi que, si le sort nous accorde la faculté de régler les conditions du combat, vous accepterez les miennes. Ce seront celles d'un homme qui n'a pas peur, soyez tranquille.

— Je vous le promets.

— Allez maintenant.

Je m'avançai vers nos adversaires. Sir Robert leur avait expressément défendu de faire aucune concession ; de sorte que nous n'eûmes à nous occuper que des préparatifs du combat. Nous jetâmes une pièce de cinq francs en l'air. Ces messieurs retinrent tête pour le pistolet, et nous pile pour l'épée : la pièce retomba tête, le pistolet fut adopté.

On jeta la pièce une seconde fois en l'air pour savoir si l'on se servirait des pistolets de l'Anglais, qui lui étaient familiers, ou de ceux de l'Allemand, qui étaient étrangers à l'un comme à l'autre, cette fois encore le sort favorisa nos adversaires.

Enfin on fit un troisième appel au hasard pour savoir à qui appartiendrait de régler le mode du combat : cette fois le sort fut pour nous. J'allai trouver Jollivet.

— Eh bien ! dis-je, vous vous battez au pistolet.

— Très-bien.

— Sir Robert a le droit de choisir ses armes.

— Ça m'est égal.

— Maintenant c'est à vous de régler le combat.

— Ah ! dit Jollivet en se levant, eh bien ! dans ce cas-là nous allons rire : Je veux, entendez-vous bien ? je puis dire : je veux, car j'ai votre parole, je veux que nous marchions l'un sur l'autre, un pistolet de chaque main, et que nous tirions à volonté.

— Mais, mon cher ami...

— Voilà mes conditions ; je n'en accepterai pas d'autres.

Je n'avais rien à dire ; j'étais lié par ma promesse. Je transmis ma mission aux témoins de sir Robert ; ils allèrent le trouver. Après quelques mots échangés, l'un d'eux se retourna.

— Sir Robert accepte, dit-il.

Nous nous saluâmes réciproquement.

J'allai chercher les pistolets dans la barque, et je les rapportai. Je commençai à les charger lorsque Jollivet me prit par le bras.

— Laissez faire la besogne à notre ami l'Allemand, me dit-il ; j'ai deux mots à vous communiquer. Nous nous écartâmes.

— Je n'ai personne au monde, et, si je suis tué, par conséquent, personne ne me pleurera, si ce n'est pourtant une pauvre fille qui m'aime de tout son cœur.

— Lui avez-vous écrit?

— Oui, voilà une lettre. Si je suis tué, dis-je, faites-la lui parvenir ; si je suis blessé, et qu'on ne puisse pas me transporter jusqu'à Lucerne, allez la trouver vous-même et envoyez-la-moi où je serai.

— Elle demeure donc dans cette ville?

— C'est la fille de notre hôte, Catherine. Je lui ai promis de l'épouser, pauvre fille ! et en attendant... vous comprenez ?

— C'est bien, la chose sera faite.

— Merci. Allons, sommes-nous prêts, mes petits Amours?

Je me retournai vers nos adversaires, ils attendaient.

— Je crois qu'oui, répondis-je.

— Une poignée de main.

— Du sang-froid...

— Soyez tranquille.

En ce moment, l'Allemand se rapprocha de nous avec les pistolets tout chargés; nous conduisîmes Alcide Jollivet à l'extrémité de l'île; puis, voyant que les témoins de sir Robert s'étaient déjà écartés de lui, nous revînmes nous placer en face d'eux, laissant les deux combattants à cinquante-cinq pas de distance à peu près l'un de l'autre; alors, nous étant regardés pour savoir si l'on pouvait donner le signal, et voyant que rien ne s'y opposait, nous frappâmes trois fois dans nos mains, et au troisième coup les adversaires se mirent en marche.

Certes, une des sensations les plus poignantes qu'on puisse éprouver, c'est de voir deux hommes pleins de vie et de santé, qui devraient avoir encore tous deux de longues années à vivre, et qui s'avancent l'un au-devant de l'autre, tenant la mort de chaque main. En pareille circonstance, le rôle d'acteur est, je crois, moins pénible que celui de spectateur, et je suis sûr que le cœur de ces hommes, qui d'un moment à l'autre pouvait cesser de battre,

était moins violemment serré que le nôtre. Pour moi, mes yeux étaient fixés comme par enchantement sur ce jeune homme dans lequel, la veille au soir, je ne voyais encore qu'un farceur d'assez mauvais goût, et auquel, à cette heure, je m'intéressais comme à un ami. Il avait rejeté ses cheveux en arrière, sa figure avait perdu cette expression de plaisanterie triviale qui lui était habituelle; ses yeux noirs, dont seulement alors je remarquai la beauté, étaient hardiment fixés sur son adversaire, et ses lèvres entr'ouvertes laissaient voir ses dents, violemment serrées les unes contre les autres. Sa démarche avait perdu son allure vulgaire : il marchait droit, la tête haute, et le danger lui donnait une poésie que je n'avais pas même soupçonnée en lui. Cependant la distance disparaissait devant eux; tous deux marchaient d'un pas mesuré et égal; ils n'étaient plus qu'à vingt pas l'un de l'autre. L'Anglais tire son premier coup. Quelque chose comme un nuage passa sur le front de son adversaire; mais il continua d'avancer.. A quinze pas, l'Anglais tira son second coup et attendit. Alcide fit un mouvement comme s'il chancelait, mais il avança toujours. A mesure qu'il s'approchait, sa figure pâlissante prenait une expression terrible. Enfin il s'arrêta à une toise à peu près ; mais, ne se croyant pas assez près, il fit encore un pas, et puis un pas encore, Ce spectacle était impossible à supporter.

— Alcide! lui criai-je, est-ce que vous allez assassiner un homme? Tirez en l'air, sacredieu! tirez en l'air.

— Cela vous est bien aisé à conseiller, dit le commis voyageur en ouvrant sa redingote et en montrant sa poitrine ensanglantée; vous n'avez pas deux balles dans le ventre, vous.

A ces mots, il étendit le bras et brûla à bout portant la cervelle de l'Anglais.

— C'est égal, dit-il alors en s'asseyant sur un débris de l'obélisque, je crois que mon compte est bon; mais au moins j'ai tué un de ces brigands d'Anglais, qui ont fait mourir mon empereur!...

PONCE-PILATE.

Sir Robert était mort sur le coup. On avait transporté Alcide Jollivet à Küssnach : j'étais revenu à Lucerne pour prévenir Catherine, et, certain que des soins meilleurs et plus efficaces que les miens allaient entourer le blessé, je m'éloignai dans ma barque, que le vent poussait vers l'extrémité du lac opposée à celle où avait eu lieu le combat. Rien ne pouvait écarter de mon souvenir la scène terrible dont j'avais été témoin le matin ; partout où mes yeux se fixaient, je voyais des cercles sanglants. Francesco et moi gardions le silence, quand tout à coup un des bateliers dit à l'autre : — Ne t'avais-je pas dit qu'il lui arriverait malheur !...

— A qui cela ? dis-je en tressaillant.

— A l'Anglais, donc.

— Qui pouvait vous donner cette pensée?

— Ah! voyez-vous, ça ne manque jamais, cela.

— Quoi?

— Quand on a vu Ponce-Pilate, voyez-vous...

Je le regardai.

— Oui, oui, l'Anglais a voulu monter le vendredi sur la montagne, malgré tout ce qu'on a pu lui dire; car les Anglais, ce sont des messieurs qui ne croient à rien.

— Après?

— Et il a rencontré le maudit en habit de juge, car le vendredi est le jour qu'il s'est réservé.

— Vous êtes fou, mon ami.

— Non, il n'est pas fou, dit sérieusement Francesco; c'est vrai ce qu'il a dit, mais vous n'êtes pas forcé de le croire.

— Peut-être croirais-je si je comprenais; mais je ne comprends pas.

— Savez-vous comment on appelle cette grande montagne rouge et décharnée, qui a trois sommets, en souvenir des trois croix du Calvaire?

— On l'appelle le Pilate.

— Et d'où l'appelle-t-on comme cela?

— D'un mot latin, *pileatus*, qui veut dire coiffé, parce qu'ayant toujours des nuages à sa cime, il a l'air d'avoir la tête couverte; d'ailleurs c'est bien prouvé par le proverbe que je vous ai entendu dire

à vous-même ce matin, lorsque je vous ai demandé quel temps nous aurions.

Quand Pilate a mis son chapeau,
Le temps sera serein et beau.

— Vous n'y êtes pas, dit le batelier.

— Et d'où lui vient ce nom, alors?

— De ce qu'il sert de tombe à celui qui condamna le Christ.

— A Ponce-Pilate?

— Oui, oui.

— Allons donc, le père Brotier dit qu'il est enterré à Vienne, et Flavien qu'il a été jeté dans le Tibre.

— Tout cela est vrai.

— Il y donc trois Ponce-Pilate, alors?

— Non, non, il n'y en a qu'un seul, toujours le même, seulement il voyage.

— Diable! cela me semble assez curieux : et peut-on savoir cette histoire?

— Oh! pardieu! ce n'est pas un mystère, et le dernier paysan vous la racontera.

— La savez-vous?

— On m'a bercé avec; mais ces histoires-là, voyez-vous, c'est bon pour nous, qui sommes des imbéciles; mais vous autres, vous n'y croyez pas.

— La preuve que j'y crois, c'est qu'il y aura cinq francs de drinkgeld si vous me la racontez.

— Vrai?

— Les voilà.

— Qu'est-ce que vous en faites donc, des histoires, que vous les payez ce prix-là?

— Que vous importe?

— Oh! au fait, ça ne me regarde pas. Pour lors, comme vous savez, le bourreau de Notre-Seigneur, ayant été appelé de Jérusalem à Rome, par l'empereur Tibère...

— Non, je ne savais pas cela.

— Eh bien! je vous l'apprends. Donc, voyant qu'il allait être condamné à mort pour son crime, il se pendit aux barreaux de sa prison. De sorte que, lorsqu'on vint pour l'exécuter, on le trouva mort. Mécontent de voir sa besogne faite, le bourreau lui mit une pierre au cou, et jeta le cadavre dans le Tibre. Mais à peine y fut-il, que le Tibre cessa de couler vers la mer, et que refluant à sa source, il couvrit les campagnes et inonda Rome. En même temps, des tempêtes affreuses vinrent éclater sur la ville, la pluie et la grêle battirent les maisons, la foudre tomba et tua un esclave qui portait la litière de l'empereur Auguste (1), lequel eut une telle peur qu'il fit vœu de bâtir un temple à Jupiter Tonnant. Si vous allez à Rome vous le verrez, il y est encore.

(1) J'espère qu'on nous croit assez instruit en histoire pour que ce ne soit pas nous qu'on accuse d'avoir fait tuer, sous Tibère, un esclave qui portait la litière d'Octave.

Mais, comme ce vœu n'arrêtait pas le carillon, on consulta l'oracle : l'oracle répondit que, tant qu'on n'aurait pas repêché le corps de Ponce-Pilate, l'abomination de la désolation continuerait. Il n'y avait rien à dire. On convoqua les bateliers, et on les mit en réquisition ; mais pas un ne se souciait de plonger pour aller chercher le farceur qui faisait un pareil sabbat au fond de l'eau. Enfin on fut obligé d'offrir la vie à un condamné à mort, s'il réussissait dans l'entreprise. Le condamné accepta : on lui mit une corde autour du corps ; il plongea deux fois dans le Tibre, mais inutilement ; à la troisième, voyant qu'il ne remontait pas, on tira la corde, alors il remonta à la surface de l'eau, tenant Ponce-Pilate par la barbe. Le plongeur était mort ; mais, dans son agonie, ses doigts crispés n'avaient point lâché le maudit. On sépara les deux cadavres l'un de l'autre ; on enterra magnifiquement le condamné, et l'on décida qu'on emporterait l'ex-proconsul de Judée à Naples, et qu'on le jetterait dans le Vésuve. Ce qui fut dit fut fait ; mais à peine le corps fut-il dans le cratère que toute la montagne mugit et que la terre trembla : des cendres jaillirent, des laves coulèrent ; Naples fut renversée, Herculanum ensevelie et Pompeïa détruite. Enfin, comme on se douta que tous ces bouleversements venaient encore du fait de Ponce-Pilate, on proposa une grande récompense à celui qui le tirerait de sa nouvelle

tombe. Un citoyen dévoué se présenta, et, un jour que la montagne était un peu plus calme, il prit congé de ses amis et partit pour tenter l'entreprise, défendant que personne le suivît, afin de n'exposer que lui seul. La nuit qui suivit son départ, tout le monde veilla ; mais nul bruit ne se fit entendre : le ciel resta pur, et le soleil se lova magnifique ; et, comme on ne l'avait pas vu depuis longtemps, alors on alla en procession sur la montagne, et l'on trouva le corps de Pilate au bord du cratère ; mais de celui qui l'en avait tiré, jamais, au grand jamais on n'en entendit reparler.

Alors, comme on n'osait plus jeter Pilate dans le Tibre à cause des inondations, comme on ne pouvait le pousser dans le Vésuve à cause des tremblements de terre, on le mit dans une barque que l'on conduisit hors du port de Naples, et qu'on abandonna au milieu de la mer, afin qu'il s'en allât, puisqu'il était si difficile, choisir lui-même la sépulture qui lui conviendrait. Le vent venait de l'orient ; la barque marcha donc vers l'occident ; mais, après huit ou dix jours, il changea, et, comme il tourna au midi, la barque navigua vers le nord. Enfin elle entra dans le golfe de Lyon, trouva une des bouches du Rhône, remonta le fleuve jusqu'à ce que, rencontrant près de Vienne, en Dauphiné, l'arche d'un ancien pont cachée par l'eau, l'embarcation chavira.

Alors les mêmes prodiges recommencèrent ; le

Rhône s'émut, le fleuve se gonfla, et l'eau couvrit les terres basses ; la grêle coupa les moissons et les vignes des terres hautes, et le tonnerre tomba sur les habitations des hommes. Les Viennois, qui ne savaient à quoi attribuer ce changement dans l'atmosphère, bâtirent des temples, firent des pèlerinages, s'adressèrent aux plus savants devins de France et d'Italie ; mais nul ne put dire la cause de tous les malheurs qui affligeaient la contrée. Enfin la désolation dura ainsi près de deux cents ans. Au bout de ce temps, on entendit dire que le Juif errant allait passer par la ville, et, comme c'était un homme fort savant, attendu que, ne pouvant mourir, il avait toute la science des temps passés, les bourgeois résolurent de guetter son passage et de le consulter sur les désastres dont ils ignoraient la cause. Or il est connu que le Juif errant est passé à Vienne...

— Ah ! pardieu ! dis-je interrompant mon batelier, vous me tirez là une fameuse épine du pied ; certainement que le Juif errant est passé à Vienne.

— Ah ! voyez-vous ! dit mon homme tout radieux.

— Et la preuve, continuai-je, c'est qu'on a fait une complainte avec une gravure représentant son vrai portrait, dans laquelle il y a ce couplet :

En passant par la ville
De Vienne en Dauphiné,
Des bourgeois fort dociles
Voulurent lui parler.

— Oui, dit le batelier, on les voit dans le fond, le chapeau à la main...

— Eh bien ! nous avons passé une nuit et un jour à chercher, Méry et moi, ce que les bourgeois de Vienne pouvaient avoir à dire au Juif errant : c'est tout simple, ils avaient à lui demander ce que signifiaient le tonnerre, la pluie et la grêle...

— Justement.

— Ah bien ! mon ami, je vous suis bien reconnaissant; voilà un fameux point historique éclairci ; allez, allez, allez.

— Donc ils prièrent le Juif errant de les débarrasser de cette peste ; le Juif errant y consentit, les bourgeois le remercièrent et voulurent lui donner à dîner ; mais, comme vous savez, il ne pouvait pas s'arrêter plus de cinq minutes au même endroit, et, comme il y en avait déjà quatre qu'il causait avec les bourgeois de Vienne, il descendit vers le Rhône, s'y jeta tout habillé, et reparut au bout d'un instant, portant Ponce-Pilate sur ses épaules ; les bourgeois le suivirent quelque temps en le comblant de bénédictions. Mais, comme il marchait trop vite, ils l'abandonnèrent à deux lieues de la ville, en lui disant que, si jamais ses cinq sous venaient à lui manquer, ils lui en feraient la rente viagère. Le Juif errant les remercia, et continua son chemin, assez embarrassé de ce qu'il allait faire de son ancienne connaissance, Ponce-Pilate.

Il fit ainsi le tour du monde, tout en pensant où il pourrait le mettre, et cela sans jamais trouver une place convenable ; car partout il pouvait renouveler les malheurs qu'il avait déjà causés; enfin, en traversant la montagne que vous voyez, qui à cette époque s'appelait Fracmont (1), il crut avoir trouvé son affaire : en effet, presque à sa cime, au milieu d'un désert horrible et sur un lit de rochers, s'étend un petit lac qui ne nourrit aucune créature vivante, ses bords sont sans roseaux et ses rivages sans arbres. Le Juif errant monta sur le sommet de l'Esel que vous voyez d'ici, le plus pointu des trois pics, et d'où l'on découvre, par le beau temps, la cathédrale de Strasbourg, et de là jeta Ponce-Pilate dans le lac.

A peine y fut-il, qu'on entendit à Lucerne un carillon auquel on n'était pas habitué. On eût dit que tous les lions d'Afrique, tous les ours de la Sibérie et tous les loups de la forêt Noire rugissaient dans la montagne. A compter de ce jour-là, les nuages, qui ordinairement passaient au-dessus de sa tête, s'y arrêtèrent ; ils arrivaient de tous les côtés du ciel comme s'ils s'y étaient donné rendez-vous ; cela faisait, au reste, que toutes les tempêtes éclataient sur le Fracmont, et laissaient assez tranquille le reste du pays. De là vient le pro-

(1) *Mons fractus*.

verbe que vous disiez : Quand Pilate a mis son chapeau, etc., etc.

— Oui! oui! c'est clair; d'ailleurs, ça ne le serait pas, que j'aime beaucoup mieux cette histoire-ci que l'autre.

— Oh ! mais c'est qu'elle est vraie l'histoire !

— Mais je vous dis que je la crois !

— C'est que vous avez l'air...

— Non, je n'ai pas l'air.

— A la bonne heure, parce qu'alors ce serait inutile de continuer.

— Un instant, un instant ; je vous dis que j'y crois, parole d'honneur; allez, je vous écoute.

— Ça dura comme ça mille ans à peu près ; Ponce-Pilate faisait toujours les cent dix-neuf coups, mais comme la montagne est à trois ou quatre lieues de la ville, il n'y avait pas grand inconvénient, et on le laissait faire. Seulement, toutes les fois qu'un paysan ou qu'une paysanne se hasardait dans la montagne sans être en état de grâce, c'était autant de flambé; Ponce-Pilate leur mettait la main dessus, et bonsoir.

Enfin, un jour, c'était au commencement de la réforme, c'était en 1525 ou 30, je ne sais plus bien l'année, un frère rose-croix, Espagnol de nation, qui venait de visiter la terre sainte, et qui cherchait des aventures, entendit parler de Ponce-Pilate, et vint à Lucerne avec l'intention de mettre le païen à

la raison. Il demanda à l'avoyer de lui laisser tenter l'entreprise, et, comme la proposition était agréable à tout le monde, on l'accepta avec reconnaissance. La veille du jour fixé pour l'expédition, le frère rose-croix communia, passa la nuit en prières, et, le premier vendredi du mois de mai 1531, je me le rappelle maintenant, il se mit en route pour la montagne, accompagné jusqu'à Stenibach, ce petit village, à notre droite, que nous venons de passer, par toute la ville; quelques-uns, plus hardis, s'avancèrent même jusqu'à Nergiswil; mais là le chevalier fut abandonné de toute le monde, et continua sa route seul, ayant son épée pour toute arme.

A peine fut-il dans la montagne, qu'il trouva un torrent furieux qui lui barrait le chemin; il le sonda avec une branche d'arbre; mais il vit qu'il était trop profond pour être traversé à gué : il chercha de tous côtés un passage, et n'en put trouver; enfin, se confiant à Dieu, il fit sa prière, résolu de le franchir, quelque chose qui pût arriver, et, lorsque sa prière fut finie, il releva la tête et reporta les yeux sur l'obstacle qui l'avait arrêté. Un pont magnifique était jeté d'un bord à l'autre; le chevalier vit bien que c'était la main du Seigneur qui l'avait bâti, et s'y engagea hardiment. A peine avait-il fait quelques pas sur l'autre rive, qu'il se retourna pour voir encore une fois l'ouvrage miraculeux; mais le pont avait disparu.

Une lieue plus avant, et comme il venait de s'engager dans une gorge étroite et rapide, qui conduisait au plateau de la montagne où se trouve le lac, il entendit un bruit effroyable au-dessus de sa tête ; au même moment, la masse de granit sembla chanceler sur sa base, et il vit venir à lui une avalanche qui, se précipitant pareille à la foudre, remplissait toute la gorge et roulait bondissante comme un fleuve de neige ; le rose-croix n'eut que le temps de mettre un genou en terre et de dire : Mon Dieu, Seigneur ! ayez pitié de moi ; mais à peine avait-il prononcé ces paroles, que le flot immense se partagea devant lui, passant à ses côtés avec un fracas affreux, et, le laissant isolé comme sur une île, alla s'engloutir dans les abîmes de la montagne.

Enfin, comme il mettait le pied sur la plate-forme, un dernier obstacle, et le plus terrible de tous, vint s'opposer à sa marche. C'était Pilate lui-même, en habit de guerre, et tenant pour arme, à la main, un pin dégarni de ses branches dont il s'était fait une massue.

La rencontre fut terrible : et, si vous montiez sur la montagne, vous pourriez voir encore l'endroit où les deux adversaires se joignirent. Tout un jour et toute un nuit, ils combattirent et luttèrent ; et le rocher a conservé l'empreinte de leurs pieds. Enfin le champion de Dieu fut vainqueur, et, généreux dans sa victoire, il offrit à Pilate une capitulation qui fut

acceptée : le vaincu s'engagea à rester six jours tranquille dans son lac, à la condition que le septième, qui serait le vendredi, il lui serait permis d'en faire trois fois le tour en robe de juge ; comme ce traité fut juré sur un morceau de la vraie croix, Pilate fut forcé de l'exécuter de point en point. Quant au vainqueur, il redescendit de la montagne, et ne retrouva plus ni l'avalanche ni le torrent, qui étaient des œuvres du démon, et qui avaient disparu avec sa puissance.

Alors le conseil de Lucerne prit une décision, ce fut d'interdire l'ascension du Pilate le vendredi; car, ce jour, la montagne appartenait au maudit, et le rose-croix avait prévenu que ceux qui le rencontreraient mourraient dans l'année. Pendant trois cents ans, cette coutume fut observée : aucun étranger ne pouvait gravir le Pilate sans permission; ces permissions étaient accordées par l'avoyer pour tous les jours de la semaine, excepté le vendredi, et, chaque année, les pâtres prêtaient serment de n'y conduire personne pendant l'interdiction ; cette coutume dura jusqu'à la guerre des Français, en 99. Depuis ce temps, va qui veut et quant il veut au Pilate. Mais il y a eu plusieurs exemples que le bourreau du Christ n'a pas renoncé à ses droits. Aussi, quand jeudi dernier, l'Anglais envoya chercher un guide, pour lui dire de se tenir prêt pour le lendemain, celui-ci lui dit toute l'histoire que je viens

de vous raconter ; mais sir Robert n'en fit que rire, et, le lendemain matin, malgré le conseil de tous, il entreprit son ascension, quoique son guide l'eût prévenu qu'il n'irait pas jusqu'au lac.

En effet, à un quart de lieue du plateau, Nicklaus, qui est un homme prudent et religieux, s'arrêta et se mit en prières. L'Anglais continua sa route, et deux heures après revint très-pâle et très-défait. Il eut beau dire que c'était parce qu'il avait laissé à Nicklaus le pain, le vin et le poulet, et qu'alors il avait faim ; il eut beau boire et manger comme si de rien n'était ; Nicklaus ne revint pas moins convaincu que son abattement venait de la frayeur et non de la faim ; qu'il avait rencontré Pilate en robe de juge, et que par conséquent il était condamné à mourir dans l'année. Il crut de son devoir de prévenir sir Robert de la position critique dans laquelle il se trouvait, afin qu'il mît ordre à ses affaires temporelles et spirituelles ; mais sir Robert n'en fit que rire. Vous voyez bien cependant que Nicklaus avait raison.

En achevant cette dernière phrase, mon batelier donna son dernier coup de rame, et nous débarquâmes à Stanztad. Je me mis aussitôt en route pour Stantz, où j'arrivai après une heure de marche.

La première chose que je fis en entrant à l'auberge de la Couronne fut d'écrire à Méry que je

savais ce que les bourgeois de Vienne avaient à dire au Juif errant, et qu'à mon retour à Paris je lui en erais part.

UN MOT POUR UN AUTRE.

La première chose que nous aperçûmes en sortant de l'auberge de la Couronne, pour faire notre tournée dans la ville, fut la statue d'Arnold de Winkelried, tenant contre sa poitrine le faisceau de lances qui la traversa.

C'est encore un des beaux et grands souvenirs de la Suisse, et que je ne sache pas avoir encore été contesté, que le dévouement de ce martyr. Léopold d'Autriche, fils de celui avait été battu à Morgarten, avait juré de venger la défaite paternelle. Il avait appelé à lui pour la croisade du despotisme, toute la grande noblesse, et s'était mis à sa tête. Son avant-garde était commandée par le baron de Reinach, qui la conduisait monté sur un chariot chargé de cordes, criant aux habitants qu'avant le soleil couché

ils en auraient chacun une au cou. Parmi cette armée, il y avait un corps de faucheurs, qui ne venaient pas pour combattre, mais pour détruire les moissons, et qui, s'arrêtant dans les villages à l'heure où les ouvriers des champs prennent leurs repas, se faisaient apporter la soupe des moissonneurs. Cependant, en arrivant à Simpach, on mit du retard à leur apporter le déjeuner; alors ils le demandèrent avec des menaces. « Patience, leur répondit celui à qui ils s'adressaient : voici messieurs de Lucerne qui vous l'apportent. » En effet, en ce moment on voyait descendre les Lucernois par le chemin d'Adelwil ; ils venaient joindre leurs frères de Schwitz, d'Uri, d'Unterwalden, de Zug et de Glaris, qui les attendaient dans un camp entouré de fossés et adossé à la montagne, et les reçurent avec de grands cris de joie.

Alors Léopold vit que le moment était venu de donner la bataille, et, voulant savoir à quels hommes il avait affaire, il envoya pour les examiner un vieux et brave capitaine nommé le comte d'Harembourg. Celui-ci s'avança jusqu'aux fossés du camp; et, comme si les Suisses eussent été sûrs du résultat de cette démarche, ils laissèrent le vieux guerrier étudier à son aise leur force numérique et leurs moyens d'attaque et de défense. Cette tranquillité confiante parut plus formidable au comte que ne l'eût été une démonstration de guerre furieuse et bruyante.

Il revint donc lentement vers le duc Léopold, qui l'attendait à cheval, couvert de son harnois de guerre, à l'exception de sa tête qui n'était point encore casquée. Il avait près de lui, à cheval aussi, et armé, sous ses habits ecclésiastiques, le doyen du chapitre de Strasbourg. Interrogé par son seigneur, le comte d'Harembourg répondit qu'il croyait qu'il serait bon d'attendre un renfort, et que ces gens, que l'on croyait si méprisables, lui paraissaient, à lui, terribles et résolus. « Cœur de lièvre ! » dit avec mépris le prélat ; puis, se retournant vers le duc Léopold : « Monseigneur, lui dit-il, comment voulez-vous que je vous fasse servir tous ces manants : bouillis ou rôtis ? Choisissez. »

En ce moment le duc vit venir à lui un nouveau conseiller ; c'était son bouffon ; il était d'Uri, et avait obtenu de son maître un congé pour aller voir ses compatriotes. Il avait été témoin du départ des Suisses de leur canton, de l'enthousiasme avec lequel ils s'étaient armés et du serment qu'ils avaient fait de mourir tous jusqu'au dernier, s'il le fallait, pour défendre l'héritage sacré de leurs pères. Il fut donc de l'avis du comte d'Harembourg, et supplia le prince de ne point livrer bataille ; mais une nouvelle plaisanterie du prélat fut plus forte que toutes les considérations de la prudence ; Léopold demanda son casque, le posa sur sa tête, et dit : *Marchons !*

A peine les Suisses eurent-ils vu les Autrichiens se mettre en route, qu'ils sortirent de leur camp et s'avancèrent au-devant d'eux; les deux troupes, l'une forte de quatre mille gentilshommes parfaitement armés, et l'autre de treize cents paysans sans cuirasse, s'arrêtèrent à un trait d'arbalète l'une de l'autre. Quant aux faucheurs, on les avait répandus sur le versant de la montagne, et ils avaient commencé en chantant leur œuvre de destruction.

Le terrain sur lequel le combat paraissait devoir se livrer était inégal et raboteux, serré entre le lac et le talus de la montagne, tout à fait impropre enfin aux manœuvres de la cavalerie. Le duc ordonna à sa noblesse de mettre pied à terre; sa gendarmerie en fit autant. Le duc alors descendit de cheval et vint se placer aux premiers rangs; plusieurs alors, et de ce nombre était le vieux comte d'Harembourg, voulurent l'engager à remonter à cheval, et à reprendre un poste moins dangereux; mais le duc leur imposa silence en disant : « Je combats pour mes droits et mon héritage, à Dieu ne plaise que vous périssiez et que je vive heureux! A nous tous le bien et le mal! à nous tous la même mort ou la même victoire! »

Les deux armées alors firent un nouveau et même mouvement pour se rapprocher, mais d'une manière différente; les chevaliers autrichiens marchèrent de front, appuyant leurs longues lances au crampon

d'arrêt, et poussant devant eux cette muraille de fer ; les Suisses, au contraire, selon leur habitude, prirent la forme d'un triangle et poussèrent avec acharnement un coin vivant sur le bataillon qu'ils voulaient entamer ; mais, mal protégés qu'ils étaient par leurs armes défensives, et n'ayant pour armes offensives que de courtes hallebardes dont la longueur n'atteignait pas aux deux tiers des lances autrichiennes, ils ne purent entamer le rempart que leur opposaient leurs ennemis. En vain revinrent-ils deux fois à la charge, en vain la seconde fois Pierre de Goldeningen se mit à leur tête avec la bannière du canton ; Pierre de Goldeningen tomba, serrant dans ses bras l'étendard qu'on ne put lui arracher, et qu'on peut encore voir teint de son sang à l'hôtel de ville de Lucerne. Ce fut alors qu'Arnold de Winkelried, qui était cuirassé, comme étant un des chefs, ôta son armure, monta sur un cheval et se mit à la tête du triangle obstiné, qui revint pour la troisième fois à la charge et qui pour la troisième fois trouva au front ennemi l'inébranlable ligne de fer contre laquelle déjà cinquante confédérés avaient trouvé la mort. Aussitôt, ayant jeté son épée, il étendit les bras, ramassa tout un faisceau de lances, et, les réunissant sur sa poitrine, il se laissa tomber de tout son poids sur leurs pointes. Cette chute fit une brèche dans les rangs des chevaliers, et le coin entra dans le chêne.

Dès ce moment, les Autrichiens furent empêchés

de combattre par la longueur même de leurs lances. Les Suisses, au contraire, avec leurs courtes épées et leurs hallebardes à peine plus longues que des haches, avaient tout l'avantage d'une lutte corps à corps : de ce moment le vieux comte d'Harembourg vit bien que tout était perdu ; mais il voulut tenter un dernier effort, et, courant à la montagne où étaient les faucheurs, il les appela à lui, afin de les conduire à un autre moisson, et se mettant à leur tête, une faux à la main, il leur donna l'exemple en entrant le premier dans le champ d'hommes aussi pressés que des épis.

Cette attaque imprévue, l'arme étrange avec laquelle elle était faite, le courage du vieux guerrier qui la dirigeait, tout jeta un moment de terreur dans les rangs des Suisses. Le duc profita de ce moment, et, voyant, par une éclaircie qui venait de se faire, la grande bannière d'Autriche prête à tomber entre les mains des confédérés, il se précipita vers elle, arriva au moment où le porte-enseigne tombait, et la prit de ses bras mourants ; au même instant tous les efforts se réunirent contre lui, et, avant que les seigneurs de sa suite fussent arrivés à son secours, il était tombé couvert de blessures, gardant entre ses dents et entre ses mains des lambeaux de son étendard, qu'il n'avait lâché qu'avec la vie.

Six cent soixante et seize gentilshommes, parmi lesquels trois cent cinquante aux casques couronnés,

tombèrent autour de leur duc. Son cadavre fut transporté à l'abbaye de Kœnigsfelden sur le même char que montait le baron de Reinach, et encore plein des cordes qui devaient garrotter ces mêmes paysans qui l'avaient vaincu.

Près de la statue de Winkelried, qui consacre ce grand souvenir, s'élève l'église de Stantz, qui rappelle un combat plus moderne et non moins acharné. En 1798, les soldats français attaquèrent l'Unterwald : Stantz résista avec acharnement; les Suisses furent vaincus, ils laissèrent le champ de bataille, au milieu duquel s'élevait la chapelle de Winkelried, couvert de morts, parmi lesquels on retrouva dix-sept jeunes filles qui avaient combattu avec leurs frères et leurs amants, et se réfugièrent dans l'église déjà pleine de femmes et de vieillards; mais cette faible forteresse fut bientôt emportée : les Français y pénétrèrent malgré une vive fusillade, et, à la première décharge qu'ils firent à leur tour, le prêtre, qui élevait au ciel l'hostie sainte, tomba la poitrine traversée d'une balle qui alla faire à l'autel un trou qui existe encore. Le martyr moderne s'appelait Wisler Lusen.

Derrière l'église, une petite chapelle, bâtie sur le lieu même où l'on enterra les morts, au nombre de quatre cent quatorze, parmi lesquels cent deux femmes et vingt-cinq enfants, porte cette inscription :

« *Den erschlagenen frommen Untervalden*,

von 173 von irhren edeldenkenden feuden und vervaden gevidmet (1) »

Nous allâmes faire une dernière visite à la chapelle de Winkelried, et nous nous mîmes en rôute pour Sarnen, où nous arrivâmes à deux heures de l'après-midi.

En venant, nous avions laissé à gauche la route de Wil, qui conduit à Wolfranchiess, patrie de Conrad de Baumgarten, et où eut lieu l'aventure tragique du bain. Comme rien ne restait de ce souvenir que le souvenir lui-même, nous ne crûmes pas nécessaire de nous déranger pour aller chercher dans la tradition des détails que l'histoire a conservés; Sarnen, d'ailleurs, en présentait d'aussi importants, car c'est sur la montagne qui le domine que s'élevait le château de Landenberg, qui fut pris par les gens de campagne, qui faisaient semblant d'apporter des provisions, le 1er janvier 1308; et c'est au milieu de la ville qu'est bâtie, sur l'emplacement même où le vieux Mechtal eut les yeux crevés, la maison de M. Landweilbel.

En visitant cette dernière, nous entendîmes des coups de feu tirés régulièrement : cela me rappela que le jour où nous nous trouvions était un dimanche,

(1) « Dédiée aux victimes pieuses du massacre d'Unterwalden, par cent soixante et treize de leurs amis et parents. »

et qu'en Suisse un des plus grands plaisirs de ce jour est l'exercice de la cible. J'avais beaucoup entendu vanter les tireurs de l'Entlibuch et de Mechtal ; j'étais bien aise de me convaincre par mes yeux de cette adresse si célèbre. Je dis donc à Francesco de courir me chercher ma carabine et de venir me rejoindre au tir.

Il ne me fut pas difficile de trouver mon chemin : j'étais guidé par les coups de fusil, et, après dix minutes de marche, j'arrivai à la baraque des tireurs. En face d'eux, à trois cents pas de distance, au pied de la montagne, était dressée la cible, et près de la cible une petite cabane où se cachait l'homme chargé d'indiquer le point du cercle où le coup avait porté, et de reboucher le trou avec une fiche de bois qu'il enfonçait à l'aide d'un maillet.

En me voyant paraître, les tireurs me saluèrent avec la politesse habituelle aux Suisses, et j'eus besoin de leur faire signe de ne pas se déranger pour qu'ils continuassent leur exercice. Je m'approchai d'eux, et, comme je suivais avec intérêt les coups tirés, l'un d'eux, qui venait de charger son fusil, me l'offrit. Ce que j'avais vu de leur adresse me laissait l'espoir de lutter facilement avec eux. Sur trois coups, celui qui s'était le plus rapproché du centre était resté à six pouces de la mouche, et, pour peu que le fusil valût quelque chose, j'étais sûr de faire au moins aussi bien.

Avant de me servir de l'arme qu'on venait de me remettre, je voulus l'examiner; mais, au moment où j'allais en faire jouer le ressort, le tireur auquel il appartenait me mit la main sur le bras pour m'en empêcher. Comme je ne comprenais pas son intention, je demandai en français s'il y avait quelqu'un dans l'honorable société qui parlât anglais ou italien; alors un homme du Linthal, qui se trouvait là par hasard, et qui, dans les Grisons, avait attrapé quelques mots du patois milanais, essaya de me faire comprendre que la détente était si douce, qu'au moment où je mettrais le doigt dessus elle partirait; comme la conversation traînait en longueur, et que je voyais que tout le monde avait les yeux sur moi, j'abrégeai en portant le fusil à mon épaule. Ce fut alors seulement que je m'aperçus que la batterie sur laquelle venait frapper la pierre était recouverte d'un petit sac de peau : comme je n'en comprenais pas l'utilité, je voulus l'ôter; mais le tireur me mit de nouveau la main sur le bras, m'expliquant dans son mauvais allemand, dont je ne comprenais pas un mot, l'utilité de ce petit ustensile. Lorsqu'il eut fini, mon homme du Linthal reprit à son tour, traduisant la recommandation en mauvais italien. Comme je ne comprenais pas plus l'un que l'autre, et que je commençais à m'apercevoir que j'avais l'air de M. de Pourceaugnac entre ses deux médecins, je répondis à l'un, en allemand : *Sehr gut;* et à

l'autre, en italien : *Va bene.* Je mis le petit sac de cuir dans la poche de mon gilet, je reboutonnai ma blouse par-dessus, et j'épaulai.

Je n'avais pas porté la main à la gâchette que le coup était parti ; la balle dut passer à trois cents pieds à peu près au-dessus du but. Cependant l'homme de la cabane, qui ne pouvait deviner l'accident qui m'était arrivé, ni même que c'était moi qui avais tiré, sortit de son retranchement, chercha sur la cible le coup, qui n'avait garde d'y être, et, ne le trouvant pas, il tourna le dos aux tireurs, et fit, à l'intention du maladroit qui venait de perdre une balle, un geste qui me fit sérieusement regretter de n'avoir pas en ce moment dans mon fusil une charge de ce petit plomb que méprisait tant Sancho Pança. Cette démonstration fut accueillie par les rires et les applaudissements de la multitude.

Une mystification, de quelque part qu'elle sorte, est toujours une chose fort désobligeante ; mais elle porte encore avec elle un nouveau degré d'humiliation pour celui qui en est l'objet, si elle tombe sur lui au milieu d'hommes d'une condition inférieure, et dans un pays dont il n'entend pas la langue ; ce qui le met dans l'impossibilité de rendre plaisanterie pour plaisanterie. Je me reculai pour faire place à un autre tireur, tout en me mordant les lèvres et en examinant le fusil qui venait de me faire le mauvais tour dont j'étais victime, lorsque mon homme

22.

du Linthal, qui avait suivi tous mes mouvements, et paraissait m'avoir pris sous sa protection, me tira dans un coin, et, voyant qu'il fallait substituer le geste à la parole, arma la carabine que je venais de décharger si malheureusement contre mon honneur, et, soufflant sur la détente, fit partir le chien par la seule force de son souffle.

Je compris alors que la finesse de nos pistolets à double détente n'était rien, comparée à celle des fusils de tir suisses, et que, pour rendre toutes les facilités d'adresse plus grandes, il n'y avait qu'à approcher le doigt de la gâchette pour que le coup partît. Lorsque mon patron me vit bien au fait de cette particularité, il me conduisit près de celui qui allait tirer; la batterie de son fusil était recouverte d'un petit sac pareil à celui que j'avais mis dans ma poche. Sur un signe qu'il fit, son voisin l'enleva; presque aussitôt le coup partit et alla frapper à un pied de la mouche. L'homme aux gestes sortit de sa cabane, montra le trou de la balle avec le bout de son maillet, fit un salut fort agréable à celui qui venait de donner cette preuve d'habileté, et rentra dans sa baraque.

— *Avete capito?* me dit mon protecteur.

— Pardieu! si j'ai compris! à merveille : le petit sac de cuir est pour empêcher le chien de faire feu dans le cas où il s'abattrait avant le moment voulu : si j'avais laissé le mien, au lieu de le mettre dans

ma poche, comme un imbécile que je suis, mon coup de fusil ne serait pas parti avant le temps, et je n'aurais pas eu l'humiliation de voir un Suisse me montrer...

— *Va bene, va bene*, répondit mon homme, *voi avete capito.*

— Parfaitement; recommençons. Voilà votre petit sac, remettez-le à sa place, et vous ne l'ôterez que quand je vous ferai signe.

— *Siete sicuro!*

— Très-bien; alors rechargeons.

Je voulus l'aider dans cette opération; mais il me fit sentir qu'elle était d'une trop grande importance pour en abandonner le moindre détail à une main profane: en effet, il commença par boucher la lumière avec une allumette, puis mesura la poudre avec le plus grand soin, comptant littéralement les grains qui devaient composer la charge, appuya sur elle une bourre de cuir, passa dans le canon un linge graissé, et enfin fit entrer la balle à coups de maillet; puis il ôta l'allumette, amorça le fusil, plaça le petit sac de peau sur la batterie et me remit l'arme.

C'est une chose assez bizarre, et sur laquelle on ne peut pas prendre le dessus, que la question d'amour-propre. J'étais là, au milieu d'une assemblée de paysans dont l'opinion devait m'être d'autant plus indifférente qu'aucun d'eux ne savait mon nom, ni peut-être mon pays; je passais à Sarnen, pour ne

jamais y repasser sans doute : que devait par conséquent m'importer le souvenir d'adresse ou de maladresse que j'y laisserais ? Et cependant, quand je m'approchais pour prendre ma place derrière la barrière, le cœur me battait comme lorsqu'au moment de mes débuts dans la carrière théâtrale j'entendais les trois coups qui annonçaient le lever du rideau d'une première représentation.

Il s'était fait un grand silence, et chacun avait cessé de s'occuper de sa propre affaire pour penser à la mienne. On avait vu un des plus habiles tireurs des environs me prêter son arme après avoir échangé avec moi quelques mots dans une langue étrangère ; on avait remarqué l'attention qu'il avait donnée à la charge du fusil ; ce qui était une preuve qu'il ne pensait pas que cette charge dût être perdue ; enfin, à la manière seule dont j'avais pris l'arme, on avait jugé qu'elle m'était familière. Il était dès lors évident que, chacun ayant compris que le premier coup était parti avant que je le voulusse, on regardait la première épreuve comme non avenue, et l'on attendait la seconde pour me juger.

Aussi pris-je les précautions nécessaires : j'écartai de mon épaule tout ce qui pouvait empêcher la crosse de s'y emboîter parfaitement : je choisis ma ligne de bas en haut, et, arrivé en face du but, je fis signe d'enlever le petit sac, ce qui fut fait avec une minutieuse légèreté ; puis, me donnant tout le

temps de viser, je ne rapprochai mon doigt de la détente que lorsque je fus sûr de ma direction, et bien m'en prit, car à peine eus-je effleuré la gâchette que le coup partit; mais cette fois j'étais tranquille. Je posai la crosse de mon fusil à terre, et j'attendis.

L'homme à la baraque sortit de sa niche, regarda la cible, prit un drapeau qui était caché derrière elle, et, se retournant de notre côté, il l'agita en signe d'hommage et de salut. Au même instant, tout le monde battit des mains, et mon répondant me frappa sur l'épaule.

— Qu'y a-t-il? lui dis-je.

— Vous avez touché la mouche, me répondit-il.

— Vrai?

— Parole d'honneur!

Je regardai autour de moi, et je vis dans tous les yeux que la chose était vraie. En ce moment Francesco arriva avec ma carabine :

— Tiens, lui dis-je, prends ce thaler, et porte-le au marqueur en échange de la mouche que tu me rapporteras.

Francesco obéit, pendant que les tireurs m'entouraient pour examiner ma carabine; c'était une belle arme de Lefaucheux, réglée par Devisme, et se chargeant par la culasse. Cette invention nouvelle était tout à fait inconnue à mes arquebusiers; de sorte qu'ils ne pouvaient en comprendre le mécanisme, qu'ils examinaient avec toute l'attention de

véritables amateurs. Le peu de longueur du canon, surtout, les intriguait singulièrement et leur faisait douter de sa portée. Alors je mis une cartouche dans le canon, et, leur montrant un sapin isolé qui s'élevait à une distance double à peu près de la cible, j'ajustai avec la rapidité que donne l'habitude d'une arme et je fis feu.

Pas un tireur ne resta dans la baraque; tous coururent à qui mieux mieux pour voir le résultat de ce coup dont ils croyaient la portée impossible avec un canon de vingt pouces. Le premier arrivé jeta un cri qui fut répété par tous les autres; la balle était enfoncée si profondément dans le tronc, qu'une baguette de fer entra d'un pouce et demi dans le trou qu'elle avait fait. Pendant ce temps, Francesco revint de l'autre côté, me rapportant la mouche écornée par la balle.

Cet incident interrompit l'exercice; ma carabine faisait l'admiration de la société, et, si je n'avais pas commencé à tirer avec le fusil de l'un deux, ils auraient probablement cru que je possédais une arme enchantée. Quant à mon patron, il rayonnait, on eût dit qu'il lui revenait une part de la gloire que je venais d'acquérir; il s'approcha de moi, et me mettant la main sur l'épaule :

— Vous êtes chasseur? me dit-il.

— Je suis né au milieu d'une forêt.

— Avez-vous chassé le chamois?

— Jamais.

— Eh bien ! si vous venez à Glaris, souvenez-vous de Prosper Lehmann, et venez lui demander de vous en faire tuer un.

— Un instant, dis-je, entendons-nous bien : c'est que, si vous me promettez cela, je compte y aller.

— Vous serez le bienvenu.

— Ainsi c'est dit?

— C'est dit. Maintenant voulez-vous me laisser tirer une balle ou deux avec votre carabine?

— Comment! mais dix si vous voulez. Voilà des cartouches en masse ; vous savez la manière de vous en servir; vous me la rapporterez à l'hôtel du Cor de chasse, où je suis logé; voilà tout. Moi, je vais dîner.

A ces mots, je pris congé de la société, pétrifiée d'étonnement qu'on pût inventer quelque chose de supérieur à l'armurerie de Lausanne et de Berne.

Deux heures après, Lehmann me rapporta ma carabine; il avait usé jusqu'à ma dernière cartouche, et touché deux ou trois fois la mouche, de sorte qu'il était en admiration devant l'arme qu'il me rendait. Je lui montrai mon fusil à deux coups, qui était dans le même système, et, m'approchant de la fenêtre, je tirai deux hirondelles, que je tuai.

Cette dernière expérience bouleversa entièrement l'esprit du pauvre chasseur, et cela est concevable lorsqu'on saura que les Suisses ne connaissent pas

notre chasse de plaine et ne tirent jamais qu'à coup posé; dans certaines parties même, comme l'Appenzell et la Turgovie, ils appuient leur fusil sur une fourche pour tirer au blanc. Quant à la chasse au vol ou à la course, elle leur est tout à fait inconnue, et un habitué de la plaine Saint-Denis exciterait sous ce rapport leur admiration.

Je passai la soirée avec mon nouvel ami, dont je commençais à entendre parfaitement le patois; il me raconta ses chasses dans les montagnes, dont il était le roi, et me renouvela l'invitation de me faire assister activement à l'une d'elles : c'était déjà parole donnée, et je lui promis que, quand cela me dérangerait de ma route, je n'en passerais pas moins à Glaris. Il partait le lendemain pour retourner dans le Linthal, et moi à Lucerne; mais il fut convenu que nous ne nous quitterions pas comme cela, et qu'il m'éveillerait à quatre heures du matin, afin de ne pas nous séparer sans avoir consacré notre amitié par un verre d'eau de cerises.

Le lendemain, Lehmann me réveilla, comme la chose était convenue; je descendis dans la salle à manger, et je trouvai tous nos tireurs de la veille réunis : ils venaient prendre congé de moi comme d'un frère. La chasse est une véritable franc-maçonnerie.

Je quittai enfin ces braves gens, que je ne reverrai sans doute de ma vie, mais qui, quoiqu'ils igno-

rent mon nom, ont gardé, je suis sûr, mon souvenir, et je me remis en route : le chemin ne m'offrit rien de remarquable jusqu'à Alpnach, où je m'arrêtai un instant chez le plus jovial aubergiste que j'aie jamais vu. Enfin je me remis en route pour Lucerne, comptant prendre un bateau à Hergiswel ou à Steinibach.

En sortant de Gstad la route cesse d'être carrossable, et ne le redevient qu'à Winkel. Je ne fus donc pas peu surpris, à l'un des détours du chemin, de me trouver à vingt pas d'un monsieur et de son domestique, qui, s'étant engagés dans un chemin abominable, avaient versé et essayaient de relever leur calèche. J'allai à eux, tout en me demandant à part moi quelle diable d'idée avait pu porter un homme raisonnable à essayer de passer par de telles routes, et j'avoue que j'arrivai auprès des voyageurs sans m'être fait une réponse satisfaisante. En revanche, je reconnus celui des deux qui me paraissait le maître pour l'Anglais que j'avais vu quatre ou cinq jours auparavant descendre si rapidement du Righi en laissant son guide à ma disposition. Voyant que je pouvais lui être de quelque utilité, j'allai à lui et lui demandai en mauvais anglais par quel hasard j'avais l'honneur de le rencontrer avec une voiture dans un sentier à mulets. L'Anglais, qui était un grand jeune homme mince et pâle, rougit beaucoup, balbutia quelques mots

qui me firent croire d'abord qu'il bégayait ; puis, se remettant peu à peu, je parvins à comprendre, au milieu des hésitations de sa langue, qu'on lui avait dit qu'il pouvait passer avec son équipage.

— Et qui vous a dit cela ?

— Les Suisses.

— Cela m'étonne, répondis-je ; les habitants de ces pays sont peu portés à ce genre de plaisanterie. Que leur avez-vous demandé ?

— Si une voiture pouvait passer par-dessus ces montagnes, et je leur ai montré du doigt la plus haute, qui est là-bas, au fond.

— Le Brünig ?

— Je ne sais pas comment elle s'appelle.

— Et qu'ont-ils répondu ?

— Ils se sont mis à rire et m'ont dit que oui.

— En quelle langue leur avez-vous demandé cela ?

— En allemand.

— Vous parlez donc allemand ?

— Un peu.

— Et comment avez-vous dit ? *Ascolta, Francesco, il signor inglese va parlare tedesco.*

— J'ai dit : *Kan ein vogel über diesen berg fahren.*

— Qu'est-ce que signifie le mot *vogel ?* dis-je à Francesco.

— Cela signifie un oiseau.

— Comment ! dit l'Anglais.

— Eh bien ! répondis-je, je m'en étais douté. Vous avez pris un mot pour un autre : *vogel* pour *wagen*, et vous avez demandé si un oiseau pouvait passer par-dessus ces montagnes.

— Ah ! ah ! fit l'Anglais.

— De sorte que les paysans, qui ont cru que vous vous moquiez d'eux, se sont mis à rire, et vous ont répondu que oui.

— Eh bien ! alors qu'y a-t-il à faire ?

— A remettre votre calèche sur ses roues, et à reprendre la route de Lucerne.

HISTOIRE DE L'ANGLAIS

Qui avait pris un mot pour un autre.

Lorsque la voiture fut relevée, le cocher prit les chevaux par la bride et les conduisit en main. L'Anglais, Francesco et moi marchâmes en avant, et, comme le chemin était plus commode pour deux jambes que pour quatre roues, nous arrivâmes à Steinibach un quart d'heure avant l'équipage. Nous employâmes ce quart d'heure à chercher un charron pour réparer le dommage arrivé à la calèche de notre gentleman. Mais le charron était un personnage inconnu, un mythe fantastique, un être de raison à Steinibach, où, de mémoire d'homme, aucune voiture ne s'était avisée de paraître, et où celle dont nous précédions le retour avait occasionné à son passage un étonnement général. L'Anglais, qui pa-

raissait fort timide, était tout abattu de sa déconvenue : son visage devenait alternativement pâle et cramoisi, sa langue embarrassée continuait de balbutier ; enfin tous les signes d'une gêne extrême étaient chez lui si visibles, que je commençais à craindre que ce ne fût ma présence qui la lui causât. Aussi m'empressai-je de lui dire que, s'il n'avait pas autrement besoin de nous, nous étions prêts à prendre son congé. Il fit alors pour nous retenir quelques efforts si maladroits, que je fus d'autant plus confirmé dans mon opinion, et que, le saluant, je continuai ma route.

Je m'arrêtai à Winkel. J'avais fait à peu près sept ou huit lieues de France, et je n'étais pas fâché de me reposer un instant. J'envoyai Francesco à la recherche d'une carriole quelconque pour me brouetter jusqu'à Lucerne, qui était encore éloignée de deux ou trois milles d'Allemagne, qui équivalent à quatre ou cinq lieues de France. Pendant qu'il courait le village, je commençai mes perquisitions dans l'hôtel, et je découvris à grand' peine une gélinote, que l'aubergiste comptait probablement garder pour une meilleure occasion, et qu'il ne me céda que parce que, pour couper court à la contestation, je me mis à la plumer moi-même. Ce rôti, joint à des œufs accommodés de deux manières différentes pour varier l'entremets, m'offrait encore la perspective d'un diner assez confortable.

Au moment où on le dressait dans la salle à manger, mon Anglais arriva avec sa voiture à moitié démantibulée, et, entrant dans la première pièce, il demanda si on pouvait lui donner à dîner ; ce à quoi l'hôtelier répondit qu'il venait d'arriver un Français qui avait tout pris. Cette nouvelle parut porter à notre gentleman un coup si douloureux, que j'oubliai à l'instant la manière peu gracieuse dont il m'avait remercié de la peine que j'avais prise en remettant sur pied sa voiture, et qu'allant à lui, je lui offris de partager mon festin. Après être devenu tour à tour cinq ou six fois pâle et cramoisi, après s'être essuyé la sueur qui, malgré un air assez frais, coulait de ses cheveux sur son front, mon original accepta, et se mit à table avec une gaucherie si grande, que je commençai à croire qu'il n'avait pas l'habitude de prendre ses repas de cette manière; pendant que je cherchais dans mon esprit à deviner celle qu'il pouvait avoir adoptée, Francesco rentra, et me dit en italien qu'il n'avait point trouvé la moindre charrette.

— Ainsi, m'écriai-je, nous allons être obligés de continuer notre route à pied, hein ?

— Oh ! mon Dieu ! oui, fit Francesco.

— Que le diable emporte ce pays ! on n'y trouve rien que ce qu'on y apporte; et encore, continuai-je en montrant la voiture de l'Anglais, qu'on était en train de raccommoder, ce qu'on y apporte s'y casse !

— Mais, dit mon convive, si j'osais...

— Quoi, monsieur ?

— Vous offrir une place dans ma calèche.

— Osez, pardieu !...

— Vous accepteriez ?

— Comment, si j'accepterais ? mais avec reconnaissance.

— Je voulais vous en parler ce matin, continua l'Anglais, lorsque je vous ai rencontré ; mais j'étais si embarrassé...

— De quoi ?

— De ma position.

— Comment ! parce que vous aviez versé ? Eh bien ! mais c'est un malheur qui peut arriver au plus honnête homme du monde, quand il est dans de mauvais chemins ; il n'y a pas de quoi être embarrassé pour cela.

—Ah ! je vous remercie de me mettre à mon aise; cela me fait du bien.

— Comment ! je vous intimide ! vous êtes bien bon, par exemple ! voulez-vous ôter votre habit ?

— Je vous remercie, je n'ai pas trop chaud.

— Vous suez à grosses gouttes.

— C'est que mon potage était bouillant.

— Il fallait souffler dessus ou attendre.

— Vous aviez déjà mangé le vôtre, et je voulais vous rattraper.

— Oh ! nous avions le temps ! Que ne me disiez-



vous que vous vouliez marcher d'ensemble ? je vous aurais attendu ; mais vous comprenez donc l'italien ?

— Parfaitement.

— S'il vous était égal de le parler avec moi, au lieu de votre anglais dont je comprends un mot sur quatre, hein ?

— Je n'oserais pas.

— Voyons, essayez : *Volete ancora un pezzo di questa pernice?* Eh bien, qu'avez-vous donc ?

— Rien, rien, dit l'Anglais, devenant cramoisi et frappant du pied, rien.

— Mais si, vous vous étranglez. Attendez, attendez, je vais vous frapper dans le dos : là... là... buvez par là-dessus, buvez... bien ; ça va mieux, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien ! qu'est-ce que vous avez eu ? voyons.

— Votre question m'a surpris.

— Elle n'avait rien d'inconvenant, cependant : je vous demandais si vous vouliez encore de la gélinote.

— Oui ; mais vous me demandiez cela en italien, j'ai voulu vous répondre dans la même langue, et ça m'a fait avaler de travers.

— Dites donc, je vous conseille de vous défaire de cette timidité-là : ça doit être gênant, à la longue.

— Je vous en réponds, monsieur, me dit l'Anglais d'un air profondément triste.

— Eh bien ! mais il faut vous guérir.

— C'est impossible, depuis que je me connais, je suis comme cela : j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vaincre cette malheureuse organisation, et j'ai fini par renoncer même à l'espoir. C'est pour cela que je voyage ; j'ai fait tant de bévues en Angleterre, que j'ai été obligé de quitter Londres ; mais, comme vous voyez, ma malheureuse timidité me suit partout ; elle est cause que ce matin je vous ai fait une impolitesse ; qu'en commençant de dîner, j'ai avalé mon potage trop chaud, et que tout à l'heure j'ai manqué de m'étrangler en voulant vous répondre en italien ; ce qui était cependant bien facile. Ah ! je suis bien malheureux, allez !

— Vous êtes riche, ce me semble.

— J'ai cent mille livres de rente.

— Pauvre garçon !

— Oui ; eh bien ! j'en donnerais soixante et quinze mille, voyez-vous, quatre-vingt mille ; je donnerais tout pour être un homme comme un autre : eh bien ! avec ce que je sais, je me créerais une existence honorable, je me ferais une réputation, peut-être, tandis qu'avec mes cent mille livres de rente et ma bêtise, je mourrai du spleen.

— Oh ! bah !...

— C'est comme je vous le dis. Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir ce que c'est que d'être convaincu qu'on a une valeur égale au moins à

celle des autres hommes, et de voir des gens sur lesquels on a la conscience de sa supériorité l'emporter sur vous en toutes choses, passer pour instruits, et vous pour ignoraut, pour spirituels, et vous pour imbécile, vous écarter des maisons dans lesquelles ils s'impatronisent, et où quelquefois vous auriez eu grande envie de rester. Plus tard, allez, si j'ose vous conter mes chagrins, vous comprendrez ce que j'ai souffert avec mes cent mille livres de rente, que le diable emporte ! puisqu'elles ne m'ont jamais rien rapporté que des déboires et des humiliations.

— Contez-moi la chose tout de suite, cela vous soulagera.

— Je n'ose pas encore.

— Allons donc ! vous vous maniérez.

— Regardez-moi, et voyez comme je deviens pourpre, rien que d'y songer.

— Effectivement, vous avez l'air d'un coquelicot.

— Eh bien ! voyez-vous, quand je sens que je deviens comme cela, ce que j'ai de mieux à faire, c'est de me sauver.

— Ne vous sauvez pas, je courrais après vous.

— Pourquoi faire ?

— Pour savoir votre histoire ; j'en fais collection.

En ce moment, l'hôte entra. Le dîner était fini, la calèche raccommodée ; je demandai la carte.

L'Anglais tira une bourse pleine d'or de sa poche, et la tourna, et la retourna entre ses mains.

— Qu'est-ce que vous faites là ? lui dis-je.

— Eh bien ! mais il me semble...

— Il me semble que je vous ai invité à vous mettre à ma table, et que, puisque je suis l'amphitryon, c'est à moi de payer ; d'ailleurs, je veux pouvoir me vanter d'avoir donné à dîner à un homme ayant cent mille livres de rente.

— Très-bien, mais à la condition que vous souperez avec moi.

— Comment ! mais avec le plus grand plaisir : seulement vous me permettrez de me charger du punch.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que je veux le faire de manière à ce qu'il vous délie la langue. Vous êtes-vous jamais grisé ?

— Jamais.

— Eh bien ! essayez-en, c'est un remède excellent contre le spleen.

— Vous croyez ?

— En vérité.

— Je n'oserais jamais.

— Vous êtes plus beau que nature, parole d'honneur ! Allons, allons, en calèche !

— Allons, en calèche, dit l'Anglais d'un air dégagé, et au grand galop, jusqu'à Lucerne !

— Non, non ! au pas, si cela vous est égal ; je n'ai pas l'habitude de verser, moi, ça troublerait ma digestion.

— Eh bien ! au pas, soit, j'aime beaucoup aller au pas.

Nous nous établîmes le plus confortablement possible au fond de la calèche ; Francesco monta avec le cocher sur le siége, et nous nous mîmes en route.

En arrivant à Lucerne, nous étions liés, l'Anglais et moi, d'une amitié touchante ; il ne rougissait presque plus en me regardant, et il s'était même hasardé à me faire une ou deux questions.

Nous descendîmes au Cheval blanc ; la première chose que je fis fut pour m'informer près du père Franz de l'état de Jollivet ; il allait on ne peut mieux, le médecin répondait de lui. Aucune des deux balles n'avait pénétré dans la poitrine, l'une avait glissé sur une côte, et était sortie près de la colonne vertébrale ; l'autre avait seulement effleuré les pectoraux. Je regardai autour de moi, et je ne vis pas Catherine ; je n'eus pas l'indiscrétion de demander où elle était, et je remontai à ma chambre, qui était restée libre. Quant à mon compagnon de voyage, il resta derrière moi pour commander le souper.

Il y a dans toutes les auberges suisses une chose excellente, qu'on chercherait inutilement dans celles

de France ; ce sont des bains, ce grand et délicieux remède à la fatigue, et cela est d'autant plus hospitalier, que je ne me suis jamais aperçu que les indigènes eussent la moindre velléité de prendre leur part de cette jouissance qu'ils réservent exclusivement pour les étrangers ; quant à moi, ma baignoire était habituellement mon cabinet de travail ; j'écrivais mes notes quotidiennes pendant l'heure que j'y passais, et je ne répondrais pas que l'état de bien-être dans lequel je me trouvais en me livrant à cette occupation n'ait pas influé sur la teinte de bienveillance pour les hommes, d'admiration pour les choses que je retrouve aujourd'hui encore depuis la première jusqu'à la dernière page de mon album.

J'étais passé de mon bain à mon lit, et j'y dormais le plus profondément du monde, lorsqu'on vint me réveiller pour me dire que le souper était prêt. Je fus quelque temps à me remettre ; j'avais complétement oublié l'Anglais, sa voiture et son souper, et j'avoue que, pour le moment, j'aurais tout autant aimé qu'on ne m'en fît pas souvenir.

Cependant je me levai et je descendis ; en traversant la cuisine, je vis tous les marmitons en l'air, toutes les broches en route et toutes les casserolles en révolution ; je demandai s'il y avait une noce dans l'hôtel, et si, dans ce cas-là, on pourrait y aller valser ; mais on me répondit que tous ces pré-

paratifs étaient à notre intention. J'eus un instant l'idée que mon nouvel ami, pour me faire honneur, avait invité le conseil municipal de Lucerne ; mais je fus détrompé en entrant dans la salle à manger : il n'y avait que deux couverts.

On nous servit un dîner de quinze personnes, et comme, malgré notre bonne volonté, nous ne pûmes guère en manger que le tiers, notre desserte dut, pendant deux ou trois jours, défrayer l'hôtel du Cheval blanc.

L'Anglais supporta assez courageusement l'assaut ; il était évident qu'il commençait à se faire à moi : il avait bien rougi encore en me revoyant, mais peu à peu cette rougeur, qui ne lui était pas naturelle, avait disparu de ses joues. A la fin du dîner, lorqu'on apporta le punch, il était donc tout à fait revenu à son état naturel, et, grâce à quelques verres de vin de Champagne que je l'avais décidé à boire, il commençait à parler à peu près comme tout le monde parle ; je vis que le moment était venu d'aborder les affaires sérieuses.

— Eh bien ! lui dis-je en lui versant un verre de punch, et ce spleen, qu'en avons-nous fait ? Il me semble qu'il est resté au fond de notre seconde bouteille de vin de Champagne ?...

— Oui, me répondit mon hôte avec l'accent profondément mélancolique d'un homme qui commence à se griser ; oui, si vous étiez toujours là, je

crois qu'il finirait par battre en retraite et que je pourrais peut-être en être débarrassé à l'avenir; mais le passé, le passé existerait toujours.

— Il est donc bien terrible, le passé ?

— Ah ! fit l'Anglais en poussant un soupir.

— Allons, allons, confessons-nous !

— Versez-moi encore un verre de punch.

— Voilà ! et parlez doucement, s'il vous plaît, que je ne perde pas un mot de la chose.

— Si j'osais, dit l'Anglais, hésitant...

— Quoi encore !

— J'essayerais de vous raconter cela en français.

— Comment, en français? vous savez donc le français?

— Je l'ai appris du moins, me répondit-il, changeant d'idiome, en me donnant la preuve en même temps que l'assurance.

— Ah çà ! mon cher ami, vous êtes polyglotte au premier degré, et vous me laissez éreinter à vous bredouiller l'italien que je parle à peine, et l'anglais que je ne parle pas du tout, quand vous savez le français comme un Tourangeau ! Dites-donc ! il me semble que vous me faites aller avec toutes vos histoires de timidité, de misanthropie et de spleen ! Je vous préviens que, de ce moment, je rentre dans ma langue maternelle, et que je n'en sors plus; d'ailleurs, c'est à vous de parler et je vous écoute. Tout ce que je peux faire pour vous, c'est

de vous verser un verre de punch. Là! maintenant vous n'en aurez plus qu'à la fin de vos chapitres. A votre santé! et que Dieu vous délie la langue comme au jeune Cyrus! Savez-vous le persan?

— J'allais l'apprendre, me répondit sérieusement mon Anglais, lorsque j'ai eu le malheur d'hériter de mon oncle ces malheureuses cent mille livres de rente qui sont cause de tous mes chagrins...

— Commençons par le commencement : il y avait une fois... maintenant, à votre tour.

— D'abord, il faut que vous sachiez mon nom.

— Cela me fera plaisir.

— Je m'appelle Williams Blundel. Mon père était un petit fermier des environs de Londres, qui, n'ayant pas reçu grande éducation, avait regretté toute sa vie d'être resté dans son ignorance native. Aussi, au lieu de faire de son fils un bon garçon de charrue, comme cela était raisonnable et naturel, il lui vint la fatale idée d'en faire un savant : en conséquence, il m'envoya à l'université avec l'intention de me faire entrer dans les ordres. Mon arrivée fit sensation ; j'ai toujours été long et mince, j'ai toujours eu les cheveux couleur de filasse ; enfin, quoique habituellement pâle, à la moindre émotion ma figure s'est toujours épanouie comme une pivoine : je fus accueilli par les rires et les chuchotements de mes camarades, et de ce jour commencèrent mes infortunes. La certitude

que j'étais un objet de dérision pour mes condisciples, la conscience de ma gaucherie et de ma timidité, enfin ce besoin de solitude, qui en était la conséquence, furent cause que sur dix années que je restai à l'université, je ne partageai aucun des jeux qui sont la récompense du travail des enfants : loin de là, je passais mes récréations en études ; de sorte que mes camarades, qui ne pouvaient pas comprendre la cause qui me retenait dans la classe tandis qu'ils jouaient dans le préau, croyant que je n'agissais ainsi que pour capter la bienveillance de mes maîtres, m'accusaient d'hypocrisie, tandis que bien souvent je pleurais toutes les larmes de mon corps, en écoutant avidement leurs cris de plaisir, et me faisaient payer en plaisanteries cruelles les triomphes que j'obtenais sur eux.

Je supportai d'abord toutes ces tribulations avec constance et résignation ; mais enfin, au bout de dix-huit mois ou deux ans, cette existence devint intolérable, et je serais mort, je crois, si le hasard ne m'avait envoyé une consolation.

Les fenêtres de notre classe, élevées de six pieds au-dessus du sol, afin qu'aucun objet extérieur n'apportât de distractions aux études des écoliers, donnaient sur un jardin consacré, comme le nôtre, aux récréations d'une institution, mais celle-là était une institution de demoiselles. Pendant que j'entendais des cris bruyants d'un côté, j'entendais

parfois de doux chants de l'autre. Cependant, comme je l'ai dit, dix-huit mois s'écoulèrent sans que j'eusse l'idée de regarder par cette fenêtre, et de distraire mes pénitences volontaires par le spectacle de la récréation de mes jeunes voisines, et, quand cette idée me fut venue, quelque temps encore son exécution n'amena pour moi d'autre plaisir qu'une distraction machinale, qui engourdissait momentanément le souvenir de mes douleurs; cependant, peu à peu, cette distraction me devint nécessaire; à peine le professeur, prenant lui-même son congé d'une heure, avait-il fermé la porte de la classe où je demeurais toujours seul, que je posais les bancs sur la table, les chaises sur les bancs, et que, grimpant au sommet de cet échafaudage, je plongeais mes regards distraits sur cet essaim de jeunes filles, qui sortait de sa ruche et venait bourdonner jusque sous les murs de ma prison; alors je sentais que la nature s'était trompée en faisant de moi un homme; que, si j'eusse été d'un sexe différent, toutes mes défauts étaient des vertus; ma faiblesse physique devenait de la grâce, ma gaucherie de la pudeur; il n'y avait que mes cheveux jaunes et ma figure tantôt pâle et tantôt cramoisie, qui n'allaient à rien; mais, au moins encore, ces jeunes filles avaient-elles des voiles sous lesquels elles cachaient la leur.

Leur récréation commençait et finissait un quart

d'heure avant la nôtre, et c'était pour moi une règle : aussitôt qu'elles rentraient les unes après les autres, que j'avais vu la robe bleu de ciel de la dernière disparaître derrière la porte, je descendais de mon piédestal, je remettais chaque chose à sa place, et, lorsque mes camarades et les maîtres rentraient, ils me retrouvaient courbé sur mes livres, et ne faisaient aucun doute que je n'eusse point interrompu mon travail.

Il y avait déjà deux ou trois mois que je me procurais chaque jour cette distraction ; je connaissais de vue toutes ces jeunes filles, j'étais au fait de leurs habitudes, et je dirais presque de leurs caractères : c'était pour moi comme des fleurs vivantes sur un riche tapis ; mais cependant toutes encore m'étaient aussi indifférentes les unes que les autres, et mon affection se répandait sur elles comme sur des sœurs.

Un jour, je vis, parmi tous ces jeunes visages que je connaissais, un visage nouveau et inconnu ; c'était celui d'une jolie enfant blonde et rose, à la tête de chérubin. Ce charmant petit visage était tout baigné de larmes ; la pauvre enfant venait de quitter sa famille, et croyait ne jamais pouvoir s'en consoler. Le premier jour, ses jeunes compagnes voulurent vainement la distraire : la blessure était encore trop fraîche, elle saigna tout ce sang du cœur qu'on appelle des larmes. Je fus profondément ému

de cet épisode dans mon roman ; je voyais un point de ressemblance entre cette pauvre petite et moi : je pensais que, comme moi, elle allait mener une vie triste et isolée, et, sachant ce que j'avais souffert, je la plaignais de ce qu'elle allait souffrir.

Le lendemain, je grimpai au haut de ma pyramide avec plus d'empressement que je n'avais l'habitude de le faire. Mon regard embrassa dans un seul instant tout le jardin : les jeunes filles jouaient comme d'habitude, et la nouvelle arrivée était assise au pied d'un arbre, entre deux autres petites filles qui, pour la consoler, avaient apporté devant elle leurs plus jolis ménages et leurs plus riches poupées. La pauvre recluse ne jouait pas encore, mais elle ne pleurait déjà plus. Toute sa récréation se passa à écouter les consolations de ses deux amies, auxquelles elle donna la main pour s'en aller. Le lendemain, son joli visage ne conservait plus que de faibles traces de tristesse, et elle commença de partager les jeux de ses compagnes ; enfin, huit jours ne s'étaient pas écoulés qu'elle avait oublié, avec la légèreté de l'enfance, ce nid maternel, hors duquel, faible oiseau, elle avait cru qu'elle ne pourrait pas vivre.

Il n'y avait donc que moi dont la malheureuse organisation ne savait trouver que des chagrins où les autres découvraient des plaisirs. Ma tristesse et ma timidité s'augmentèrent encore de cette certi-

tude, et je continuai de mener l'existence douloureuse que j'avais commencée et dont je n'avais pas la force de sortir.

Cependant, un rayon doré et joyeux venait d'éclairer un coin de cette existence. Dans mes vingt-quatre heures sombres, j'avais une heure de soleil : c'était l'heure pendant laquelle les jeunes filles venaient jouer sous mes fenêtres. La dernière arrivée, que j'entendais appeler Jenny, était maintenant aussi folle et aussi rieuse que ses compagnes, et, quoique je lui eusse su mauvais gré, d'abord, de ne pas conserver cette tristesse qui l'unissait plus intimement à moi, j'avais fini par lui pardonner son bonheur. Chaque jour j'attendais cette heure de la récréation avec impatience. A peine était-elle arrivée que je reprenais mon poste accoutumé. J'aurais pu dire que je ne vivais que pendant cette heure, et que tout le reste du temps j'attendais la vie.

Le mois des vacances arriva : je le vis venir presque avec effroi ; c'étaient six semaines pendant lesquelles je ne verrais pas Jenny. L'idée de rentrer dans ma famille qui m'aimait tant, de revoir mon père, qui depuis la mort de ma pauvre mère, avait concentré toutes ses affections sur moi, n'était qu'un faible soulagement à ce chagrin. Seul, au milieu de la joie qu'amenait parmi les écoliers cette importante époque, je restais triste et pensif. Cependant, j'étais loin de me douter du surcroît de chagrins qui

m'attendait ; j'avais toujours présumé que l'époque des vacances des deux pensionnats était la même, et je calculais le nombre de jours que j'avais encore à voir Jenny, lorsqu'un matin, en montant sur mon échafaudage accoutumé, je trouvai le jardin vide.

Je n'y compris rien d'abord; je crus que l'heure avait été avancée pour moi et reculée pour elles; j'attendis, croyant à chaque instant que cette porte, qui donnait ordinairement passage à toute cette volée de colombes, allait s'ouvrir comme d'habitude. Elle resta fermée, le jardin demeura désert; je compris la vérité, mon cœur se serra, des larmes silencieuses coulèrent de mes yeux. Ne pouvant plus calculer l'heure par la rentrée des pensionnaires, je restai là à pleurer, de sorte que, quand la porte s'ouvrit pour la seconde classe, je fus surpris, baigné dans mes larmes, au haut de mon échafaudage. En voulant descendre rapidement, le pied me manqua ; je tombai la tête sur l'angle d'un banc ; on me releva évanoui, et l'on me transporta à l'infirmerie, la tête ouverte par cette blessure dont vous me voyez encore la cicatrice.

Mes maîtres m'aimaient en raison inverse de la haine que me portaient mes camarades : j'étais pour eux un enfant doux, patient et travailleur ; jamais je n'avais encouru une punition pour paresse, espièglerie ou désobéissance. La facilité que j'avais à apprendre et à retenir leur faisait espérer que je

serais un jour la lumière de l'Église. Quant à cette malheureuse timidité qui menaçait mon avenir de sa funeste influence, n'allant pas eux-mêmes dans le monde, ils ne pouvaient prévoir combien elle me serait fatale, lorsque je serais forcé d'y aller, de sorte qu'ils ne faisaient rien pour m'en corriger. Mon accident causa donc une douleur générale dans le professorat, les soins les plus empressés me furent prodigués, et grâce à ce concours de bienveillance générale, je pus prendre mes vacances en même temps que les autres écoliers.

J'arrivai chez mon père : le pauvre homme, qui n'avait que moi au monde, voyait en moi l'idéalité de la perfection ; d'ailleurs, les notes de mes professeurs étaient si bienveillantes, qu'il lui était permis de se laisser entraîner à une pareille erreur ; il me trouva grandi et embelli, pauvre père ! Ma réputation de savant m'avait précédé dans la ferme. Tous les garçons, les valets et les domestiques ne m'appelaient que le docteur, et mon père, pour me rendre digne de ce titre, par l'apparence comme je l'étais déjà par le fait, me fit confectionner un habit noir, un gilet noir et une culotte courte noire, couleur qui semblait faite exprès pour exagérer encore la longueur de ma taille et l'exiguïté de ma personne.

Cependant je continuais d'être triste et pensif au milieu des paysans et des domestiques. Je cessais

bien d'éprouver au même degré qu'avec mes égaux ou mes supérieurs cet embarras et cette honte qui étaient le caractère distinctif de mon organisation ; mais je ne pouvais oublier la petite tête blonde de Jenny, qui tous les jours, à la même heure, venait m'apparaître. Cette heure, je la passais ordinairement seul, soit dans ma chambre, soit au pied de quelque arbre, soit au bord de quelque ruisseau. On devine qu'elle était tout entière consacrée au souvenir du jardin. Je le revoyais avec ses gazons, ses arbres, ses fleurs et toute cette joyeuse enfance qui le peuplait. Enfin mon père, me voyant toujours préoccupé, résolut de me conduire à Londres pour me distraire. Notre ferme n'était distante de la capitale que de dix-huit lieues. On mit le cheval à la carriole, et en un jour et demi le voyage fut accompli.

Là recommencèrent mes tribulations. Mon père n'avait pas manqué, pour me faire honneur, de m'affubler du costume qu'il m'avait fait faire, et qui depuis longtemps n'était plus de mode à Londres, même pour les personnes âgées. Tous les enfants que je rencontrais portaient un habit analogue à leur âge, moi seul semblais une caricature grotesque d'une autre époque. Je sentis bien que j'étais profondément ridicule, et cela redoubla encore ma gaucherie : je ne savais que faire de mes jambes si minces et de mes bras si longs ; ma figure passait, dix fois en un quart d'heure, de la pâleur la plus

blême au cramoisi le plus foncé. Quant à mon père, il ne voyait rien de ce qui se passait en moi, et il se tenait à quatre pour ne pas arrêter les passants, et leur dire : Vous voyez bien ce grand et beau garçon-là, il n'a que quinze ans, n'est-ce pas? eh bien! c'est déjà un puits de science.

Le second jour de notre arrivée, nous traversions Regent-street pour nous rendre à Saint-James; je produisais mon effet accoutumé sur tout ce qui m'entourait, la sueur me coulait du front, selon mon habitude, lorsqu'à travers le nuage dont la honte couvrait ma vue, je crus, dans une voiture qui venait à nous, reconnaître Jenny : c'était bien la même petite tête blonde et rosée, le même teint blanc, le même regard limpide. La vision approchait, il n'y avait plus de doute, c'était elle, c'était Jenny... Je m'arrêtai, ne pouvant plus continuer : il me sembla que tout mon sang s'élançait à mon visage... Je tendis les bras vers la voiture, en criant d'une voix étouffée : — Jenny... Jenny... Sans m'entendre, elle m'aperçut, et, me montrant aussitôt à son père qui était près d'elle...—Ah! papa, s'écria-t-elle en riant, regarde donc ce petit garçon tout noir, comme il est drôle!.. Et la voiture passa, entraînée par le galop de deux chevaux magnifiques, emportant ma vision et me laissant le cœur profondément percé de l'effet que j'avais produit sur la jeune fille, qui, sans s'en douter, avait acquis une si grande influence sur ma vie.

Cette rencontre fut le seul événement remarquable qui arriva pendant mes vacances. Le temps fixé pour leur durée s'écoula, et le jour vint de repartir pour l'université. Mon père ne manqua pas d'ajouter à mon trousseau le maudit costume noir qui m'avait été si fatal, et je repartis pour continuer cette éducation dont l'auteur de mes jours avait été privé, et sur laquelle il comptait tant pour donner à son fils une considération de laquelle, grâce à son ignorance, il n'avait jamais joui.

Je fus accueilli par mes maîtres avec le même empressement, et par mes camarades avec la même antipathie. Nous rentrâmes en classe, et, comme d'habitude, à l'heure de la récréation, chacun se précipita dans la cour, moi seul restai courbé sur mon pupitre. A peine la porte fut-elle fermée, que je recommençai à rétablir mon échafaudage; cependant mon cœur battait horriblement. Les vacances de la pension contiguë à la nôtre étaient-elles finies? et si elles l'étaient, Jenny était-elle revenue? Je restai quelque temps debout sur ma table et n'osant monter; enfin je me décidai, j'arrivai au faîte de ma pyramide, je jetai les yeux vers le jardin; je respirai, des larmes de joie coulèrent de mes joues; Jenny était au milieu de ses compagnes, elle était revenue; j'avais devant moi dix mois de bonheur.

Cinq ans s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels mon éducation s'acheva. Je savais le grec comme Homère,

et le latin comme Cicéron ; je parlais parfaitement le français, l'italien et un peu l'allemand ; j'étais de première force en mathématiques et en algèbre. Toutes ces choses réunies, et plus encore mon malheureux caractère, m'avaient déterminé à suivre la carrière du professorat. Le directeur de la pension où j'avais été sept ans m'offrit de m'associer à son entreprise, et, sauf l'agrément de mon père, j'acceptai, ne me rendant pas compte au fond du cœur que la véritable cause qui influait sur cette détermination était le désir de continuer de voir Jenny, qui ne m'avait jamais vu, elle, que le jour malencontreux où mon aspect grotesque avait excité son hilarité.

Tous ces projets faits et arrêtés dans ma tête, je partis pour prendre mes dernières vacances d'écolier, ne devant reparaître dans l'institution qu'avec le titre de maître.

Mais, comme vous dites, vous autres Français, l'homme propose et Dieu dispose.

— Sommes-nous à la fin du premier chapitre ? interrompis-je.

— Justement, me répondit sir Williams.

— Eh bien ! alors, un verre de punch ; cela vous donnera la force d'aborder les situations terribles que je prévois dans l'avenir.

Sir Williams poussa un soupir et avala un verre de punch.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE DE L'ANGLAIS

Qui avait pris un mot pour un autre.

J'arrivai à la ferme de mon père avec la résolution bien arrêtée de mettre à exécution le projet que je viens de vous raconter, lorsque deux événements inattendus changèrent complétement l'état de mes affaires : mon pauvre père mourut, et il m'arriva un oncle des Indes.

J'avais très-rarement entendu parler de cet oncle, que tout le monde croyait mort depuis longtemps, et qui arriva justement pour fermer les yeux de son frère. Comme il y avait trente ans que mon père et lui s'étaient quittés, sa douleur ne fut pas grande ; quant à moi, j'étais inconsolable. Bien des fois cependant j'avais souffert de l'ignorance de mon père, de la position inférieure qu'il occupait

dans la société, et de la mise et des habitudes patriarcales qu'il avait conservées ; mais, ce digne vieillard mort, le côté matériel disparut, et, en face de cette ombre si dévouée et si aimante, tout autre souvenir s'effaça. Je me rappelai alors avec une douleur poignante les moindres sujets de peine que je lui avais donnés, et, chaque fois qu'un nouveau souvenir de ce genre se représentait à ma mémoire, je fondais en larmes. Mon oncle ne comprenait rien à cette douleur exagérée ; mais comme, selon lui, elle était l'indice d'un bon cœur, et qu'il n'avait aucun parent au monde, il porta sur moi le peu d'affection qu'il était capable de distraire de la somme d'amour qu'il se réservait pour lui-même. Un jour, que j'étais plus triste encore que d'habitude, il m'offrit de faire avec lui une promenade. Je le suivis machinalement ; mais, si préoccupé que je fusse, je le vis cependant prendre la route d'un château distant d'une lieue et demie de notre ferme, et qui était resté, parmi mes souvenirs d'enfance, une espèce de palais de fée, que je voyais toujours resplendissant à travers le voile mouvant des grands arbres qui s'élevaient autour de lui. Arrivé à une petite porte du parc, je vis mon oncle tirer une clef de sa poche et ouvrir cette porte. Je l'arrêtai en lui demandant ce qu'il faisait :

— J'entre, me dit-il.

— Comment ! vous entrez ; mais ce château...

— Est à un de mes amis.

— Mais, mon oncle, m'écriai-je en devenant cramoisi, mais je ne le connais pas, votre ami, moi; je ne suis pas préparé à voir un grand seigneur... Je vous laisse, je m'en vais... je me sauve.

— Allons donc! allons donc! dit mon oncle en m'attrapant par le bras; tu es fou, je crois. Le propriétaire de ce château est un brave homme sans façon, comme moi, qui te recevra à merveille, et dont tu seras content, je l'espère.

— Impossible, mon oncle, impossible. Je vous supplie... mais que faites-vous? Mon oncle fermait la porte derrière nous. — Je suis dans un négligé... Mon oncle mettait la clef dans sa poche. — Et s'il y avait des dames! mais, j'en mourrais de honte! Mon oncle marchait devant en sifflant le *God save the king*. Force me fut donc de le suivre; mais je sentis mes genoux se dérober sous moi; le sang me monta à la figure, et je ne vis plus les objets qui m'environnaient qu'à travers un nuage. En arrivant sur le perron, j'aperçus un grand monsieur en habit vert resplendissant de broderies, avec d'énormes épaulettes au cou et un sabre au côté. Je le pris pour un général et je le saluai jusqu'à terre. Mon oncle passa devant lui sans se découvrir, me laissant confondu de son impolitesse. Cependant ce monsieur en habit vert ne parut pas blessé de cet oubli; il se mit à notre suite et entra dans le château

avec nous. Dans le vestibule, nous trouvâmes un autre monsieur dont le visage était noir, mais dont le costume oriental était si riche, qu'il me rappela un des trois rois mages qui apportèrent des présents à l'enfant Jésus. Je cherchais déjà dans ma mémoire de quelle manière on abordait les rajahs de l'Inde, et j'allais mettre les genoux en terre et m'incliner en joignant mes deux mains au-dessus de ma tête, lorsque mon oncle ôta sa redingote et la jeta sans façon sur les bras du sectateur de Vichnou. Cette dernière action troubla toutes mes idées : je ne savais pas où j'étais ; je vivais mécaniquement ; je croyais faire un rêve. Mon oncle marchait toujours, et je le suivais. Enfin nous arrivâmes à un charmant pavillon, se composant d'un appartement complet de la plus grande élégance.

— Que penses-tu de ce logement? me dit mon oncle.

— Mais, répondis-je tout ébloui, je pense que c'est une demeure royale.

— Ainsi il te convient?

— Comment, mon oncle?

— Tu l'habiterais volontiers, je veux dire.

Je restai sans répondre, la bouche ouverte et la tête complétement perdue. Mon oncle prit naturellement mon silence admiratif pour un consentement.

— Eh bien! continua-t-il en me frappant sur l'épaule, cet appartement est le tien.

— Mais, mon oncle, fis-je, rappelant toutes mes forces, mais à qui donc est ce château?

— A moi, pardieu!

— Vous êtes donc riche, mon oncle?

— J'ai cent mille livres de rente.

Pour le coup, je sentis que mon cerveau était prêt à sauter; j'appuyai mon front sur le marbre de la cheminée. Quant à mon oncle, enchanté de l'effet inattendu qu'il avait produit sur moi, il se retira en me disant que, si j'avais besoin de quelque chose, je n'avais qu'à sonner, et que son chasseur et son nègre étaient à mes ordres.

Si je vous ai donné une idée de la timidité de mon caractère, vous pouvez vous représenter ma situation : je restai une demi-heure accablé sous le poids d'un événement aussi imprévu, puis enfin je me levai. Au premier pas que je fis dans la chambre, je vis mon individu reproduit par trois ou quatre glaces immenses; et, je l'avouerai en toute humilité, plus je le vis, plus je le trouvai indigne d'habiter le lieu où il se trouvait. Non-seulement ma mise était celle d'un paysan, mais encore, comme malgré mes vingt et un ans je grandissais toujours, mes vêtements, qui avaient été faits au commencement de l'année précédente, étaient devenus trop courts, mes manches avaient cessé d'être en proportion avec mes bras, et mon pantalon avec mes jambes. Quant à mon gilet, il laissait, comme un

pourpoint d'Albert Durer ou d'Holbein, voir non-seulement ma chemise, mais encore les pattes de mes bretelles; tout cela était bien, tout cela était bon, tout cela était naturel, dans la pauvre petite ferme de mon père; mais, dans ce palais magique, tout cela présentait, avec les objets dont j'étais entouré, une anomalie tellement révoltante, que je cherchai un endroit où me fuir moi-même, et qu'à peine l'eus-je trouvé, je m'y blottis comme un lièvre dans son gîte, et qu'une fois blotti, je restai là à songer.

Je ne sais combien de temps je demeurai ainsi; enfin le chasseur que j'avais pris pour un rajah vint m'annoncer que le dîner était servi, et que mon oncle m'attendait; je descendis : heureusement il était seul; je respirai.

A la fin du repas, lorsqu'on lui eut apporté son punch, et que son nègre lui eut allumé sa pipe, il congédia les domestiques, et nous restâmes seuls. Pendant quelque temps, mon oncle, qui paraissait préoccupé, aspira et poussa sa fumée, sans rien dire, mais tout à coup, rompant le silence :

— Eh bien! Williams? me dit-il.

Je n'étais pas préparé, je bondis sur ma chaise.

— Eh bien! mon oncle? balbutiai-je.

— Il faut enfin que nous parlions un peu de toi, mon enfant. Quand je suis venu, ton pauvre père avait assez à s'occuper de lui. Je me mis à pleu-

rer, de sorte que je ne pus pas lui demander ce qu'il comptait faire de toi. Eh bien ! voilà que tu sanglotes ! allons donc, toi qui sors du collége, tu devrais être ferré sur la philosophie. Hier, c'était mon pauvre frère ; demain, ce sera moi ; dans huit jours, toi, peut-être ; il faut prendre la vie pour ce qu'elle vaut et pour ce qu'elle dure, vois-tu ; toutes tes larmes ne feront pas revenir le pauvre Jack Blundel; ainsi, crois-moi, essuie tes yeux, bois un verre de punch, prends une pipe, et causons comme deux hommes.

Je remerciai mon oncle, quant au punch et à la la pipe ; mais j'essuyai mes yeux, et je m'efforçai de ne pas pleurer.

— Maintenant, me dit mon oncle en jetant sur moi un regard de côté ; voyons, quels sont tes plans d'avenir ?

— Mais, dis-je, je voulais me consacrer à l'éducation, et je crois que les études que j'ai faites me rendent capable de cette sainte mission.

—Ta ta ta, dit mon oncle, ce langage-là était bon quand tu étais le fils d'un pauvre fermier ; mais maintenant tu es le neveu d'un riche nabab, et cela change bien la thèse. Je n'ai pas d'enfant, et, Dieu merci ! comme je ne compte pas me marier, je n'en aurai probablement jamais ; tout ce que je possède te reviendra donc. Ce serait une chose curieuse que de voir un maître d'école ayant cent

mille livres de rente ; tu comprends que cela ne se peut pas ? Voyons, cherchons au-dessus de cela, M. le gentleman.

— Que voulez-vous, mon oncle, je ne puis vous dire, moi ; je ne suis qu'un pauvre savant qui ne connaît pas le monde, qui n'est bon à rien qu'à mener une vie de travail et d'études, et, avec votre permission, je crois que ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'en revenir à mes premières idées.

— A tes premières idées ! mais tu es fou, mon ami : avec ta fortune ou avec la mienne, ce qui est la même chose, tu peux, selon que tu seras avare ou vaniteux, aspirer aux plus riches partis de Londres, ou bien t'allier à quelque famille noble et ruinée qui t'apportera de la considération.

— Moi, mon oncle, moi me marier ! m'écriai-je.

— Et pourquoi pas ? As-tu fait des vœux ?

— Moi, me marier !... Je pourrais me marier... je pourrais épouser... Je m'arrêtai... Le nom de Jenny était sur mes lèvres... C'était la première fois que je concevais l'idée d'un pareil bonheur... Posséder cette blonde et charmante jeune fille qui depuis six ans était tout pour moi ! épouser Jenny ! Jenny être ma femme ! cela était possible. Mon oncle me disait qu'avec sa fortune je pouvais aspirer à tout. Rien que l'espoir, c'était déjà plus de bonheur que je n'en pouvais supporter. Je sentis que j'étouffais, que j'allais me trouver mal ; je me précipitai hors de

l'appartement et je m'élançai dans le jardin, cherchant de la fraîcheur et de l'air. Mon oncle crut que j'étais fou; mais, pensant que, lorsque ma folie serait passée, je reviendrais, il demanda d'autre tabac et d'autre punch, bourra pour la deuxième fois sa pipe, remplit pour la sixième fois son verre, et continua de boire et de fumer.

C'était un homme de grand sens que mon oncle. Quand j'eus fait deux ou trois fois le tour du parc en courant et en me livrant à mes rêves, je rentrai un peu plus calme, et le retrouvai assis à la même place, achevant sa troisième pipe et son deuxième bol, et aspirant et expirant sa fumée avec le même calme et la même volupté.

—Eh bien ! me dit-il, veux-tu toujours être instituteur ?

— Mon oncle, lui répondis-je, quoique ce soit ma vocation réelle, je crois que Dieu a décidé qu'il en serait autrement; mais, continuai-je, j'ai vu quelquefois passer devant moi de ces jeunes gens qu'on appelle du monde, et qui sont faits pour aller dans la société et plaire aux femmes; et je vous avouerai, mon oncle, que plus je me les rappelle, plus je les crois d'une autre espèce que moi, et susceptibles d'un perfectionnement que je ne puis atteindre... Mon oncle se mit à rire.

— Vois-tu, Williams, me dit-il lorsque l'accès fut passé, toute la différence qu'il y a entre eux et

toi, c'est qu'ils ont la tête pleine de termes de chasse, de course et de paris, et toi de mots hébreux, grecs et latins. Quand tu auras oublié ce que tu sais pour apprendre ce qu'ils savent, tu feras un cavalier tout aussi inutile, tout aussi impertinent, et par conséquent tout aussi présentable que pas un d'entre eux. Laisse-moi faire seulement, je me charge de diriger ton éducation.

Je remerciai mon oncle de ses bontés pour moi, et, comme huit heures venaient de sonner à la pendule, je lui demandai la permission de remonter à ma chambre, n'ayant pas l'habitude de veiller plus tard. Mon oncle me fit signe de la main que je pouvais me retirer, ralluma sa pipe, qui s'était éteinte pendant son accès d'hilarité, et sonna le rajah pour avoir un troisième bol de punch.

On devine facilement que, si je me retirai dans mon appartement, ce n'était pas pour dormir. Je passai une partie de la nuit à rêver les yeux ouverts, et, quand le sommeil vint, il continua les rêves de ma veille. Le lendemain, je fus réveillé sur les neuf heures du matin par un monsieur fort élégant, qui, conduit par le valet de chambre de mon oncle, entra dans ma chambre suivi de son groom qui portait un paquet.

— Le tailleur de monsieur, dit le valet de chambre.

Je regardai la personne qu'on m'annonçait sous

ce titre, et j'avoue que, si je n'avais pas été prévenu, je n'aurais jamais cru qu'un homme d'un extérieur aussi distingué professât une condition si humble. Je doutais même encore de ce qu'avait dit le valet de chambre, lorsque l'homme au groom, voyant que je le regardais sans bouger et sans dire un mot, crut qu'il était de son devoir de m'adresser la parole.

— J'attends le bon plaisir de milord, me dit-il.

— Pourquoi faire? répondis-je.

— Pour lui essayer différents habits que je lui apporte tout faits, et pour prendre la mesure de ceux qu'il me fera l'honneur de me commander!

— Eh bien! dis-je, ayez la bonté de les poser là, je les essayerai.

— Milord n'y pense pas, me dit le tailleur; il faut que ce soit moi-même qui juge de la manière dont ils iront. Si le pantalon était d'un pouce trop étroit ou trop large, si le gilet ne descendait pas juste à son point, et si l'habit faisait un seul pli, je serais un homme déshonoré.

— Mais, continuai-je avec hésitation... je vais donc être forcé de me lever?...

— Milord n'est forcé à rien, mon devoir est d'attendre qu'il soit prêt; j'attendrai. Et en effet il resta debout et attendant.

Comme je vis qu'effectivement il était décidé à attendre, et que je n'osais lui dire de passer dans

une chambre à côté, je me décidai, quoi qu'il m'en coûtât, à descendre du lit devant lui. Il ne jeta qu'un coup d'œil rapide sur moi, et, se tournant vers son groom : Le n° 1, dit-il, milord est de première taille. Le groom tira un costume noir complet. Le tailleur me l'essaya; on eût dit qu'il était fait pour moi, tant il allait miraculeusement à ma longue personne. Puis, m'ayant pris immédiatement les mesures nécessaires pour m'exécuter toute une garde-robe, il se retira. Je le reconduisis jusqu'à la porte en le remerciant de la peine qu'il avait prise.

Je rentrai dans ma chambre, fort empressé de voir quel changement mon nouveau costume avait apporté dans mon individu. Je n'étais pas reconnaissable, et je commençai à croire que mon oncle avait raison, et que, si jamais je parvenais à dompter cette malheureuse timidité qui était la source de toutes mes peines, j'arriverais à être un homme comme un autre.

J'étais, je dois l'avouer, assez content de mon examen, lorsque le valet de chambre rentra, suivi d'un gentleman en tenue complète de bal : comme je n'étais pas préparé à cette visite de cérémonie, elle commença par me troubler prodigieusement, et je ne savais si je devais avancer vers l'étranger, lorsque le valet de chambre annonça :

— Le maître de danse de monsieur !

Le nouveau venu vint à moi avec une grâce parfaite, jeta un coup d'œil complaisant sur l'écolier qu'il allait avoir à former, et, arrêtant un regard appréciateur sur la partie inférieure de ma personne :

— Je suis enchanté, milord, me dit-il, d'avoir été choisi pour faire l'éducation d'une aussi belle paire de jambes.

Je n'étais pas habitué à m'entendre faire des compliments sur mon physique, aussi celui-ci me démonta-t-il complétement. Je voulus répondre, je balbutiai; j'essayai de faire un pas, et j'emmêlai si bien l'une dans l'autre ces belles jambes qui faisaient l'admiration de mon maître, que je pensai tomber de tout mon long ; il me retint.

— Bien ! dit-il, bien ! Je vois que nous n'avons reçu aucun principe. Cela vaut mieux, nous n'aurons pas de mauvaises habitudes à rompre.

— Le fait est, répondis-je, qu'à l'exception de ce que j'ai les genoux et la pointe des pieds un peu en dedans, je crois que, quant au reste du corps, je ne manque pas... je possède... je...

— Bon! bon ! s'écria mon optimiste, je vois que milord n'a pas la parole facile; tant mieux ! cela prouve que l'intelligence s'est portée aux extrémités. Soyez tranquille, milord ; nous la développerons si elle y est, et, si elle n'y est pas, nous l'y ferons descendre. Allons, milord, commençons.

Je serais bien en peine de dire ce qui se passa

dans cette première leçon ; tout ce dont je me souviens, c'est que ma science approfondie des mathématiques me fut d'un prodigieux secours pour conserver mon équilibre et garder le centre de gravité dans les cinq positions. Quand mes pieds sortirent de l'instrument de torture dans lequel ils firent leur apprentissage, ils se refusaient littéralement à porter mon corps, si mince qu'il fût, et je boitais des deux jambes lorsque je descendis dans la salle à manger, où mon oncle m'avait fait prévenir qu'il m'attendait pour déjeuner.

— Ah! ah! me dit-il en me regardant des pieds à la tête, te voilà, Williams! Sur mon honneur, tu as l'air d'un véritable dandy ; on voit déjà à tes pieds que tu as pris une leçon de danse ; il n'y a plus que tes bras qui sont toujours bêtes ; mais sois tranquille, avec quelques leçons d'armes, cela se passera.

— Comment! mon oncle, vous voulez que j'apprenne à tirer l'épée? Et pourquoi faire?

— Pour te battre si on se moque de toi, pardieu!

Il me passa un frisson par tout le corps.

— Est-ce que tu ne serais pas brave, par hasard?

— Je ne sais pas, mon oncle, répondis-je, je n'ai jamais pensé à cela.

— Enfin, si on insultait une femme que tu aimasses, que ferais-tu?

— Si on insultait... J'allais nommer Jenny; je

me retins. — Oui, oui, mon oncle, je me battrais! soyez tranquille, répondis-je vivement.

— A la bonne heure! Mais tu as fait de l'exercice ce matin, tu dois avoir faim; déjeunons.

Nous nous mîmes à table. Nous venions de prendre le thé, lorsque le maître-d'armes arriva. C'était un des plus renommés de Londres. Il ne parut pas d'abord aussi content de mes bras que le maître de danse l'avait été de mes jambes; mais je fis tant d'efforts à la seule pensée que peut-être un jour Jenny serait insultée devant moi, et que j'aurais le bonheur de la défendre, qu'il me quitta moins mécontent que je n'avais osé l'espérer.

J'étais, comme vous le voyez, en bon chemin d'amélioration, lorsqu'un matin que mon oncle ne descendait pas à son heure habituelle, je montai dans sa chambre et le trouvai mort dans son lit.

Il avait été frappé pendant la nuit d'une apoplexie foudroyante.

Sir Williams s'arrêta à ces mots, et cette fois je ne lui versai pas un verre de punch : je lui tendis la main.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE DE L'ANGLAIS

Qui avait pris un mot pour un autre.

Cette mort fut un coup terrible pour moi, continua sir Williams après un instant de silence. Je ne pensai pas un instant à l'immense fortune dont elle me rendait maître ; je ne vis que l'isolement auquel elle me condamnait. Mon oncle, sans me faire oublier mon père, l'avait remplacé près de moi : c'était peut-être le seul homme qui, par son originalité, pouvait me guérir de la terrible maladie morale dont j'étais attaqué. Lui mort, le mal était incurable, et, pour être tout entier à ma douleur, je donnai congé au maître d'armes et au maître de danse.

Il faudrait avoir ma fatale organisation pour comprendre à quel point je me trouvai seul et isolé ; je

n'avais jamais de ma vie su donner un ordre, et ce furent le général et le rajah, comme mon pauvre oncle les appelait depuis ma méprise, qui continuèrent à mener la maison; cependant, comme c'étaient deux bons domestiques, parfaitement dressés, tout marcha comme d'habitude, et je n'eus malheureusement à m'occuper de rien que de vivre, de sorte qu'au bout de deux ou trois mois, à l'exception de ma mise, j'étais redevenu le même homme qu'auparavant.

Le château que mon oncle avait acheté tout meublé était muni d'une fort belle bibliothèque; c'était là que je passais une partie de ma journée; parfois aussi je prenais un Homère ou un Xénophon, j'allais me coucher et lire sur la lisière d'un petit bois qui formait la limite de mes propriétés; et souvent je m'oubliais tellement dans le siége de Troie, ou dans la retraite des Dix mille, que le rajah ou le général était obligé de venir m'y annoncer que le dîner était prêt.

Un jour que j'étais assis comme d'habitude au pied de mon arbre, lisant un de mes auteurs favoris, je fus tiré de ma préoccupation guerrière par un bruit de cor, qui résonna à quelque distance de moi : je levai la tête, et, au même instant, un renard passa à quelques pas, se glissant dans les herbes. Au même instant, j'entendis les aboiements des chiens qui venaient de retrouver sa piste, et

je vis paraître le limier, puis toute la meute. Ils passèrent à l'endroit même où le renard avait passé; et comme j'augurais qu'ils ne tarderaient pas à être suivis à leur tour par les chasseurs, je me retirai pour ne pas me trouver sur leur route, lorsque j'entendis le cor à cent cinquante pas à peine de moi, et que, de la lisière d'un bois voisin de celui où j'étais, je vis déboucher toute la chasse, emportée par le galop des chevaux.

Parmi cette troupe, il y avait une femme qui se maintenait à la tête des chasseurs, menant son cheval avec l'habileté d'une parfaite amazone ; elle était vêtue d'une longue robe collante partout, et avait la tête couverte d'un petit chapeau d'homme, autour duquel flottait un voile vert. Je regardais avec étonnement cette hardiesse, dont, tout homme que j'étais, je me sentais si loin, lorsqu'en s'approchant du côté où j'étais, une branche accrocha son voile et son chapeau tomba : je vis alors cette tête rosée et ces cheveux blonds qui m'étaient si connus ; je sentis mes jambes s'affaiblir, je m'appuyai contre un arbre... C'était Jenny : elle passa comme une vision sans s'arrêter, et laissant à un piqueur le soin de ramasser son chapeau, tant elle était ardente à cette course. En une seconde, tout avait disparu, et n'étaient les aboiements des chiens, le bruit du cor et les cris des chasseurs, j'aurais cru que je venais de faire un rêve. Tout à coup, en

reportant les yeux de l'endroit où j'avais cessé de la voir à celui où elle m'avait apparu, j'aperçus au bout d'une branche un lambeau de voile vert ; je m'élançai vers lui, et, grâce à ma longue taille, je parvins à l'atteindre : je le pris, je le baisai, je le mis sur mon cœur ; j'étais heureux comme jamais je ne l'avais été.

En ce moment, j'aperçus le rajah qui venait me chercher. Je m'étais oublié selon mon habitude ; mais cette fois tout le monde en eût fait autant. Nous retournions ensemble au château, lorsqu'en passant près d'une haie nous aperçûmes de l'autre côté de cette haie un homme étendu, et près de lui un cheval traînant sa selle ; je reconnus à l'instant l'uniforme des chasseurs que je venais de voir passer. Celui-ci s'était écarté de sa route, et comme ils franchissaient tout, ainsi que dans une course au clocher, il n'avait pas vu un saut de loup qui était de l'autre côté de la haie, avait voulu le franchir, son cheval s'était abattu, et il était resté évanoui sur la place. Nous le ramassâmes aussitôt, et, comme nous n'étions qu'à quelques pas du parc, nous le transportâmes au château. Aussitôt arrivés, je renvoyai le rajah chercher le cheval, et j'ordonnai au général de se mettre en quête d'un médecin.

Heureusement, les soins du docteur étaient peu nécessaires ; aux premières gouttes d'eau que je lui avais jetées sur le visage, et aux premiers sels que

je lui avais fait respirer, le jeune chasseur était revenu à lui; de sorte que, lorsque le médecin arriva, il trouva son malade sur pied. Soit qu'il jugeât précautionnellement la chose nécessaire, soit qu'il voulût utiliser son voyage, le docteur n'en fit pas moins une saignée, en recommandant au chasseur deux ou trois heures de repos. J'offris aussitôt à mon hôte d'envoyer un courrier chez lui pour calmer l'inquiétude que pourraient concevoir ses parents. Comme il demeurait à deux heures de chemin à peine, il accepta, écrivit à sa sœur qu'ayant perdu la chasse il était resté à dîner dans un château voisin, et la pria de rassurer son père, si toutefois il avait conçu quelque crainte. La lettre terminée, il la plia, écrivit l'adresse et me la remit. En la donnant au général, qui devait la porter, je lus machinalement la suscription : elle portait le nom de miss Jenny Burdett. Ce jeune homme, c'était son frère !... La lettre s'échappa de mes mains... je balbutiai une excuse... et je sortis sous prétexte d'ordres à donner.

Lorsque je rentrai, je trouvai sir Henry tout à fait bien ; mais, par compensation, c'était moi qui étais fort mal. La manière dont je l'avais rencontré, la crainte que j'avais éprouvée que l'accident ne fût plus sérieux, le plaisir que j'avais ressenti en voyant que je m'étais trompé ; tout cela m'avait fait oublier un instant ma timidité ; mais elle était revenue plus

forte que jamais en apprenant quel lien étroit de parenté unissait sir Henry à celle qui depuis si longtemps absorbait toutes mes pensées. Cependant, soit politesse, soit préoccupation, sir Henry ne parut s'apercevoir de rien, et tout le temps du dîner, il fit les frais de la conversation avec cette facilité élégante que j'aurais donné la moitié de ma fortune et de ma vie pour posséder. Puis, vers les neuf heures du soir, il se retira, s'excusant de l'embarras qu'il m'avait causé, en me demandant la permission de revenir me remercier de mon hospitalité.

Lorsqu'il fut parti, je respirai; toute notre conversation de deux heures, confuse dans ma tête, commença à se classer. D'après ce qu'il m'avait dit de sa famille, je vis que sir Thomas Burdett possédait à peu près deux cent mille livres de rente; ce qui, en supposant, selon toutes les probabilités, qu'il en gardât la moitié pour lui, faisait trente à trente-cinq mille francs de dot à chacun de ses trois enfants. Du côté de la fortune je pouvais donc aspirer à la main de miss Jenny, c'est-à-dire être aussi heureux qu'un homme, à mon avis, pouvait l'être sur la terre; d'un autre côté, sir Henry m'avait laissé entrevoir que son père, retenu habituellement trois mois de l'année dans son fauteuil par la goutte, et habitué, pendant ce temps d'épreuve, à être distrait par la société de ses enfants, tenait à

les marier autant que possible dans son voisinage. Comme on l'a vu, nos deux châteaux n'étaient qu'à cinq ou six milles de distance, et, sous ce rapport comme sous l'autre, il m'était donc permis de conserver quelque espoir. Malheureusement, seul comme je l'étais, il me fallait faire toutes les démarches moi-même, et je sentais qu'à la seule idée de me trouver en face de Jenny, de lui parler, de lui donner le bras, soit pour la conduire à table, soit pour la mener à la promenade, j'étais tout prêt à défaillir; d'un autre côté, si je ne me présentais pas, Jenny était l'aînée des filles de sir Thomas, un prétendant plus hardi que moi pouvait être plus heureux. Alors Jenny m'échappait, Jenny devenait la femme d'un autre : cette seule idée était capable de me rendre fou. Je passai une partie de la nuit entre des velléités de courage et des accès d'abattement. Enfin, sur les deux heures du matin, écrasé de plus de fatigue que si, comme Jacob, j'avais passé mon temps à lutter avec un ange, je parvins à m'endormir.

Je fus réveillé par le rajah, qui entra dans ma chambre pour me remettre une lettre : je l'ouvris avec un tremblement pressentimental ; elle était de sir Thomas. Il avait appris l'accident de son fils, les soins que je lui avais donnés ; s'il n'avait pas beaucoup souffert encore de son dernier accès de goutte, il serait venu lui-même me remercier ;

mais, désirant le plus tôt possible s'acquitter de ce qu'il regardait comme un devoir pour toute sa famille, il m'invitait à dîner pour le lendemain.

J'aurais lu mon arrêt de mort que je ne serais pas devenu plus pâle. La lettre s'échappa de mes mains, et je retombai sur mon oreiller, si accablé, que le rajah crut que je me trouvais mal. Je lui demandai d'une voix éteinte si le courrier attendait sa réponse, il me répondit qu'il était parti : cela me rendit quelque courage ; je n'étais plus obligé de prendre une résolution instantanée.

La journée se passa dans les alternatives de force et de faiblesse : je me disais bien que cette invitation allait au-devant de tous mes désirs, et qu'elle comblerait de joie tout autre homme se trouvant à ma place et avec les mêmes sentiments ; qu'elle m'introduisait naturellement dans la maison, et cela sous un excellent aspect, celui d'un service rendu ; mais aussi je savais que, chez les femmes surtout, le sentiment qu'elles conservent d'un homme dépend presque toujours de la manière dont il se présente à la première entrevue. Or je ne me dissimulais pas que, si j'avais quelques qualités essentielles, ce n'étaient malheureusement pas de celles qui sautent aux yeux ; loin de là, pour être estimé ce que je valais véritablement, j'avais besoin d'une investigation profonde et d'une longue intimité. Je me rappelais combien peu m'avait été favo-

rable le coup d'œil que Jenny jeta sur moi lors qu'elle m'avait rencontré, il y a six ans, avec mon costume de docteur ; il n'y avait, certes, aucune crainte qu'elle me reconnût, elle avait probablement oublié cette circonstance ; mais moi, je me souvenais de tout, et ce souvenir, c'était pis qu'un remords.

Enfin l'heure du dîner vint. Je me mis machinalement à table ; mais je ne pus manger. Je pensai que le lendemain, à la même heure, je serais chez sir Thomas, en face de Jenny, et qu'alors mon sort se déciderait pour un malheur ou pour une félicité éternelle, et cela sur une gaucherie ou une maladresse que je me verrais faire, et que cependant je ne pourrais pas m'empêcher de faire. Un pareil état n'était pas supportable. Je demandai une plume et de l'encre : j'écrivis à sir Thomas qu'une indisposition subite me privait de l'honneur d'accepter son invitation. J'appelai le général, et je lui ordonnai d'aller porter cette lettre ; mais à peine fut-il sorti avec elle, que je sentis ma poitrine se serrer. Je montai dans ma chambre, je me jetai sur mon tapis, et je me mis à pleurer.

Oui, à pleurer, à verser des larmes amères, des larmes d'adieu au bonheur dont je n'étais pas digne, puisque je ne me sentais pas la force de le cueillir sur l'arbre de la vie ; des larmes de douleur, car cette occasion perdue de voir Jenny, je ne la re-

trouverais peut-être jamais ; des larmes de honte enfin, car je sentais qu'il était honteux à un homme d'être ainsi l'esclave de sa sotte timidité et de sa misérable faiblesse.

Je pensai une nuit affreuse, je formai vingt projets tous plus ridicules les uns que les autres. Je voulais écrire à Jenny directement, lui avouer mon amour, lui raconter ma faiblesse ; lui dire qu'il n'y avait que deux chances pour moi au monde, vivre près d'elle et vivre éternellement heureux, ou vivre loin d'elle et mourir dans le désespoir. Oh ! je sentais qu'une lettre pareille, je la ferais douloureuse, éloquente, passionnée : je sentais que je l'écrirais avec mes larmes. Mais comment lui faire remettre une pareille missive? Puis, une fois remise, si Jenny la prenait du côté ridicule, j'étais un homme perdu ; je ne pouvais plus me présenter devant ses parents, devant elle. Mieux était encore d'attendre les événements, qui semblaient m'avoir pris sous leur protection, et pouvaient me conduire à bien : le hasard est souvent notre meilleur ami, et je résolus de m'en rapporter au hasard.

La journée se passa ainsi, ramenant avec elle un peu de courage. Plus l'heure à laquelle j'aurais dû me rendre chez sir Thomas approchait, plus je trouvais ma terreur de la veille ridicule et exagérée. Il me semblait que, si je n'avais pas refusé son invitation, j'aurais eu le courage de m'y rendre. Puis,

quand sonnèrent dix heures du soir, je me dis qu'à cette heure tout serait fini; que j'aurais vu Jenny et ses parents; que je serais un ami de la maison, pouvant y retourner à ma fantaisie; que sans doute Jenny m'aurait dit un mot encourageant; enfin que peut-être à cette heure je serais au comble de la joie, au lieu d'être un des hommes les plus malheureux de la terre. Le résultat de ce raisonnement fut une résolution formelle d'accepter la première invitation qu'on me ferait. Sur ce, je baisai le lambeau de son voile et je me couchai,

Cette victoire sur moi-même me donna une nuit tranquille; je m'éveillai calme et presque heureux. La journée était magnifique; aussi, à peine eus-je déjeuné, que je pris mon Xénophon, et que, par mon sentier habituel, je gagnai mon arbre: j'étais plongé au plus profond de ma lecture, lorsque je me sentis toucher sur l'épaule. C'était sir Henry!

— Eh bien! mon cher philosophe, me dit-il, toujours sauvage et retiré; je vous préviens qu'il y a conspiration contre votre misanthropie, car ne pensez pas que personne de nous ait cru à votre indisposition. Je voulus balbutier quelques excuses.

— Non, continua sir Henry, vous nous avez pris pour des gens à grande cérémonie; vous vous êtes trompé, et la preuve, c'est que je suis venu aujourd'hui moi-même vous dire exprès qu'on vous attendait sans façon à dîner.

— Comment ! m'écriai-je. Moi ! Aujourd'hui !

— Oui, vous, aujourd'hui ; et je vous préviens qu'on ne recevra aucune excuse, qu'on vous attendra jusqu'à ce que vous veniez, et que, si vous ne venez pas, on ne dînera pas. Voyez si vous voulez prendre sur vous de faire jeûner toute une famille.

— Non, certainement, répondis-je ; je fis un effort, et j'irai... ajoutai-je en soupirant.

— A la bonne heure, dit sir Henry, voilà qui est parler. Que lisiez-vous donc là ? un roman de Walter Scott, des poésies de Thomas Moore, un poëme de Byron ?

— Non, répondis-je, je lisais... Je ne sais quelle mauvaise honte me retint au moment où j'allais prononcer le nom du grand capitaine, pour lequel cependant j'avais une vénération presque divine. De sorte que je tendis le livre. Sir Henry y laissa tomber un regard.

— Du grec ! s'écria-t-il. Eh ! mon cher voisin, comment voulez-vous que je lise cela ? Depuis que je suis sorti du collége, Dieu merci ! je n'ai pas jeté les yeux sur un seul de ces grands hommes dont la collection a pensé me faire mourir d'ennui, à commencer par le divin Homère et à finir par le sublime Platon ; de sorte que je puis dire, sans fatuité, que je me crois maintenant incapable de distinguer l'alpha de l'oméga. Je voulus me lever. —

Non, non, ne vous dérangez pas, continua sir Henry, je ne fais que passer.

— Comment! m'écriai-je, ne m'attendez-vous pas? Ne retournons-nous pas ensemble chez vous? ne me présentez-vous point à votre famille?

— Ne m'en parlez pas, me répondit sir Henry; je suis au désespoir que vous ne soyez pas venu hier; mais j'ai aujourd'hui un combat de coqs, dans lequel je suis engagé pour une somme considérable. On m'attend, et je n'y puis manquer; mais soyez tranquille, je ferai diligence, et j'arriverai pour le dessert.

Si je n'avais pas été assis, je serais tombé. Tout mon courage m'était venu de l'idée que j'entrerais dans le salon de ces dames avec sir Henry. J'avais compté sur un introducteur, et voilà que j'étais obligé de me presenter moi-même, ne connaissant de toute la maison que Jenny... Je laissai tomber mon Xénophon avec un sentiment profond de découragement. Sir Henry ne s'en aperçut pas, et, avec la même aisance et la même facilité qu'il m'avait abordé, il prit congé de moi, me laissant consterné de la promesse que j'avais faite et qu'il n'y avait plus moyen de rétracter.

Je restai ainsi une heure accablé, anéanti; puis je songeai tout à coup que j'avais le temps à peine de m'habiller si je voulais arriver chez sir Thomas à l'heure du dîner. Je me levai vivement, et je revins

en courant vers le château. Je trouvai sur le perron le général et le rajah, qui, m'ayant aperçu de loin, étaient venus au-devant de moi, fort inquiets de l'allure que j'avais prise, et qui ne m'était pas habituelle. Ils m'avaient cru poursuivi par quelque chien enragé et accouraient à mon aide.

Je montai à ma chambre et retournai toute ma garde-robe ; enfin je jetai mon dévolu sur un pantalon café au lait, sur un gilet de soie broché et sur un habit vert-bouteille ; c'était un choix de couleur qui me semblait des plus harmonieux ; et, lorsqu'elles furent assemblées sur ma personne, je fus assez content de leur ensemble. J'ordonnai alors au rajah d'aller faire seller mon cheval, enchanté d'avoir un moment de solitude pour répéter devant ma glace le salut que m'avait appris mon maître de danse. Je vis avec satisfaction que je le possédais encore assez agréablement pour m'en servir avec honneur, si je ne perdais pas la tête au moment de le faire. Cependant je ne fus que médiocrement rassuré par cette répétition, car je ne me dissimulais pas quelle distance infinie il y a entre la théorie et la pratique. J'en étais à mon septième ou huitième essai lorsque le rajah rentra et me dit que le cheval était sellé. Je jetai les yeux sur la pendule ; il n'y avait plus moyen de reculer, l'aiguille marquait quatre heures ; j'avais cinq milles à faire, et ma science de l'équitation n'était pas assez grande pour me per-

mettre, si pressé que je fusse, une autre allure que celle du pas allongé ou du petit trot. Je rappelai, en conséquence, tout mon courage, et je descendis d'un pas assez délibéré, en essayant de siffler un air de chasse et en me fouettant les mollets avec ma cravache.

— Je prévois, dis-je, interrompant le narrateur, qu'il va se passer de telles choses, qu'un verre de punch n'est pas de trop pour vous donner la force de les raconter.

— Hélas! dit sir Williams en tendant son verre, quelque chose que vous prévoyiez, vous n'approcherez jamais de la vérité!...

FIN DE L'HISTOIRE DE L'ANGLAIS

Qui avait pris un mot pour un autre.

J'enfourchai donc assez courageusement mon poney, continua sir Williams, et je me mis en route. Pendant la première heure, la préoccupation que me causait naturellement la nécessité de conserver mon équilibre ne permit pas trop à mon esprit de s'occuper de soins étrangers ; mais, à mesure que je pris mon aplomb, mon inquiétude me revint plus cruelle que jamais : de temps en temps, cependant, j'étais rappelé au soin de ma sûreté personnelle par un mouvement plus vif de ma monture. Cela tenait à ce que, mes études de danse ayant radicalement vaincu la disposition naturelle que j'avais à tenir mes pieds en dedans, et m'ayant jeté dans l'éxcès contraire, mes talons faisaient, avec le ventre de ma

monture, un angle aigu, dont mes éperons formaient l'extrême pointe ; il en résultait que, si peu caracoleur que fût mon cheval, il se fatiguait cependant à la longue de ce chatouillement continuel, et prenait parfois un temps de trot, mouvement qui avait pour résultat de chasser toute pensée étrangère à la situation précaire dans laquelle il me mettait. Mais à peine avions-nous repris une allure un peu plus douce, que la réaction s'opérait, et que le danger à venir, bien autrement terrible que le danger passé, se dressait devant moi plus menaçant, à mesure que j'approchais du terme de mon voyage. Tout à coup au détour de la route, j'aperçus, à un quart de lieue devant moi, à moitié caché par un massif d'arbres verts, le château de sir Thomas. En même temps une cloche sonna, je crus que c'était celle du dîner. L'idée d'avoir à m'excuser d'un retard produisit sur moi un tel surcroît d'anxiété, qu'oubliant que je ne tenais à mon cheval qu'en vertu d'une espèce de transaction par laquelle je m'étais engagé à ne pas le frapper et lui à ne pas courir, je lui appliquai en même temps mes éperons au ventre et ma cravache sur le cou. L'effet produit par cette crânerie fut aussi prompt que la pensée : sans ménagement et sans transition, mon poney, dont l'ardeur était depuis longtemps contenue, prit immédiatement le galop ; au bout de cent pas, je perdis un étrier, au bout de deux cents pas je perdis l'autre.

Je lâchai aussitôt la bride, et, m'accrochant des deux mains à la selle, je parvins, grâce à cette manœuvre, à conserver mon équilibre; mais, tout entier à cette préoccupation, je ne distinguais plus rien autour de moi. Les arbres couraient comme des insensés, les maisons tournaient comme des folles. Je voyais cependant, au milieu de tout cela, le château de sir Thomas, qui semblait venir au-devant de moi avec une rapidité incroyable. Enfin le tourbillon qui m'emportait s'arrêta tout court, de sorte que, continuant le mouvement d'impulsion que j'avais reçu, je sautai naturellement par-dessus mes mains, comme un enfant qui joue au cheval fondu. Je me crus perdu; mais, en ce moment, je sentis que je glissais doucement sur un plan incliné, et je me trouvai sur mes deux jambes, aux grandes acclamations de lady Burdett et sa fille, qui, m'ayant aperçu de loin, et charmées de l'empressement que je paraissais mettre à me rendre à leur invitation, étaient accourues à la fenêtre, à temps pour me voir exécuter mon dernier tour de voltige.

En me sentant sur un terrain solide, je repris quelque courage; si peu que je comptasse sur mes jambes, j'avais toujours la conscience qu'elles étaient plus disposées à m'obéir que celles de mon quadrupède. Je rappelai donc mes esprits, et, levant les yeux, j'aperçus devant moi sir Thomas Burdett; cette vue me donna la force fiévreuse qui

doit donner à un condamné l'aspect de l'exécuteur. Je marchai assez courageusement à lui, et, les premières paroles de politesse échangées, il me fit passer devant et nous entrâmes. Il n'y avait plus à dire, il fallait payer d'audace. J'enfilai d'un pas rapide une suite d'appartements dont les portes étaient ouvertes, et qui conduisaient à la bibliothèque, où m'attendait lady Burdett; je l'aperçus debout; Jenny était près d'elle. J'entrai dans la chambre; puis, arrivé à la distance que je crus convenable, j'assemblai mes jambes à la troisième position, et, reportant le pied droit en arrière, je le posai de toute la lourdeur de ma personne et avec toute la force de mon aplomb géométrique sur le gros orteil gauche du baron, qui jeta un grand cri : c'était justement celui où il avait la goutte; je me retournai rapidement pour lui faire mes excuses; mais sir Thomas me rassura aussitôt par son air calme et digne, et j'admirai la force stoïque que lui donna sa bonne éducation pour supporter ce pénible accident. — Nous nous assîmes.

L'air gracieux de lady Burdett, la figure angélique de miss Jenny, la conversation facile de sir Thomas, me remirent un peu, et je commençai à hasarder quelques paroles. La bibliothèque où nous étions était nombreuse et richement reliée; je compris que le baronnet était un homme instruit, j'avançai quelques opinions littéraires qu'il partagea

complétement, et je m'étendis alors sur la magnifique collection de classiques grecs que publiait en ce moment le libraire Longmann. Au milieu de l'éloge que j'en faisais, j'aperçus sur un rayon une édition de Xénophon en seize volumes : comme la plus complète que je connaissais n'en formait que deux, cette nouveauté bibliographique excita si vivement ma curiosité, qu'oubliant ma honte habituelle, je me levai pour examiner avec quelles matières inconnues on avait pu remplir les quatorze volumes de supplément. Sir Burdett, comprenant mon intention, se leva de son côté, pour me prévenir que ce que je voyais n'était qu'une planche rapportée sur laquelle on avait cloué des dos de reliure, pour ne pas interrompre la symétrie de la bibliothèque. Je crus qu'il voulait, au contraire, m'offrir un de ces volumes, et désirant lui en épargner la peine, je me précipitai sur le tome huit, et, quelque chose que pût me dire le baronnet, je tirai si bien, que j'entraînai la planche, laquelle, en tombant sur une table, fit choir à son tour un encrier de porcelaine, dont le contenu se répandit aussitôt sur un magnifique tapis turc. A cette vue, je poussai un cri de détresse ; en vain sir Thomas Burdett et ces dames m'assurèrent-ils qu'il n'y avait pas de mal, je ne voulus entendre à rien, je me jetai à plat ventre sur le plancher, et, tirant un mouchoir de batiste, je m'obstinai à étancher l'encre jusqu'à la dernière

goutte. Cette opération terminée, je mis mon mouchoir dans ma poche, et, ne me sentant point la force de regagner mon fauteuil, je me laissai tomber sur celui qui était le plus proche de moi.

Une plainte étouffée qui sortit de dessous le coussin au moment où je pesai dessus de toute ma lourdeur me causa une nouvelle alarme. Sans aucun doute, je venais de m'asseoir sur un être animé, et il était évident que cet être, quel qu'il fût, était trop soigneux de sa conservation pour me laisser ajouter impunément le poids de ma personne à celui du coussin sous lequel il était allé chercher un asile. En effet, mon siége fut bientôt agité de mouvements convulsifs pareils à ceux qui secouent le mont Etna lorsque Encelade se retourne. Certes le mieux eût été de me lever aussitôt et de laisser la retraite libre à l'animal que je comprimais d'une façon si abusive; mais en ce moment la fille cadette de sir Thomas entra inquiète et préoccupée, en demandant à sa sœur si elle n'avait pas vu *Misouf*. Je compris à l'instant même que j'étais assis sur l'animal égaré, et que moi seul pouvais donner de ses nouvelles; mais j'avais tardé trop longtemps à me lever pour me lever à cette heure. Un baronnet boiteux, un tapis taché, un chat ou un chien, car je ne connaissais encore l'animal que par son nom et non par son espèce, un chat ou un chien, dis-je; estropié pour le reste de ses jours, c'était pour une personne seule trop

de méfaits en dix minutes ; je me décidai à dérober au moins à tous les yeux mon dernier crime. La position extrême où je me trouvais me rendit féroce. Je me cramponnai sur les bras de mon fauteuil, et à mon poids naturel j'ajoutai toute la pression musculaire dont le désespoir me rendait capable. Mais j'avais affaire à un ennemi résolu de me disputer chèrement son existence ; aussi la résistance devint-elle digne de l'attaque ; je sentais l'animal, quel qu'il fût, se replier, se rouler et se tordre comme un serpent. Au fond du cœur, je ne pouvais m'empêcher de rendre justice à sa belle défense ; mais, s'il combattait pour sa vie, je combattais pour mon honneur, je combattais sous les yeux de Jenny. Je sentais que les forces commençaient à manquer à mon adversaire, et cela redoublait les miennes. Malheureusement, la dignité qu'était obligée de conserver la partie supérieure de ma personne m'ôtait une partie de mes avantages ; je fis une fausse manœuvre. Mon ennemi parvint à dégager une patte, et je sentis quatre griffes, quatre épingles, quatre aiguillons m'entrer dans les chairs. J'étais fixé ; c'était un chat.

Soit satisfaction de savoir à quel ennemi j'avais affaire, soit puissance sur moi-même, il fut impossible aux assistants de deviner sur mon visage ce qui se passait vers la partie opposée de ma personne ; la douleur que m'avait causée la griffe de Misouf

déchargeait même ma poitrine d'un grand poids. Ce n'était plus un être faible et sans défense que j'égorgeais injustement, c'était un ennemi qui m'avait blessé et dont je me vengeais en toute justice; ce n'était plus un lâche assassinat que je commettais, c'était un duel franc et loyal, dans lequel chacun employait les armes qu'il avait reçues de la nature, et où le vaincu ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même de sa défaite. J'éprouvai alors tout ce que peut donner de force, dans une situation critique, la conscience de son droit; je me sentis, comme Hercule, la puissance d'étouffer le lion de Némée; je fis un dernier effort de pression, et je m'aperçus avec joie qu'il était couronné d'un plein succès, les mouvements cessèrent, le calme se rétablit : mon ennemi était mort ou dompté. En ce moment un domestique annonça qu'on était servi; cinq minutes plus tôt, j'étais perdu.

Le sentiment de ma victoire me donna une espèce d'exaltation, grâce à laquelle j'eus le courage d'offrir le bras à lady Burdett. Nous traversâmes les appartements dans lesquels j'avais déjà passé, et nous arrivâmes sans encombre à la salle à manger. Lady Burdett me fit asseoir entre elle et miss Jenny, à qui je n'avais pas encore eu le courage d'adresser la parole, et sir Thomas et miss Dinah, son autre fille, s'assirent en face de nous. Quoique, depuis l'aventure du Xénophon, mon visage fût resté rouge

comme un tison ardent, je commençai cependant à me remettre et à sentir que je rentrais dans une température confortable, lorsqu'un nouvel accident vint de nouveau me faire monter la rougeur au front. J'avais respectueusement placé le plus près possible du bord de la table l'assiette pleine de potage que lady Burdett venait de m'offrir, lorsque m'inclinant pour répondre à un compliment que miss Dinah me faisait sur le bon goût de mon gilet, je pesai sur l'assiette, qui, faisant immédiatement la bascule, renversa sur moi tout ce qu'elle contenait d'un bouillon si brûlant que personne encore n'avait osé en porter une cuillerée à sa bouche. La douleur m'arracha un cri; le potage avait inondé mon pantalon et coulait jusque dans mes bottes. Malgré le secours de ma serviette et de celles de lady Burdett et de miss Jenny, qui s'empressèrent de venir à mon aide, l'effet du liquide bouillant fut prodigieux; j'avais la partie inférieure du corps comme dans une fournaise; mais, me rappelant la puissance que sir Thomas avait eue sur lui-même lorsque je marchai sur son pied goutteux, je renfonçai mes plaintes et je supportai ma torture en silence, au milieu des éclats de rire étouffés des dames et des domestiques.

Je ne vous parlerai pas de mes gaucheries pendant le premier service : la saucière renversée, le sel répandu sur la table, un poulet que l'on me passa à découper, par déférence ou par trahison,

et dont je ne pus jamais trouver les joints, continuèrent à donner à sir Burdett et à sa famille une idée avantageuse du convive qu'ils avaient admis à leur table. Enfin le second service arriva ; c'était là que m'attendait la troisième série des malheurs à laquelle je devais définitivement succomber.

Parmi les plats du second service ; on avait apporté un pudding au rhum tout allumé ; lady Burdett avait eu l'adresse de m'en servir une portion sans qu'il s'éteignît, et j'étais en train d'alimenter, à l'aide d'un morceau piqué au bout de ma fourchette, et bien imbibé d'alcool, la flamme qui brûlait sur l'autel placé devant moi : en ce moment, miss Dinah, qui semblait avoir juré ma perte, me pria de lui passer un plat de pigeons qui était près de moi. Dans mon empressement à lui obéir, je me hâtai de fourrer le morceau de pudding tout enflammé dans ma bouche ; autant aurait valu y mettre les charbons ardents de Porcie : il n'y a pas de paroles pour vous faire comprendre une pareille agonie ; mes yeux sortaient de leur orbite ; je poussais une espèce de rugissement nasal, qui devait être déchirant à entendre. Enfin, en dépit de ma résolution, de mon courage et de ma honte, je fus forcé de rejeter sur mon assiette la cause première de mon tourment. Sir Thomas, sa femme et ses filles, éprouvaient, je le voyais bien, une compassion réelle pour mon infortune, et y cherchaient quelque remède, car j'avais l'intérieur

de la bouche complétement brûlé ; l'un proposait de l'huile d'olive, l'autre de l'eau, une troisième, et c'était encore miss Dinah, affirma que le vin blanc était ce qu'il y avait de mieux en pareille circonstance. La majorité se réunit à cette opinion. Aussitôt un domestique m'apporta un verre plein de la liqueur demandée ; par obéissance plutôt que par conviction, je portai le verre à ma bouche, et je la remplis machinalement : je crus avoir mis du vitriol sur mes brûlures ; soit mauvaise plaisanterie, soit erreur, le sommelier m'avait envoyé un verre de la plus forte eau-de-vie. Sans aucune habitude des liqueurs fortes, je ne pouvais avaler le gargarisme infernal, qui cependant brûlait mon palais et ma langue. Je sentis que malgré moi j'allais rejeter l'eau-de-vie comme j'avais rejeté le pudding. Je portai mes deux mains à ma bouche, et je les croisai convulsivement sur mes lèvres. Mais le liquide, repoussé par les convulsions de la nature, s'élança violemment à travers mes doigts, comme à travers le crible d'un arrosoir, et aspergea les dames et tous les plats de la table. Des éclats de rire partirent à l'instant de tous côtés ; vainement sir Thomas réprimanda ses valets et lady Burdett ses filles. Je comprenais moi-même qu'il était impossible de ne pas éclater, et cette conviction ajoutait encore à mon martyre ; la sueur de la honte me monta au front ; je sentais une goutte d'eau couler de chacun de mes

cheveux : je perdis alors complétement l'esprit. Pour mettre fin à cette intolérable transpiration, je tirai mon mouchoir de ma poche, et, sans me souvenir ni sans voir qu'il était tout trempé de l'encre du Xénophon, je m'essuyai le visage, qui fut à l'instant barbouillé de noir dans toutes les directions. Pour cette fois, personne n'y tint plus : lady Burdett se renversa en pâmoison sur sa chaise; sir Thomas tomba en convulsion sur la table; les jeunes demoiselles étaient prêtes à suffoquer. En ce moment, je jetai les yeux sur une glace qui se trouvait en face de moi, et je me vis !... Je sentis que tout était perdu; je m'élançai, désespéré, hors de la salle à manger; je me précipitai dans le jardin : en ce moment, sir Henry rentrait; voyant un homme fuir à toutes jambes, il me prit pour un voleur, et se mit à ma poursuite en me criant d'arrêter; mais la honte me donnait des ailes : je franchis le fossé comme un daim effarouché, et, à travers champs, en droite ligne, sans suivre aucune route tracée, je me dirigeai vers Williams-House, et vins tomber haletant et sans force à la porte du château.

Je fis une maladie de trois mois, pendant laquelle la famille de sir Burdett eut le bon goût de ne pas même envoyer demander de mes nouvelles : à peine pus-je me lever, que je fis venir une voiture avec des chevaux de poste, et que je quittai l'Angleterre sans dire adieu à personne, emportant pour toute

consolation ce lambeau de voile, que je conserverai toute ma vie, et que je veux qu'on mette dans ma tombe après ma mort.

Maintenant vous devinez pourquoi vous m'avez vu, l'autre jour, descendre si rapidement le Righi ; c'est que j'appris à moitié route que, parmi les voyageurs qui me précédaient, il y avait un compatriote à qui mon nom et mes aventures pouvaient être connus ; car voilà la vie que je mène, fuyant toute société, dévoré de l'idée que je dois tous mes malheurs à moi-même, et écrasé de la conviction qu'il n'y a pas de félicité possible pour moi dans ce monde.

Malheureusement, il n'y avait pas la plus petite chose à répondre à cela ; c'était clair comme le jour et vrai comme l'Évangile. En conséquence, au lieu de me perdre en banalités philosophiques, je fis venir un second bol de punch, et au bout d'une demi-heure j'eus la satisfaction de voir sir Williams, sinon consolé, du moins hors d'état de sentir momentanément toute l'étendue de son malheur.

ZURICH.

Le lendemain, j'entrai d'assez bonne heure dans la chambre de sir Williams et le trouvai profondément atterré. Le remède de la veille avait produit un effet tout contraire à celui que j'en attendais. Sir Williams avait le punch triste; il n'y avait plus rien à faire qu'à le laisser tranquillement mourir du spleen.

— Ah! me dit-il en m'apercevant et en me tendant les bras, c'est vous, mon cher ami; vous ne m'avez donc pas abandonné?

— Comment, abandonné! mais il me semble que, tout au contraire, je vous ai ramassé sous la table quand l'excès de vos malheurs vous a fait rouler de votre chaise; je vous ai tendrement mis au lit, et vous ai souhaité tous les songes qui sor-

tiraient cette nuit par la porte dorée. Je ne pouvais pas faire plus.

— Si, vous pouviez faire plus, et vous venez de le faire : vous pouviez revenir ce matin me voir, et vous êtes revenu. Est-ce que vous consentez à continuer le voyage avec moi ?

— Comment, si j'y consens ! mais sans aucun doute. D'abord vous avez une excellente voiture ; ensuite, quand vous n'êtes pas honteux, vous ne manquez pas d'esprit ; enfin, sous tous les autres rapports, vous me paraissez un excellent compagnon de voyage. Nous irons tant que la terre pourra nous porter, et, quand elle ne le pourra plus, eh bien ! nous prendrons un bateau.

— Merci ! car, si un homme peut me sauver la vie, c'est vous !...

— Je ne demande pas mieux.

— Ainsi nous partons de Lucerne aujourd'hui ?

— C'est-à-dire, entendons-nous, il faut que nous nous séparions momentanément.

— Comment cela ?

— J'ai une visite à faire.

— Je la ferai avec vous.

— Impossible, mon ami ; je vais voir un brave garçon qui vient de se battre avec un de vos compatriotes, qui lui avait logé deux balles dans la poitrine, et qu'il a tué ; de sorte que, dans la position où il est, s'il apercevait un Anglais, voyez-vous, avec

cela que vous avez fait mourir son empereur, ce serait capable de lui faire une révolution.

— Je comprends.

— Ainsi partez pour Zug ; demain je vous y rejoins, et je suis à vous pour tout le reste du voyage, pourvu que vous alliez où je voudrai.

— J'irai partout, je ne vais nulle part.

— Eh bien ! c'est chose dite : à demain, à Zug.

— Ne prenez-vous pas le thé avec moi?

— Oui, à condition que je vous l'offrirai.

— Écoutez, me dit sir Williams, je comprends que vous teniez à ce que nous alternions.

— Oui, beaucoup.

— Mais j'ai d'excellent thé de caravane, comme vous n'en trouveriez pas dans toute la Suisse.

— A ceci je n'ai aucune objection à faire : prenons le thé !

Le thé pris, sir Williams me conduisit jusqu'au port ; nous nous donnâmes pour la dernière fois rendez-vous à Zug ; puis nous sautâmes, Francesco et moi, dans la barque qui nous attendait. Deux heures après nous étions à Küssnach.

Je m'informai au maître de l'hôtel de la santé du blessé ; il était en excellente voie de convalescence. On m'indiqua sa chambre, je montai, et, poussant doucement la porte, j'entrai sans bruit : il était couché, et dormait sur le bras de Catherine assise près de lui, et dont la pâleur attestait le chagrin et

les veilles; je lui fis signe de ne pas réveiller le malade, et je m'assis à une table pour écrire mon nom. Pendant ce temps il ouvrit les yeux et me reconnut.

— Comment, vingt dieux ! me dit-il, c'est vous, et on ne me réveille pas ! à quoi penses-tu donc, Catherine ? — Après mon père, après mon frère, c'est mon meilleur ami, vois-tu ? va l'embrasser pour moi, mon enfant, amène-le auprès de mon lit, et laisse-nous causer une minute ; et puis, en remontant, n'oublie pas une tasse de bouillon de poulet. L'appétit commence à revenir. Catherine, religieuse observatrice des ordres de Jollivet, vint m'offrir sa joue, me conduisit près de son amant, et sortit.

— Eh bien ! vous avez donc repensé à moi ? c'est bien, je vous en remercie, me dit Jollivet. Vous voyez, ça va mieux. Ah çà ! restez-vous ici jusqu'à la noce ?

— Comment ! jusqu'à la noce ? et qui est-ce qui se marie donc ?

— Moi.

— Et avec qui ?

— Avec Catherine.

— Eh bien ! je vous en fais mon compliment ; vous êtes un brave homme !

— C'est bien le moins que je lui doive, après le soin qu'elle a pris de moi. Croyez-vous qu'elle n'a

pas voulu se coucher une seule nuit? Elle dort là, assise dans le fauteuil où vous êtes, la tête sur mon traversin. Quand je dis qu'elle dort, elle ne dort même pas, car, toutes les fois que je me réveille, je la retrouve les yeux ouverts.

— Et est-elle heureuse de votre projet?

— Je ne lui en ai encore rien dit; c'est à part moi que j'ai résolu cela. Ainsi voyez : dans quinze jours je serai sur pied, à ce que dit le médecin; dans trois semaines la chose peut se faire. Restez jusque-là, ou revenez. S'il faut vous attendre, on vous attendra.

— Impossible, mon cher ami. Dans trois semaines sais-je où je serai? Je n'ai moi-même plus guère qu'un mois et demi à passer en Suisse; je suis vivement rappelé en France. Je ne suis pas comme vous, moi; je ne place pas d'échantillons de mes drames à l'étranger; je suis obligé de faire mon débit à domicile.

— Bah! bah! Qu'est-ce que c'est que quinze jours de plus ou de moins? Comment! vous avez consenti à être témoin de mon duel, et vous refusez d'être témoin de mon mariage! Avec ça, voyez-vous, que vous attendiez seulement cinq ou six mois, vous pourriez encore être parrain. Voyons, Catherine, continua Jollivet s'adressant à sa maîtresse, qui rentrait une tasse à la main, donne-moi un coup d'épaule.

— Pourquoi faire ? dit Catherine.

— Pour qu'il reste jusqu'à la noce.

— Jusqu'à quelle noce ?

— Jusqu'à la noce de Catherine Franz et d'Alcide Jollivet, qui, s'il n'y a pas d'empêchement du côté de la future, se fera avant un mois, foi d'homme d'honneur !

Catherine jeta un cri, laissa tomber la tasse et alla se jeter, à moitié évanouie, sur le lit de Jollivet.

— Eh bien ! eh bien ! qu'y a-t-il ? sommes-nous folle ?

— Oh ! s'écria Catherine ; oh ! mon enfant aura donc un père !... Elle se laissa glisser sur ses genoux. Le ciel te bénisse, Alcide, pour le bien que tu me fais ! Dieu m'est témoin que je ne t'eusse jamais rien demandé de pareil ; mais Dieu m'est témoin aussi que quand tu serais parti je serais morte ! Oh ! Seigneur, Seigneur, que vous êtes grand ! que vous êtes bon, que vous êtes miséricordieux !

Catherine dit ces derniers mots avec une reconnaissance si large, avec une ferveur si profonde et avec une voix si émue, que les larmes me vinrent aux yeux. Quant à Jollivet, il voulait faire l'homme fort ; mais la nature l'emporta, et il jeta en pleurant ses deux bras autour du cou de Catherine.

—Adieu, mes enfants, repris-je en m'approchant d'eux, vous devez avoir mille choses à vous dire ; je vous laisse, soyez heureux !

— Sacredieu ! s'écria Jollivet, je déclare qu'il me manquera quelque chose si vous n'êtes pas à la noce.

— Oh ! revenez, me dit Catherine : vous m'avez déjà porté bonheur, puisque c'est devant vous qu'il m'a dit ce qu'il vient de me dire ; revenez, et vous me porterez bonheur encore.

— Impossible, mes amis ; tout ce que je puis faire, c'est de passer le reste de la journée avec vous.

— Allons, dit Jollivet, prenant son parti, d'une mauvaise paye il faut tirer ce qu'on peut. Commande le dîner, Catherine, et veille à ce qu'il soit bon.

— Mais nous avons le temps ; je vais faire un tour, restez ensemble ; dans une heure je reviendrai.

— Eh bien! allez donc, car vous avez raison, nous avons besoin d'être un instant seuls.

Je revins à l'heure dite, je passai le reste de la journée avec ces braves jeunes gens ; et je ne sais pas si le ciel vit jamais deux cœurs plus heureux que ceux que je laissai battant l'un contre l'autre dans cette misérable auberge de village.

En partant de Küssnach, je fus obligé de reprendre une route déjà connue et de repasser par le chemin creux de Guillaume Tell : à Immensée, je fis mes adieux au berceau de la liberté suisse, et je pris une barque pour Zug, où j'arrivai au bout d'une heure de traversée. Je descendis à l'hôtel du

Cerf, où j'avais rendez-vous avec mon Anglais; mais, comme il avait été forcé de faire le tour du lac par Cham, il n'était pas encore arrivé.

Je montai, en l'attendant, sur le belvédère de l'auberge, d'où l'on découvre une vue magnifique qui plonge d'abord sur le lac tout entier, resplendissant à midi comme une mer de feu, s'étend à droite sur la Suisse des prairies, qui se prolonge à perte de vue derrière Cham et Buonas, va heurter à gauche les masses colossales du Righi et du Pilate qui semblent deux géants gardant un défilé; puis, glissant entre leur base, s'enfonce dans la vallée de Sarnen que ferme le Brunig, au-dessus duquel s'élancent en aiguilles blanches et dentelées les cimes aiguës et neigeuses de la chaîne de la Yungfrau.

En ramenant humblement mes yeux de ce magnifique spectacle sur la grande route, j'aperçus la voiture de sir Williams, qui cheminait honnêtement, conduite par ses deux chevaux de maître et son cocher en livrée. Je mis aussitôt mon mouchoir au bout de mon bâton de voyage, et je l'agitai en signal; il ne tarda pas à être aperçu, et sir Williams y répondit en faisant mettre ses chevaux au grand trot. Cinq minutes après il était à côté de moi; l'hôte montait derrière lui, sous prétexte de nous demander à quelle heure nous désirions dîner, mais en effet pour nous raconter, si nous paraissions disposés à l'écouter, la catastrophe qui engloutit dans le lac

une partie de la ville. Comme nous avions aussi grande envie d'en entendre le récit que lui de nous le faire, la chose ne fut pas longue à s'arranger.

L'hiver de 1435 avait été si froid, qu'à l'exception de la chute de Schaffhausen, le Rhin était pris depuis Coire jusqu'à l'Océan. Tous les lacs qui contenaient une eau presque dormante offraient une surface aussi solide que celle du sol. Le lac de Constance lui-même, le plus grand de tous les lacs de la Suisse, fut traversé à cheval en en char; à plus forte raison ceux de Zug et de Zurich, dont l'un a à peine le huitième et l'autre le quart de son étendue. Alors les animaux des montagnes descendirent jusqu'aux villes, et les magistrats défendirent de tuer le gibier, à l'exception des loups et des ours. Les choses étaient ainsi depuis trois mois à peu près, lorsque, la glace commençant à fondre, on s'aperçut que la terre se gerçait profondément dans plusieurs endroits, et surtout vers la partie de la ville la plus voisine du rivage. Vers le soir, deux rues entières et une partie des murs de la ville se détachèrent du reste, glissèrent rapidement dans le lac et disparurent; soixante personnes, qui n'avaient pas cru le danger aussi pressant, étaient restées dans leurs maisons menacées, et disparurent avec elles. De ce nombre était le premier magistrat et toute sa famille, à l'exception d'un enfant qu'on retrouva le lendemain, flottant comme Moïse dans

son berceau. Cet enfant devint landamman du canton et conserva cette dignité jusqu'à l'âge de quatre-vingt-un ans. Notre hôte nous assura qu'il y avait une heure du jour où, quand le soleil cessait d'enflammer le lac, on apercevait encore, à quarante pieds environ, sous l'eau bleue et limpide, des restes de murs, dont un débris avait conservé la forme d'une tour. Quant à ce fait, nous fûmes forcés de nous en rapporter à sa parole, notre regard n'ayant point été assez perçant, à ce qu'il paraît, pour plonger jusqu'à cette profondeur.

Comme, au dire de notre hôte lui-même, il nous restait encore deux bonnes heures avant le dîner, nous les employâmes à parcourir la ville. Notre première visite fut pour l'arsenal.

Comme presque tous les arsenaux de Suisse il renferme une foule d'armes et d'armures curieuses, dont quelques-unes sont historiques. Ce sont des reliques sur lesquelles veille secrètement l'amour national, et que ne sont point encore parvenues à disperser, dans les cabinets d'amateurs, les offres des brocanteurs désappointés d'échouer devant les souvenirs qui les rattachent aux villes où elles se trouvent. L'une de ces reliques est la bannière de Zug, teinte encore du sang de Pierre Colin et de son fils, qui se firent tuer en la défendant, en 1422, à la bataille de Bellinzone.

En sortant de l'arsenal, nous entrâmes dans

l'église de Saint-Oswald : elle n'offre rien de remarquable qu'un groupe ou plutôt que trois statues assez naïves : sainte Christine martyre, sainte Apolline et sainte Agathe. Sainte Apolline tient à la main une tenaille où est encore une dent, et sainte Agathe un livre sur la couverture duquel elle présente à la piété des fidèles les deux seins coupés de la vierge.

A quelques pas de cette église s'élève celle de Saint-Michel, qu'avoisine le cimetière. Depuis Altorf, on me parlait du cimetière de Zug. En effet, je n'ai jamais vu un tel luxe de croix dorées ; on dirait la musique d'un régiment. Mais ce qui accompagne toute cette cuivrerie d'une manière charmante, ce sont les fleurs qui s'y entrelacent. Jamais cimetière n'a, j'en suis certain, inspiré moins d'idées tristes ; on croirait bien plutôt que toutes les fosses sont des corbeilles prêtes pour des baptêmes ou pour des noces, que des couches funéraires où dorment les hôtes de la mort. J'ai vu des enfants qui couraient comme des abeilles d'une tombe à l'autre, et qui sortaient le front joyeusement paré de roses et d'œillets qui avaient poussé sur la tombe de leur mère.

A vingt pas de là, cependant, sous un hangar qu'on décore du nom de chapelle, un spectacle tout opposé attend le voyageur : c'est un ossuaire dans les cases duquel sont rangées quinze cents têtes à peu près, superposées les unes aux autres. Chacune de ces têtes repose sur deux os croisés, et sur leurs

crânes dépouillés, qui ont pris la teinte jaunâtre de l'ivoire, une petite étiquette collée avec grand soin conserve le nom et indique l'état de la personne à laquelle appartenaient ces débris.

Quelle mine de joyeuses plaisanteries eussent trouvée là les fossoyeurs d'Hamlet !

Comme, ces merveilles une fois visitées, Zug ne nous offrait rien d'autrement curieux à voir, nous revînmes à l'hôtel, où, au grand désappointement de l'aubergiste, sir Williams donna l'ordre à son cocher de tenir ses chevaux, qui n'avaient fait que quatre lieues dans la matinée, prêts à nous conduire à Horghen aussitôt après le dîner; de cette manière nous économisions une demi-journée, et nous pouvions être le lendemain à onze heures à Zurich. L'exécution suivit immédiatement le projet, et, trois heures après avoir quitté le lac de Zug, tout resplendissant des rayons du soleil couchant, nous aperçûmes, à travers le feuillage des arbres, celui de Zurich, tout frémissant de la brise du soir, et tout argenté de la lueur des étoiles.

Rien ne nous arrêtait à Horghen, espèce de petit port qui sert d'entrepôt aux marchandises de Zurich qui passent en Italie par le Saint-Gothard. En conséquence, nous partîmes au point du jour, ainsi que la chose avait été convenue, et après avoir longé la délicieuse route qui côtoie à droite la rive du lac, et à gauche la base de l'Albis, nous arrivâmes vers

midi à Zurich, qui s'intitule modestement l'Athènes de la Suisse.

Cela tient à ce que c'est dans cette ville que sont nés les cent quarante poëtes dont Royer Maness, le Mécènes du XIVe siècle, laisse une liste très-complète et très-ignorée : il est vrai que dans le XVIIIe elle a joint à ces noms ceux plus connus de Gessner, de Lavater et de Zimmermann.

Les Zuricois se font remarquer, en général, par une curiosité naïve qui surprend d'abord, parce qu'on la prend pour de l'indiscrétion; puis bientôt vous vous apercevez qu'elle prend sa source dans cette bonhomie qui, n'ayant rien à cacher aux autres, n'admet pas que les autres puissent avoir des secrets pour nous.

Pendant que nous déjeunions, tout en causant en italien, nous en eûmes un exemple. Un honnête bourgeois de Zurich, vêtu d'un habit marron, d'une culotte courte et de bas chinés, portant un chapeau à grands bords, des boucles à ses souliers et une grande chaîne de montre à son gousset, se leva du coin du feu où il était assis, fit quelques pas vers nous, s'arrêta pour nous regarder tout à son aise, puis se mit à arpenter la chambre en long et en large, jetant, chaque fois qu'il passait près de notre table, un regard naïvement curieux sur sir Williams et sur moi; il est vrai de dire que, quoique nous mangeassions au même râtelier, nous formions un singulier attelage.

Enfin il n'y put plus tenir ; il s'arrêta juste en face de nous, appuya ses deux mains sur le pommeau de sa canne, et sans préparation aucune :

— Qui êtes-vous? nous dit-il en français.

La question nous surprit dans un pays où l'on voyage sans passe-port ; nous fûmes donc un instant sans répondre, doutant qu'elle nous fût adressée : aussi le bourgeois s'impatientait-il de notre silence, et, indiquant d'un mouvement de tête que c'était à nous qu'il adressait la parole :

— Je vous demande qui vous êtes? continua-t-il.

— Qui nous sommes, nous? répondis-je.

— Oui, vous.

— Nous sommes des voyageurs, parbleu! *Will you a wing of this fowl*, continuai-je en anglais pour dérouter notre homme, et offrant à mon vis-à-vis une aile de poulet.

— *Yes, very well, I thank you*, me répondit sir Williams en me tendant son assiette.

Le Zuricois s'arrêta tout court en entendant ce nouveau langage qu'il ne comprenait pas ; il demeura un instant à réfléchir, tenant son menton dans une de ses mains ; puis il se remit à parcourir à pas mesurés la ligne qu'il avait adoptée. Enfin s'arrêtant une seconde fois :

— Et pourquoi voyagez-vous? nous dit-il.

— Pour notre plaisir, répondis-je.

— Ah! ah! fit le Zuricois; alors il se remit

à marcher un instant ; puis s'arrêtant de nouveau :

— Vous êtes donc riche ?

— Moi ?... dis-je, ne pouvant revenir de l'étonnement que me causait ce laisser aller.

— Oui, vous.

— Vous me demandez si je suis riche ?

— Oui.

— Non, je ne suis pas riche.

— Alors, si vous n'êtes pas riche, comment faites-vous pour voyager ? On dépense beaucoup d'argent en voyage.

— C'est vrai, répondis-je, surtout en Suisse, où les aubergistes sont tant soit peu voleurs.

— Hum ! fit le Zuricois en reprenant sa course. Mais enfin, comment faites-vous ? continua-t-il en s'arrêtant de nouveau.

— Mais je gagne quelque argent.

— A quoi ?

— A quoi ?

— Oui.

— Eh bien ! le matin, quand je suis bien disposé, je prends une plume et un cahier de papier ; puis, tant que j'ai des idées dans la tête, j'écris, et quand ça forme un volume ou un drame, je porte le paquet à une librairie ou à un théâtre.

Le Zuricois laissa retomber sa lèvre inférieure en signe de mépris, et se remit à arpenter la chambre en paraissant réfléchir profondément à ce que je lui

avais dit : puis, répétant le même jeu de scène :

— Et combien cela peut-il vous rapporter par an? continua-t-il.

—Mais l'un dans l'autre, vingt-cinq à trente mille francs.

Le Zuricois me regarda un instant fixement et sournoisement, pour s'assurer que je ne me moquais pas de lui; puis il reprit, comme le malade imaginaire, sa promenade en murmurant : Vingt-cinq à trente mille francs! hum !... vingt-cinq à trente mille francs! hum! hum!... sans autre mise de fonds que du papier et une plume... hum !... hum !... hum !... c'est joli, fort joli, très-joli ! — Il s'arrêta.

— Et votre camarade?

— Il a cent mille livres de rente.

Le Zuricois reprit sa course, qu'il interrompit à son troisième retour, en ayant l'air d'attendre qu'à notre tour nous lui fissions quelques questions; mais voyant que nous nous étions remis à manger du poulet et à parler italien :

— Moi, dit-il, je m'appelle Fritz Haguemann, j'ai cinq mille trois cents francs de rente, une femme que j'ai épousée par inclination, quatre enfants, deux garçons et deux filles; je suis bourgeois à Zurich et abonné à la bibliothèque; ce qui me donne le droit d'y prendre des livres.

— Et cela vous donne-t-il le droit d'y conduire des étrangers?

— Sans doute, dit le bourgeois en se rengorgeant, et conduits par moi, ils peuvent se vanter qu'ils seront bien reçus par M. Orell, le bibliothécaire, ou par M. Horner, qui est son second.

— Eh bien! lui dis-je, mon cher M. Haguemann, puisque nous nous connaissons maintenant comme si nous étions amis depuis dix ans, est-ce que vous ne pourriez pas, en faveur de cette amitié, me conduire à la bibliothèque? vous devez y avoir trois lettres autographes de Jane Gray à Bullinger, et une lettre de Frédéric à Muller, que je serais fort aise de lire.

— Et comment savez-vous cela?

— Ah! comment je sais cela? Un de mes amis, un savant, ce qui ne l'empêche pas d'être un homme d'infiniment d'esprit, exception qui lui fait quelque tort parmi ses confrères, Buchon, le connaissez-vous? Je vous le nomme, parce que vous aimez à ce qu'on mette les points sur les *i*.

— Je ne le connais pas.

— Ça ne fait rien. Eh bien! Buchon est venu l'année dernière à Zurich, il a lu vos lettres, et il m'en a parlé.

— Ah! ah! Eh bien! dites donc, vous me les ferez voir, n'est-ce pas?

— Avec le plus grand plaisir, et je serais enchanté d'être venu de Paris pour cela : *Let us go, sir, are you coming?* dis-je en me levant.

— *Yes*, répondit sir Williams.

Et nous nous acheminâmes vers la bibliothèque, conduits par notre respectable introducteur.

Il ne nous avait menti, ni sur son influence, ni sur l'amabilité de M. Horner. On nous déroula ce que la bibliothèque de Zurich avait de plus curieux; c'est-à-dire une partie de la correspondance de Zwingle, des manuscrits de Lavater, trois lettres de Jane Gray, trop longues pour que nous les reproduisions ici, et une lettre assez originale et assez courte de Frédéric, pour que nous la mettions sous les yeux de nos lecteurs. — Voici à quelle occasion elle fut écrite.

En 1784, le professeur H. Muller publia, avec le soin et la religion d'un véritable Allemand, une collection d'anciennes chansons suisses, naïves et vigoureuses comme le peuple qui les chantait. L'éditeur, qu'il ne faut pas confondre avec l'historien, J. de Muller, obtint de Frédéric le Grand la permission de lui dédier ces chants nationaux, et les lui envoya, croyant lui faire grand plaisir. Mais c'était un genre de littérature que le roi philosophe appréciait médiocrement; aussi répondit-il à M. Muller la lettre suivante :

« Cher et fidèle savant, vous jugez trop favora-
« blement ces poésies des XIIe, XIIIe et XIVe siècles
« qui ont vu le jour par vos soins, et que vous croyez
« si dignes d'enrichir la langue allemande; à mon

« avis, elles ne valent pas une charge de poudre,
« et ne méritent pas d'être tirées de l'oubli où elles
« étaient ensevelies. Ce qu'il y a de sûr, c'est que
« dans ma bibliothèque particulière je ne souffrirai
« pas de pareilles niaiseries, et je les jetterai plutôt
« par la fenêtre. Aussi l'exemplaire que vous m'en-
« voyez attendra-t-il tranquillement son sort dans
« la grande bibliothèque publique; quant à vous
« garantir beaucoup de lecteurs, c'est ce que ne
« saurait, malgré toute sa bienveillance pour vous,
« vous garantir votre roi.

« Frédéric. »

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

